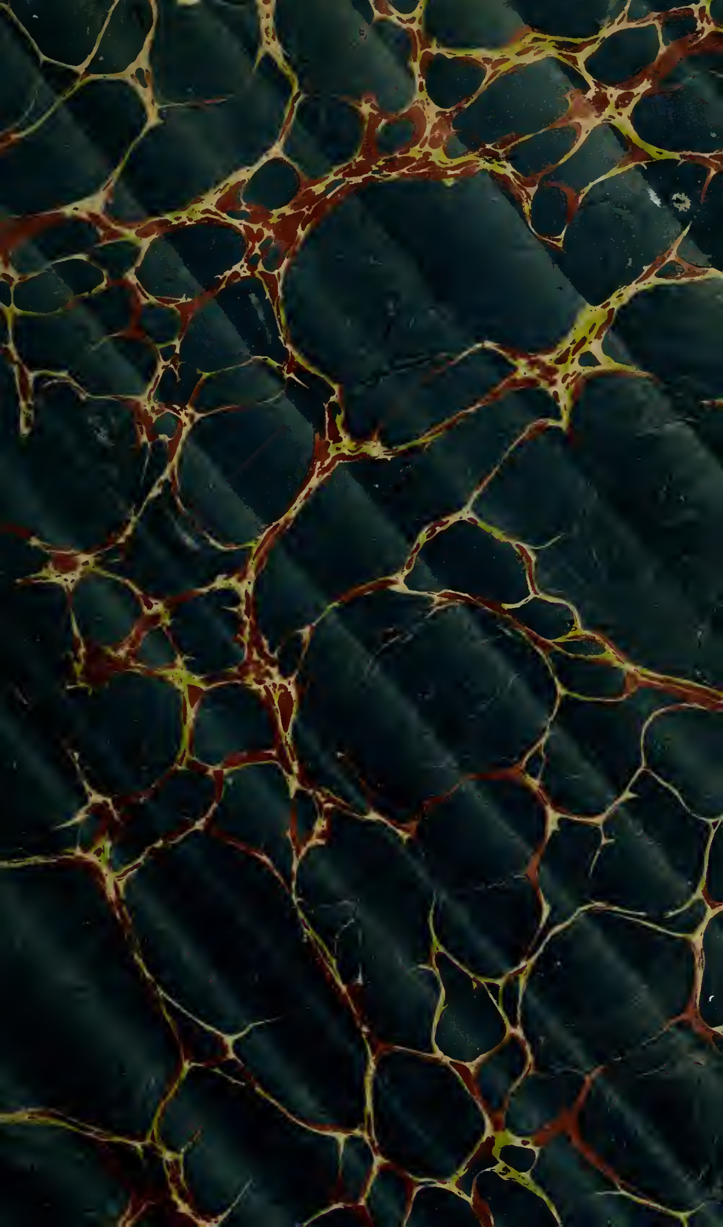
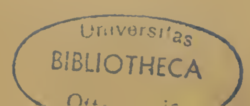

U d'/of OTTAWA
39003002543121




Universitas
BIBLIOTHECA

THÉATRE

DE

DÉSAUGIERS

CORBEIL. — IMPRIMERIE B. RENAUDET.

THÉATRE

DE

DÉSAUGIERS

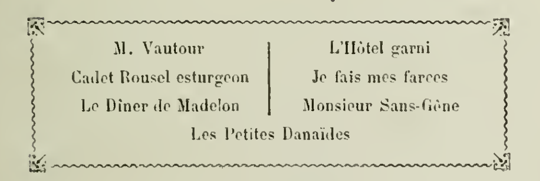
Précédé d'une introduction

ET

DE LA LISTE DES PIÈCES DE DÉSAUGIERS

PAR

M. LOUIS MOLAND



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1887

INTRODUCTION

Désaugiers n'a que la moitié de la renommée qui lui est due. Le chansonnier l'a emporté sur l'auteur comique. On n'a voulu se souvenir que du premier, on a oublié l'autre. En France, nous sommes ainsi : nous spécialisons les talents. Nous n'admettons pas volontiers qu'un écrivain ait été et reste supérieur en plusieurs genres. Désaugiers demeure un des maîtres incontestés de la chanson, et même il y a pour son renom de chansonnier une sorte de renouveau en ce moment. Mais l'auteur comique est tombé dans l'oubli. Pour le très grand nombre des lecteurs, Désaugiers auteur comique n'a été qu'un improvisateur facile, un homme d'esprit, s'amusant parfois, après dîner, à brocher quelques scènes sur un coin de table, ou apportant seulement quelques couplets pour sa part dans les pièces de ses amis.

Désaugiers fut un auteur comique plus convaincu et, nous ne craignons pas de le dire, plus sérieux que cela. Il est homme de théâtre avant d'être chansonnier, c'est par là qu'il débuta dans le monde. Il l'est toute sa vie, sans interruption, du moment où il a pris pied à la scène. Il signe, dans l'espace de vingt-sept ans, cent vingt pièces, tantôt comme

auteur unique, tantôt comme collaborateur pour une moitié ou pour un tiers. Il signe seul au moins une vingtaine de pièces, et des meilleures qui se soient produites sous son nom. Ainsi il n'a point de collaborateur pour la plupart de ses œuvres littéraires, jouées à la Comédie-Française ou à l'Odéon ; telles que le *Fou supposé*, le *Mari intrigué*, l'*Heureuse gageure*, l'*Homme aux précautions*, toutes comédies en vers. Il n'en a point pour beaucoup de ses vaudevilles à succès : le *Naufrage pour rire*, le *Valet d'emprunt*, la série des *Dumollet*, *M. Gérésol*, l'*Appartement à deux maîtres*, le *Dîner de Madelon*. Ces pièces-là lui appartiennent en propre et elles forment un ensemble assez considérable.

I

Sa vocation théâtrale se déclara de bonne heure, dès sa sortie du collège. Désaugiers était né à Fréjus. Son père, musicien distingué, vint s'établir à Paris avec sa famille qui était assez nombreuse. Il mit Marc-Antoine-Madeleine au collège Mazarin. Le jeune homme montra d'heureuses dispositions. Quelques amis de la famille persuadèrent au père de le faire entrer dans les ordres, et Désaugiers passa en effet six mois au séminaire de Saint-Lazare. Mais, au bout de ce temps, le défaut de vocation devenait manifeste et il rentrait dans le monde. C'est alors que la passion du théâtre éclata chez lui.

On était en 1790. La Révolution s'accomplissait. Désaugiers, le père, subit l'entraînement, partagea l'entousiasme général. Il composa la musique de plu-

sieurs hymnes révolutionnaires. Il fit celle d'un « hiérodrame » sur la prise de la Bastille, exécuté dans l'église de Notre-Dame le 13 juillet 1790 et à l'Opéra le 23 décembre suivant. Marc-Antoine-Madeleine, âgé de dix-neuf ans, arrangea en opéra-comique le *Médecin malgré lui*. Son père en composa la musique ; l'ouvrage, représenté au théâtre Feydeau, en 1791, eut du succès. Les auteurs avaient, disent les biographes, enchâssé dans la comédie de Molière le révolutionnaire *Ça ira* « d'une manière fort plaisante. » Vraiment, le *Ça ira* pouvait difficilement être plaisant en ce moment-là, et il devait faire dans la comédie un singulier contraste.

Le jeune Désaugiers fit seul une petite pièce, à la fois en vers et mêlée de vaudevilles, qui réussit fort bien sur un des petits théâtres de Paris. Je vois partout la mention de cette première pièce jouée en 1792, mais on n'en cite le titre nulle part. L'un des premiers vaudevilles représentés à la rue de Chartres, l'*Auteur d'un moment* (18 février 1792) répondrait bien au signalement que l'on donne : il est en vers entremêlés de couplets, ce qui n'était pas une forme dramatique fort usitée. Mais il ne semble pas, d'après d'autres indications, que ce soit à la rue de Chartres que Désaugiers ait débuté.

Il était donc entré dans la carrière, quand se produisit une tragique diversion. Une sœur de Désaugiers épousa un colon de Saint-Domingue et partit avec son mari pour l'île lointaine. Heureux de fuir Paris et les spectacles odieux qui s'y étalaient de toutes parts, Désaugiers s'embarqua avec les époux. Il voulait passer sa vie au soleil des tropiques. Dans la famille de son beau-frère, on lui destinait quelque emploi de régisseur d'une plantation. Mais il fuyait

Charybde pour tomber dans Scylla, comme disaient les anciens.

Il était à peine arrivé à Saint-Domingue que la révolte des noirs éclata. Les esclaves prirent les armes ; ils étaient 150,000, tandis que la population blanche s'élevait à peine à 40,000 âmes. A quelques années de là, lorsqu'on songea en France à reconquérir Saint-Domingue, le rapport du général Turreau constate simplement que la population blanche n'y existe plus ; elle avait été massacrée ou s'était enfuie.

Désaugiers s'enrôla dans les troupes des colons. Ces troupes furent battues et le jeune soldat fait prisonnier. Dans cette lutte atroce, il n'y avait pas de merci à attendre. Il fut conduit au supplice, on lui banda les yeux, il allait être fusillé. Sut-il fléchir ses vainqueurs par sa belle humeur, par sa présence d'esprit ? Toujours est-il que le commandant nègre lui fit grâce de la vie. On le jeta dans un cachot. Il parvint à s'échapper, gagna la côte à travers mille dangers, et fut enfin reçu à bord d'un bâtiment anglais qui faisait voile vers les États-Unis.

La mauvaise fortune ne lui avait pas livré les derniers assauts. Pendant qu'il était à bord du navire anglais, il tombe malade ; sa maladie offre quelques symptômes de la fièvre jaune, l'équipage s'effraie ; les chefs décident de se débarrasser du malheureux. En passant en vue de New-York, ils le font déposer sur le rivage, dénué de tout, en proie à une fièvre brûlante. Une femme charitable a pitié de lui, le fait transporter dans sa maison et le soigne avec dévoûment.

Voilà des aventures bien faites pour abattre sa gaieté et pour assombrir son caractère. Mais point.

Sa gaieté ne l'abandonna jamais. C'est à elle qu'il rendit grâces de son salut, c'est elle qu'il nomme « sa généreuse libératrice. » Dans la préface de son premier recueil de chansons, il la remercie de l'avoir soutenu dans toutes ces épreuves, et il écrit ce dithyrambe en son honneur : « C'est elle (la gaieté) qui, me tendant une main secourable sous un autre hémisphère, adoucit pour moi les périls et les horreurs d'une guerre dont l'histoire n'offrira jamais d'exemple. C'est elle qui me consola dans les fers où me retenait la férocité d'une caste sauvage, c'est elle enfin qui, m'environnant de tous les prestiges de l'illusion, me fit envisager d'un œil calme le moment où, pris les armes à la main par ces cannibales, condamné par un conseil de guerre, agenouillé devant mes juges, les yeux couverts d'un bandeau qui semblait me présager la nuit où j'allais descendre, j'attendais le coup fatal... auquel j'échappai par miracle ou plutôt par la protection d'un Dieu qui n'a cessé de veiller sur moi pendant tout le cours de cette terrible guerre. Une maladie cruelle fit bientôt renaître pour moi de nouveaux dangers. Ce n'était pas asser d'avoir été condamné par mes juges, je le fus par les médecins. J'allais périr quand la gaieté, mon inséparable compagne, soulevant d'une main le voile de l'avenir, me montra de l'autre le beau ciel de ma patrie où le bonheur semblait m'appeler. »

Lorsqu'il fut entré en convalescence, le jeune Désaugiers ne voulut pas rester plus longtemps à la charge de l'excellente femme qui l'avait recueilli. Il se rendit à Philadelphie où il tira parti de son talent de pianiste. Il donna des leçons, fut reçu dans les meilleures maisons de la ville, et bientôt se trouva à l'abri du besoin. Deux années s'écoulèrent. L'image

de la patrie absente était toujours devant ses yeux. Il s'occupa de ménager son retour en France. Il se recommanda auprès du consul français de ses deux frères secrétaires de légation à Copenhague. Il put enfin s'embarquer sur un navire qui le débarqua au Havre, en 1797. Et voilà comment la fortune ramena à Paris le poète Désaugiers fourvoyé sous les tropiques.

En France, les jours les plus redoutables étaient passés. Paris, échappé à la Terreur, fêtait sa résurrection par une orgie furieuse, au milieu de la ruine et de la famine. Chacun semblait n'avoir plus qu'un souci, celui de vivre, de vivre vite, de dépenser follement cette vie que l'échafaud aurait pu lui ravir. Jamais on n'avait tant dansé, tant banqueté, tant chanté. Jamais les petits théâtres n'avaient été plus courus, le boulevard plus tumultueux, le Palais-Royal plus brillant. Ils étaient là je ne sais combien de joyeux compères qui étaient sortis de la Révolution avec un rire intarissable aux lèvres. Citons la trinité féconde : Barré, Radet, Desfontaines; Armand Gouffé, qui a fait la fameuse chanson : « Plus on est de fous, plus on rit »; Martainville, célèbre par ses témérités réactionnaires; Piis, Dumersan, Dumaniant, les deux Ségur, Hapdé, Chazet, Rougemont, Francis, Moreau, Coupart, Jacquelin, Théaulon, Deschamps, Desprez, Dieulafoy, Jouy, Tournay, etc. Dix-sept de ces gens d'esprit avaient fondé, en 1796, les *Dîners du Vaudeville* dont ils avaient rédigé les statuts en couplets. Il s'agissait de refaire le Paris du plaisir, dont le prestige avait reçu une brutale atteinte.

La recrue qui leur arrivait en la personne de Désaugiers n'était certes pas à dédaigner. Il allait

faire doubler le pas à la bande joyeuse. Mais les commencements furent pénibles. Désaugiers le père était mort, à Paris, d'une maladie pulmonaire, le 10 septembre 1793. Désaugiers fut obligé de se créer des ressources. Il se lança sans hésiter dans le monde musical et théâtral où il avait débuté jadis. Il en fut réduit toutefois à accepter des emplois bien modestes. Il prit le bâton de chef d'orchestre dans les petites salles les plus enfumées, notamment au théâtre des Victoires nationales, rue du Bac. Et tout aussitôt il recommença à composer des petites pièces pour les théâtres de vaudevilles. La première que l'on connaisse est le *Testament de Carlin*, représenté au théâtre des Jeunes Artistes en mars 1799. Elle est, comme celle de 1792, en vers mêlés de couplets.

Bien des anecdotes ont couru sur ces année difficiles.

Brazier raconte dans son *Histoire des petits théâtres* une caravane que fit Désaugiers avec une troupe comique improvisée : « Vers 1804 ou 1805, dit-il (ce fut probablement un peu plus tôt), Lepeintre aîné partit avec quelques-uns de ses camarades, sous la tutelle d'un nommé Petit qui enseignait la déclamation aux comédiens. Désaugiers et Jacquelin furent du voyage. Ils allèrent à Marseille, à Avignon. Désaugiers, ainsi que Molière, fut dans la troupe auteur, acteur, et même chef d'orchestre. Jacquelin se borna à l'humble emploi de souffleur. En passant par Avignon, Désaugiers, jouant le père Thomas dans le *Club des bonnes gens*, chantait une espèce de ronde en deux couplets . Le public, croyant qu'il y en avait trois, se mit à crier : « Le troisième couplet ! le troisième couplet ! » Désaugiers dit tout

bas à son camarade : « Il n'y en a que deux ! » Mais le bruit redoublant, il improvisa un troisième couplet qui eut les honneurs du *bis*.

On pense bien que nos comédiens ambulants ne firent pas fortune. Ils se séparèrent bientôt. Lepeintre aîné alla à Bordeaux... « En revenant de Marseille, Désaugiers, Jacquelin et quelques autres étaient dans un tel état de gêne qu'il était temps qu'ils arrivassent à Paris. A quatre lieues de la capitale, leurs estomacs commençant à crier et la caravane ne pouvant plus marcher, Désaugiers prit un violon, et, pour retremper le courage de ses amis, leur joua des contredanses jusqu'à la barrière. Ce fut là que Désaugiers, à qui il ne restait plus qu'un sou dans sa poche, acheta un petit pain et dit en riant à Jacquelin, en le rompant en deux : « Veux-tu l'aile ou la cuisse ? »

On le vit sur les planches au moins dans quelques circonstances exceptionnelles; il était prêt à tout, toujours alerte et dispos. Un soir, dans une de ses premières pièces, *L'un après l'autre*, l'acteur qui jouait Arlequin est indisposé au moment d'entrer en scène. Qu'à cela ne tienne! Désaugiers endosse la casaque bariolée du fils de Bergame, s'arme de la batte traditionnelle, joue le rôle sous le demi-masque noir, et se fait applaudir.

Il allait se trouver bientôt au-dessus de ces aventures de roman comique. Ses succès de théâtre le mirent hors de pair dans la cohue des vaudevillistes. *Manon la ravaudeuse* (1803), *M. Vautour* (1805), *Avis au public*, fort joli opéra-comique (1806), le *Mari intrigué*, une comédie en vers représentée la même année sur le Théâtre de l'Impératrice, firent connaître avantageusement son nom.

II

A partir de ce moment, il fit représenter en moyenne six à sept pièces chaque année jusqu'en 1815 inclusivement.

De 1816 à 1822, pendant qu'il est directeur du Vaudeville, sa production se ralentit, mais elle reprend avec la même fécondité en 1822 lorsqu'il a donné sa démission. Dans ces pièces, le titre, toujours double comme c'était l'usage alors, est souvent ingénieux, et le cadre bien rempli. L'auteur ou les auteurs, quand il y a collaboration, font rendre à leur sujet tout ce qu'il promet à première vue. La plupart du temps, ils font peu d'effort pour aller au delà ; l'intrigue se noue à la légère, et le dénoûment est celui qui s'offre toute de suite à l'esprit.

Désaugiers fut un créateur de types, non pas sans doute de ces types qui se développent en ouvrant des perpectives profondes sur la nature humaine ; ceux qui sortent de son imagination aisée, on les aperçoit tout entiers du premier coup d'œil. Ils n'en sont pas moins bien saisis, bien observés dans leur physionomie et leur attitude presque toujours caricaturales, et il faut reconnaître dans cette faculté créatrice un des dons les plus caractéristiques et les plus rares de l'auteur comique.

Désaugiers a créé M. Vautour, dont le nom est devenu le nom commun des propriétaires intraitables. Disons toutefois que le personnage de M. Vautour, dans la pièce de *M. Vautour ou le Propriétaire sous le scellé* est plus grotesque que féroce. Il suffit

de faire remarquer que c'était le fameux Brunet qui jouait ce personnage pour qu'on soit bien sûr qu'il faisait plus rire que trembler. On n'a pas oublié le reproche de M. Vautour à ses locataires récalcitrants :

C'est mal à vous, je vous le dis très ferme,
D'être venus ainsi loger chez moi :
Quand on n'a pas de quoi payer son terme,
Il faut avoir une maison à soi !

Désaugiers a créé M. Dumollet, « le plus gros marchand de bas de Saint-Malo, » nouveau Pourceaugnac plus ridicule que l'ancien. M. Dumollet parut pour la première fois dans les *Trois étages ou l'Intrigue sur l'escalier*, vaudeville représenté sur le théâtre des Variétés le 4 août 1808. M. Dumollet débarque à Paris dans l'intention d'épouser la charmante Rosette, ainsi que les choses ont été réglées avec le père de ladite Rosette, M. Carré. On conspire pour l'évincer, comme dans la pièce de Molière. On lui fait accroire que Rosette est veuve de trois maris qui tous trois sont morts un mois après le mariage. Aussi s'empresse-t-il de souscrire à l'union de Rosette et de Charles son amoureux. L'action se passe sur l'escalier comme le dit le second titre ; elle monte et descend du premier étage où habitent M. Carré, propriétaire de la maison, et M. Bonnefoi, notaire, au deuxième, occupé par M. Grand-Deuil, médecin, et au troisième où loge M. Pathos, poète tragique. L'intrigue est menée par le concierge André, le perruquier Frisac, et l'amoureux Charles. Mais M. Dumollet est si crédule qu'ils n'ont pas besoin de se donner autant de peine que Nérine et Sbrigani. Ce personnage de Dumollet réussit à mer-

veille, tant Paris a toujours éprouvé de plaisir à voir bafouer les provinciaux plus ou moins naïfs. Désaugiers le fit reparaître dans trois autres pièces : le *Départ pour Saint-Malo ou la Suite des trois Étages*, joué le 25 juillet 1809. Cette pièce finit par le vaudeville :

Bon voyage.
Cher Dumollet,
A Saint-Malo, débarquez sans naufrage, etc...

qui devint populaire et qui conserve à jamais le nom de Dumollet à travers les âges. Mais le texte primitif a été modifié. L'année suivante on revit le fameux marchand de bas dans : *Il arrive ! il arrive ! ou Dumollet dans sa famille*. Et enfin, le 18 janvier 1812, le *Mariage de Dumollet* vint clore cette série facétieuse. Soupçonnerait-on que c'est dans cette dernière pièce que se trouve cette jolie chanson, que Nanine chante au lever du rideau ?

Voici la Pentecôte,
Belle Joly ;
La fraise est à mi-côte
Du bois joli.

Déjà roses nouvelles
Ont refleuri,
C'est le temps où les belles
Changent d'ami.

Changerez-vous le vôtre,
Belle Jolly ?
— Non, je n'en veux point d'autre
Que mon ami.

L'été fane la rose,
La fraise aussi ;
Il change toute chose,
Mon cœur, nenni.

Désaugiers a créé M. Pinson, le type du commis

de boutique parisien, débridé le dimanche et qui veut s'amuser à tout prix. M. Pinson a paru dans deux pièces : la première fois dans *Je fais mes farces*, folie en un acte, représentée aux Variétés, le 4 septembre 1815. Potier, Brunet et Odry jouaient dans cette pièce. Quolibets, coq-à-l'âne, calembours y pleuvent drus comme grêle. Cette qualification de « folie » n'a jamais été mieux justifiée. Et vraiment il fallait bien pour égayer le public parisien que le diapason fût monté à ce ton aigu, car, le 4 septembre 1815, c'est moins de trois mois après Waterloo, moins de deux mois après l'entrée des alliés à Paris, et le rire ne devait pas être facile. M. Pinson, le héros de *Je fais mes farces*, a reparu dans une autre pièce, en 1824 : Désaugiers donna alors : *Pinson père de famille ou la suite de Je fais mes farces.*

Désaugiers a créé M. Sans-Gêne, le camarade de pension qui, au bout d'une trentaine d'années, tombe chez vous à l'improviste, vous tutoie, met votre maison au pillage. *M. Sans-Gêne ou l'Ami de collège* est une petite pièce amusante et pleine de verve. Elle a servi longtemps, moyennant quelques suppressions peu importantes, aux représentations d'écoliers, et dans ces circonstances spéciales elle a toujours fait plaisir, en même temps qu'elle donnait une utile leçon aux futurs Sans-Gêne.

Il a créé le prince Mirliflor, de la *Chatte Merveilleuse :* Mirliflor subsiste dans le langage familier. Il a créé M. Lagobe (devenu depuis M. Gogo) ; M. Desornières ; M. Pistache, M. Partout. Et nous ne parlons pas des silhouettes piquantes qu'il a tracées dans ses chansons : Cadet-Buteux, le batelier de la Rapée, badaud et malin ; Monsieur et madame Denis ; Margot et Dubelair, Pierre et Pierrette, etc.

Il serait difficile de dénier le titre d'auteur comique à celui qui a mis en circulation tant d'êtres imaginaires qui représentent la curieuse époque où ils ont paru, et dont plusieurs sont immortels, aussi bien que les créations de génies plus puissants.

Le chansonnier se fait une large place dans les pièces de Désaugiers, un peu trop large peut-être pour nous, qui ne sommes plus accoutumés à cette forme dramatique. Mais il est évident que c'était là l'attrait le plus vif pour les contemporains. Désaugiers réserve pour les couplets le mot piquant, la saillie originale, la leçon philosophique ou morale, tout ce qui doit frapper le spectateur et rester dans sa mémoire. On rencontre de bien jolies choses, bien des traits curieux, en parcourant son théâtre. Je note, dans le *Château de mon oncle ou le mari par hasard* ce couplet qui est amusant :

La victoire est toujours fidèle
A qui ne boit pas à demi.
Le soldat dont le pied chancelle
Marche plus droit à l'ennemi;
Et je ferais des choses sans pareilles
Si Mars changeait les sabres en forets,
Les fusils en vieilles bouteilles,
Les corps-de-garde en cabarets !

Dans les *Étrennes du Vaudeville* (1er janvier 1821), nous trouvons ce couplet à propos d'un mélodrame d'Ugolin qu'on jouait alors :

C'est là-dedans qu'on voit un papa
Plein d'un' tendresse sans égale
Qui, dans une tour où ce qu'on le flanqua,
Est près de mourir d'la fringale.
L'cher homme, après ben des tourments
Sur l'sort d' s orphelins qu'il va faire,

S' décide à manger ses enfants
Afin d'leur conserver un père.

Est-ce là qu'a pris naissance cette plaisanterie traditionnelle? Ou bien Désaugiers l'avait-il déjà trouvée dans le fonds commun des facéties courantes? C'est ce qu'il est difficile de dire.

Deux des pièces les plus célèbres de Desaugiers parurent sans son nom. L'une est *Cadet-Roussel esturgeon* qui est signée: « par M. Delaligne, rue du Chat qui pêche ». Pourquoi Désaugiers se déguisa-t-il sous cette signature burlesque? *Cadet-Roussel esturgeon* n'est pas une œuvre académique, mais l'auteur en a fait bien d'autres qui ne le sont pas davantage et qu'il n'a pas craint d'avouer. Si Désaugiers n'a pas cette fois signé de son vrai nom, c'est peut être à cause de ce personnage de Cadet-Roussel, qui était depuis longtemps en circulation, et qu'il ne voulut pas avoir l'air de s'approprier. Sa paternité n'est pas douteuse, du reste. Il eut Arnault pour collaborateur. *Cadet-Roussel esturgeon* obtint un succès considérable, même après les grands succès de *Cadet-Roussel ou le Café des Aveugles*, de *Cadet-Roussel maître de declamation*, de *Cadet-Roussel barbier à la Fontaine des Innocents.* Il réunissait comme interprètes Potier, Brunet et Odry.

Cette pièce était fondée sur une anecdote que le romancier Eugène Sue a reprise plus tard et tournée au tragique dans ses *Mémoires d'un valet de chambre*, où l'épisode de *Léonidas ou l'Homme requin* fit fortune. Léonidas, ancien prix d'honneur au concours général, élève de l'École Normale, tombe dans la plus affreuse misère. Dans son dénument et pour calmer sa faim, il mange un poisson cru. Cela ne qui réussit pas trop mal, son estomac ne fait pas trop

le récalcitrant. Une idée lumineuse traverse son esprit : s'il se faisait de cette aptitude à avaler les poissons crus un moyen d'existence. Il s'engage dans une troupe de saltimbanques et devient, comme Cadet-Roussel, animal amphibie. On le déguise en poisson, on l'arme d'une fiole d'assa-fœtida qu'il brise dans la baignoire qui lui sert de bassin, chaque fois qu'un spectateur trop curieux veut sonder le mystère de l'homme-requin. La fiole d'assa-fœtida a son charme sans doute, mais la corde attachée au menton de Cadet-Roussel, de sorte que, chaque fois qu'il veut ouvrir la bouche, Pierrot n'a qu'à tirer pour lui faire plonger la tête dans l'eau, a bien son prix aussi. La notable différence qui existe entre les deux conceptions, c'est que, d'une part, dans la pièce d'Arnault et Désaugiers, Cadet Roussel est poisson malgré lui, tandis que dans le roman d'Eugène Sue, Léonidas est un requin volontaire.

Un petit détail mérite une explication : le texte dit : « Cadet-Roussel, évanoui dans le filet, est couvert de limon, de mousse, de plantes et herbes marines qui l'enveloppent du haut en bas et ne laissent apercevoir que quelques écailles de sa cuirasse de Matapan, qu'il jouait à bord au moment de l'orage » Il faut se rappeler que, dans le premier Cadet-Roussel, *Cadet-Roussel ou le Café des Aveugles*, par Aude et Tissot (1793), Cadet-Roussel devenu comédien au Café des Aveugles, ce qui était le but suprême de son ambition, joue un rôle dans une tragédie intitulée *Matapan ou les assassinats de l'amour*.

Une autre pièce fameuse que Désaugiers ne signa point, c'est le chef-d'œuvre de la parodie, les *Petites Danaïdes ou quatre-vingt-dix-neuf victimes*. Le frère aîné de notre auteur, avait remis au théâtre de

l'académie royale de musique, le 22 octobre 1817, les *Danaïdes*, tragédie lyrique en quatre actes, dont la musique était de Salieri, et qui avait été d'abord représentée en cinq actes, le 26 avril 1784. Près de deux ans après, et lorsque l'opéra avait disparu de l'affiche, le 14 décembre 1819, fut donnée à la Porte-Saint-Martin la parodie, qui écrasait ce malheureux opéra et le rendait impossible à l'avenir. Malgré le temps écoulé, Désaugiers ne voulut point être nommé et laissa figurer comme auteur unique son collaborateur ordinaire, Gentil de Chavagnac. Personne ne s'y trompa, du reste, et la collaboration de Désaugiers n'a jamais été mise en doute. Il y a des couplets qui équivalent à une signature. Tels sont ceux où Madeleine (Hypermnestre, dans l'opéra) révèle à son époux Pincée (Lyncée) le terrible secret du père Sournois : En montrant son couteau, elle chante :

C'est pour te percer le flanc
En plein plan.

PINCÉE.

Quoi! le flanc
De ton tendre amant !

MADELEINE.

C'est pour te percer le flanc
Par ordre de mon père.

PINCÉE.

Par ordre de ton père ?
Et quand donc ça, ma chère ?

MADELEINE,

Quand je te verrai ronflant
En plein plan.

Ceci, c'est du pur Désaugiers, sans erreur possible.

Le livret de l'opéra (à Paris, chez Roullet, libraire de l'Académie royale de musique, 1817) est bon à consulter pour avoir le sens de quelques parties de la parodie. Si à la scène VI de la pièce de Désaugiers, l'auteur nous conduit dans le caveau noir du père Sournois, c'est qu'à l'acte II des *Danaïdes* le théâtre représente « un lieu souterrain du palais, consacré à Némésis ». Le couplet de Madeleine :

> Par les larmes dont votre fille
> Humecte en pleurant son mouchoir,
> Mon père, de votre famille
> Ne devenez pas l'éteignoir,

est copié sur le couplet d'Hypermnestre, acte, II scène 2 :

> Par les larmes dont votre fille
> Arrose en tremblant votre sein,
> Mon père, de votre famille
> Ne devenez pas l'assassin.

Enfin le tableau final, le tableau de l'enfer et du supplice des Danaïdes, n'est que le tableau final de l'opéra tourné au grotesque.

Les *Petites Danaïdes* eurent plus de trois cents représentations de suite, et furent souvent reprises. Qui de nous n'a entendu dans sa jeunesse les vieillards citer les bons mots du père Sournois et le mémorable « Plus souvent ! » de sa fille Madeleine ?

La Petite Cendrillon ou la Chatte Merveilleuse, jouée en 1810, avait approché déjà de ces chiffres alors fabuleux, elle eut quatre cents représentations. Le critique Geoffroy ne dédaigna pas d'en rendre compte dans le *Journal des Débats* du 15 novembre 1810 :

« Le coup de maître, disait-il, est d'avoir fait jouer Cendrillon par Brunet : toute actrice de ce théâtre (les Variétés) y eut été médiocre. Brunet ne pouvait pas y être médiocrement plaisant... Qu'une jeune fille de dix-sept ans, d'une figure agréable, représente la douce et naïve Cendrillon, cela est naturel et facile; mais qu'un homme qui n'est ni jeune ni beau, et dont le talent est de jouer les Jocrisses, représente une ingénue de qualité au point de produire quelque illusion, c'est une espèce de miracle et d'enchantement : Brunet est un sorcier qui fascine les yeux. »

Et après avoir analysé la pièce qui n'est, du reste, que le conte de Perrault arrangé d'une manière plaisante, le critique ajoute : « La pièce a fort amusé, et en effet est très amusante. La marche est rapide, le dialogue semé de facéties originales; les changements s'exécutent avec précision. Brunet est incroyable, merveilleux; Potier fort comique dans le rôle de Mirliflor... La pièce offre tous les symptômes d'un grand succès. » Le succès fut grand, en effet, et tel qu'on n'en avait pas encore vu de pareil.

Je vois, dans les biographies et les bibliographies, qu'on attribue une part à Désaugiers dans *l'Ile de la Mégalanthropogénésie ou les savants de naissance*, vaudeville en un acte représenté sur le théâtre du Vaudeville, le 26 mai 1807. Ce serait encore une pièce qu'il se serait abstenu de signer, car son nom ne figure pas parmi ceux des auteurs, qui sont au nombre de quatre : Barré, Radet, Desfontaines et Dieulafoi. Il n'est pas impossible toutefois que Désaugiers ait glissé quelques couplets dans ce vaudeville. *L'Ile de la Megalanthropogénésie* est une bleuette fort spirituelle : C'est une des premières attaques

dirigées contre l'idolâtrie de la science. Dans cette île, tout le monde est savant, tout le monde a reçu « l'instruction intégrale. » Il y a des architectes, et il n'y a plus de maçons ; il y a des alchimistes et des chimistes, il n'y a plus de laboureurs ni de cuisiniers; il y a des astronomes, et il n'y a plus de tailleurs, de sorte que tout y est en ruine, à commencer par le palais du gouverneur; tout le monde y meurt de faim et tout le monde est vêtu d'habits bariolés qui heureusement ont été trouvés dans un navire naufragé sur la côte, car sans cela l'on en serait réduit au costume primitif.

> Faut des savants, pas trop n'en faut ;
> L'excès en tout est un défaut,

comme chante le ministre Ruscar.

Certains couplets font penser à Désaugiers. On en trouve un notamment sur ce double refrain :

> C'est ce qui le désole,

Et

> C'est ce qui le console,

qui est déjà dans le *Testament de Carlin*. Mais quatre hommes d'esprit étant déjà inscrits pour la composition de ce petit acte, il nous semble superflu de supposer le concours d'un cinquième.

Désaugiers a essayé plus d'une fois de s'élever à un art plus délicat. Pour la Comédie Française et pour l'Odéon, il a écrit des pièces en vers. A la Comédie Française, il a donné l'*Heureuse Gageure* qui est un divertissement composé à l'occasion de la naissance du Roi de Rome, l'*Hôtel garni* et les *Deux voisines*.

L'*Hôtel garni ou la leçon singulière* est l'œuvre littéraire la mieux réussie de Désaugiers. Le personnage du colonel Sainville, qui a oublié sa femme et sa fille en courant le monde de victoire en victoire, porte la marque du temps. A force de vivre en pays conquis, nos guerriers perdaient peu à peu la notion des devoirs de famille ; ils se persuadaient que rien ne pouvait résister à leur vaillance. Le rôle de l'hôtelier moraliste est très gai et très fin. Il nous semble que cette comédie pourrait encore se voir avec plaisir dans quelque matinée classique.

Pour l'Odéon ou le théâtre de l'impératrice, il a écrit le *Fou supposé*, le *Mari intrigué* et l'*Homme aux précautions*, en cinq actes et en vers. L'*Homme aux précautions*, est l'œuvre de plus longue haleine de Désaugiers. Elle n'eut que dix représentations ; il est vrai que la maladie de l'acteur Perrier, qui jouait le principal personnage, suivie de sa retraite du théâtre, put abréger un peu la carrière de l'*Homme aux précautions*. Le sujet est traité spirituellement, mais il ne comportait pas cinq actes.

Dans le *Testament de Carlin*, le dialogue est en vers ; il est en vers également dans une *Heure de folie*, donnée aux Variétés ; en vers dans l'*Adroite ingénue*. Désaugiers versifie mieux que Picard et que la plupart des auteurs comiques contemporains. On reconnaît toujours en lui le poète qui a fait tant de chansons d'une exécution presque parfaite. Toutefois, comme le dit Sainte-Beuve, l'originalité de Désaugiers et sa vraie veine doivent se chercher ailleurs que dans ces productions littéraires ; elle est plutôt dans ces folies, parades, parodies dont nous avons parlé et qui fournissaient aux Brunet et aux Potier des types d'une facétie incomparable.

Il est une partie de son œuvre qu'il faut au moins rappeler : ce sont les pièces de circonstance, les à-propos scéniques dont il fut prodigue. Il exerça une sorte de fonction publique qui, à certaine époque devint presque officielle, et qui consistait à célébrer sur le théâtre les grands événements de l'époque. Il commença de bonne heure à exercer cet emploi. Nous le voyons, dès 1807, fêter à la fois à l'Odéon et aux Variétés la paix de Tilsitt. Nous avons dit que l'*Heureuse gageure* fut un divertissement donné par Désaugiers à la Comédie-Française à l'occasion de la naissance du roi de Rome. Mais ce fut surtout lorsque le trône des Bourbons eut été restauré, que Désaugiers déploya tout son zèle dans cette sorte d'office politique. Désaugiers manifesta tout de suite les sentiments les plus royalistes. Cela se comprend sans peine. Désaugiers, ami du plaisir et de la paix, ne pouvait aimer le pouvoir violent et despotique, la guerre perpétuelle, les immenses tueries d'hommes, et devait accueillir avec joie un régime qui promettait d'être pacifique et paternel. Louis XVIII était entré aux Tuileries le 3 mai 1814. Le 6 juin, Désaugiers faisait représenter aux Variétés l'*Ile de l'Espérance ou le Songe réalisé*, où l'on chantait :

> Aux plaines où l'on se battait,
> On rit, on chante et l'on s'embrasse.
> Du triste canon qui grondait.
> Le gai flacon a pris la place.
> Le tambourin seul va ronflant...
> Tout est changé du noir au blanc.

Pendant les Cent jours, il se réfugia à Rouen, et ne reparut que pour fêter « le Retour des lys » en juillet 1815. A partir de ce moment, il devint l'organisateur de toutes les représentations théâtrales auxquelles

donnèrent lieu le mariage du duc de Berry, la naissance du duc de Bordeaux, le sacre de Charles X. Tout cela se résumait en quelques couplets inoffensifs. Désaugiers y apportait tant de bonne grâce, si peu d'amertume, que les partis politiques même ne lui tenaient pas rancune.

III

Pour compléter l'expérience de son art, il fut comme Shakespeare et Molière, et, pour prendre un point de comparaison plus rapproché de lui de toute manière, il fut comme son ami Picard, directeur de théâtre. En 1816, il remplaça Barré dans la direction du théâtre du Vaudeville. « On ne pouvait placer, dit Brazier, à la tête d'un théâtre chantant un homme plus capable d'y entretenir le feu sacré. Toutefois, ayons le courage de le dire, nous qui avons été son ami, Désaugiers, homme d'esprit, s'il en fut, mais faible, bon, insouciant, n'avait pas cette volonté ferme, cette assiduité, cette persistance de tous les instants, qualités indispensables à un directeur de spectacle ; il ne savait rien refuser, pas même un congé aux acteurs dont il avait le plus besoin. »

Sainte-Beuve ajoute ce détail : « Le soir, en rentrant du théâtre, à minuit, il se mettait à lire les pièces présentées, avant de les faire lire au comité. Il les lisait jusqu'au bout et écrivait aux auteurs des lettres longues, motivées, paternelles, qui adoucissaient les refus. Tous les conflits d'amour-propre ou d'intérêt se taisaient aisément devant lui. Il était de ceux qui ont un don à part et qui sont destinés par la nature,

non seulement à égayer, mais encore à adoucir les relations des hommes. »

Son caractère aimable et facile avait donc ses inconvénients et aussi ses avantages dans le poste où il avait été placé. Tout alla bien dans les commencements. De nouveaux auteurs, qui déjà avaient la faveur du public, Scribe Bayard, Mélesville, Carmouche, etc., répondirent à l'appel de leur ancien. Il sut s'attacher des artistes en réputation : Gontier, Phillippe, Joly, Lepeintre ainé, madame Perrin. Les actionnaires touchèrent d'excellents dividendes et furent enchantés de leur administrateur. Mais cette prospérité ne dura point. Ce qui fait la fortune des uns, cause l'infortune des autres : En 1819, Delestre-Poirson obtient le privilège du théâtre du Gymnase que madame la duchesse de Berry prit sous sa protection. Scribe et les autres passèrent à la nouvelle salle. Gontier et madame Perrin se laissèrent enlever par Delestre-Poirson, Le public se détourna de la rue de Chartres et prit le chemin du boulevard Bonne-Nouvelle.

Le Vaudeville était désert, les recettes nulles. Le directeur perdit son prestige aux yeux des actionnaires appauvris. Ils le tracassèrent tant et si bien qu'il donna sa démission, en 1822. M. Bérard lui succéda ; quoique habile, sa gestion ne fut pas beaucoup plus heureuse. Les actionnaires inconstants regrettèrent le chansonnier ; ils le redemandèrent au ministre de l'intérieur. Celui-ci, après d'assez longues difficultés, rendit à Desaugiers, en 1825, ce qu'on nomme le sceptre directorial. Pour consoler Bérard, le ministre l'autorisa à fonder un nouveau théâtre sous le titre de *Théâtre des Nouveautés*, et Bérard fit immédiatement commencer la construction de ce théâtre sur la

place de la Bourse. Une nouvelle concurrence, était suscitée au Vaudeville et ne devait pas rendre au théâtre de la rue de Chartres la prospérité plus facile. Mais la question allait devenir fort secondaire pour Désaugiers, car c'est peu après avoir repris la direction du Vaudeville, qu'il ressentit les premières atteintes du mal auquel il succomba.

Au printemps de 1825, il alla, avec ses collaborateurs Merle et Ferdinand, passer quelques jours à Montmorency afin d'y travailler plus tranquillement à une pièce de circonstance pour le sacre de Charles X. C'est là qu'à la suite de coliques néphrétiques, la présence de la pierre fut constatée. Les progrès de la maladie furent rapides. Quelques essais de lithotritie ne réussirent pas. On le décida à subir l'opération de la taille ; il en mourut, le 9 août 1827 à l'âge de 55 ans. Entre deux crises, il s'était composé cette épitaphe que n'eut pas désavouée Scarron :

Ce git hélas ! sous cette pierre
Un bon vivant mort de la pierre.
Passant, que tu sois Paul ou Pierre,
Ne va pas lui jeter la pierre.

Sa mort fut un véritable deuil public. Un peuple d'amis, comme on l'a dit, accompagna son cercueil au Père-Lachaise.

Les regrets furent unanimes : « Ce qui paraîtra extraordinaire dans sa vie, écrivait Charles Nodier au lendemain de ses obsèques, c'est qu'au milieu de tous les inconvénients d'une existence publique et d'une réputation populaire, il ait pu conserver sans altération les biens qui font le charme de l'obscurité : le repos de l'esprit et de l'âme. La haine a respecté sa conduite comme l'envie a respecté

son talent. Il s'est trouvé engagé dans des opinions politiques, et jamais dans des disputes. Malin sans méchanceté, il a fait rire aux dépens de tout et ne s'est jamais permis de faire rire aux dépens de personne. On ne saurait ni compter ses épigrammes ni lui en reprocher une seule. Il a exercé la critique sans blesser et le pouvoir sans nuire. »

Son existence, en effet, avait été, pour employer l'expression de Nodier, vraiment publique. Il était le boute-en-train indispensable de toutes les fêtes et de toutes les réunions. Il était le convive promis de tous les repas et banquets. Et, par un contraste qui n'est pas commun, il était en même temps homme d'intérieur, bon père de famille, recommandable par ses vertus domestiques.

Dans les nombreux hommages que les contemporains rendirent à sa mémoire, on trouve exprimé le regret d'un trépas trop précoce ; on eut souhaité de le voir vieillir. « Le ciel qui lui avait donné le génie d'Anacréon lui en devait peut-être les cheveux blancs. » On conçoit que l'amitié ait ainsi parlé. Mais, à vrai dire, Désaugiers mourut à temps. Il n'eut pas le chagrin d'assister à la chute du régime politique qu'il avait préconisé et servi. Tout changeait rapidement autour de lui. Les passions s'aigrissaient. La chanson elle-même se faisait politique. A la veille de 1830, il n'y avait plus de place pour l'optimisme épicurien, pour la gaîté et la malice sans fiel ; il n'y avait plus de place pour Désaugiers.

Louis Moland.

LISTE DES PIÈCES DE DÉSAUGIERS

Nous allons donner la liste, aussi complète que nous l'avons pu dresser, des pièces de Désaugiers :

Le Testament de Carlin, vaudeville en un acte et en vers (en vers libres mêlés de couplets), par le citoyen Désaugiers, représenté à Paris, sur le théâtre des Jeunes Artistes, en germinal de l'an VII de la république (mars 1799).

L'Entresol, opéra en un acte et en prose ; paroles de Désaugiers ; musique de Alexandre Piccini et Lemoyne, représenté pour la première fois sur le théâtre de Montansier-Variétés le 3 nivôse an X (23 décembre 1801).

Gille en deuil, opéra en un acte par MM. Désaugiers, Armand Croisette et Jacquelin ; musique de M. A. Piccini ; représenté pour la première fois sur le théâtre Montansier-Variétés, le 15 thermidor an X (28 juillet 1802).

Cric-Crac ou l'habit du gascon, comédie-vaudeville en un acte par MM. J. A. Jacquelin et Désaugiers, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre Montansier, le 27 nivôse an XI (16 janvier 1803).

Le Mot de l'énigme, vaudeville en un acte, par MM. Chazel, Désaugiers et Lafortelle, représenté pour la première fois le 23 pluviôse (11 février) et sans interruption jusqu'au 3 ventôse an XI (21 février 1803) sur le théâtre Montansier.

Le Fou supposé, comédie en un acte et en vers, par M. Désaugiers, représentée à la salle Louvois, remplaçant l'Odéon, le 13 floréal an XI (le 2 mai 1803).

Manon la ravaudeuse, comédie en un acte mêlée de vaudevilles, par MM. Servière, Désaugiers et Henrion, représentée pour la première fois sur le théâtre Montansier, le 25 prairial an XI (13 juin 1803).

Mylord Go ou le 18 brumaire, tableau impromptu en un acte, mêlé de vaudevilles, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre Montansier, le 18 brumaire an XII (8 novembre 1803).

Non signé, attribué à Désaugiers.

L'un après l'autre ou les deux trappes, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par MM. Désaugiers et Francis, auteurs de *M. Pistache ou le jour de l'an.* Représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre Montansier le 6 frimaire an XII (26 novembre 1803).

M. Pistache ou le jour de l'an, folie en un acte mêlée de vaudevilles, par MM. Francis et Désaugiers, auteurs de *L'un après l'autre ou les deux trappes.* Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre Montansier, le 9 nivôse an XII (29 décembre 1803).

Le Naufrage pour rire ou le coche d'Auxerre, vaudeville en un acte par M. Désaugiers, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre Montansier, le 23 prairial an XII (11 juin 1804).

Arlequin Musard ou j'ai le temps, vaudeville parade en un acte et en prose par MM. Francis et Désaugiers, représenté à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 15 messidor an XII et les jours suivants (3 juillet 1804).

Oh! que c'est sciant ou Oxessian, imitation burlesque en un acte et en vaudevilles d'*Ossian ou les Bardes*, par MM. Francis et Désaugiers, représentée pour les premières

fois à Paris, sur le théâtre Montansier, les 16, 17, 18, 19 et 20 fructidor an XII (3, 4, 5, 6 et 7 août 1804).

C'est ma femme, vaudeville en un acte, par MM. Désaugiers et ***, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre Montansier, le 28 fructidor an XII (14 septembre 1804).

Le Diable en vacance ou la suite du diable couleur de rose, opéra féerie en un acte, paroles de MM. Désaugiers et Bosquier Gavaudan, musique de M. Gaveaux ; représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre Montansier-Variétés, le 27 pluviôse an XIII (15 février 1805).

Arlequin tyran domestique, enfantillage en un acte mêlé de vaudevilles, par MM. Tournay, Désaugiers et Francis, représenté sur le théâtre du Vaudeville le 19 germinal an XIII (9 avril 1805).

Le Quartier d'hiver ou les Métamorphoses, vaudeville à travestissements en un acte, par M. Désaugiers, représenté à Paris, sur le théâtre des Jeunes-Artistes, le 12 floréal an XIII (1er mai 1805).

M. Vautour ou le propriétaire sous le scellé, vaudeville en un acte, par MM. Désaugiers, Tournay et Georges Duval, représenté pour la première fois sur le théâtre Montansier, le 24 prairial an XIII (13 juin 1805).

L'Adroite ingénue ou la porte secrète, comédie en trois actes en vers, par MM. Dumaniant et Désaugiers, représentée sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 16 fructidor an XIII (3 septembre 1805).

Le Chanteur éternel, vaudeville en un acte par MM. D*** et D*** représenté pour la première fois, sur le théâtre Montansier, le 2 frimaire an XIV (23 novembre 1805).

Tout nous fait supposer qu'un de ces deux D***, désigne Désaugiers, quoique nous ne puissions l'affirmer positivement. Le titre de cette pièce semble le désigner lui-même.

Une Matinée du Pont-Neuf, divertissement-parade en un acte, mêlé de vaudevilles, par MM. Dieulafoy, Francis, Désaugiers et Em. Dupaty, représenté sur le théâtre du Vaudeville le 24 janvier 1806.

Mars en carême ou l'Oympe au rocher de Cancale, folie-vaudeville en un acte en prose, par MM. Francis et Désaugiers, représentée à Paris, sur le théâtre Montansier-Variétés, le 13 février 1806.

Ma tante Urlurette ou le chant du coq, folie-vaudeville en un acte par MM. Désaugiers et Francis, représentée pour la première fois sur le théâtre Montansier le 6 mars 1806.

Madame Scarron, comédie-vaudeville en un acte par MM. Désaugiers et Servière, représentée sur le théâtre Montansier-Variétés le 27 juin 1806.

Le Mari intrigué, comédie en trois actes en vers, par M. Désaugiers, représentée pour la première fois sur le théâtre de l'impératrice, le 11 novembre 1806.

« Cette pièce eut assez de succès, on applaudit nombre de vers heureux et d'amusants détails : l'auteur fut vivement demandé après la représentation ». (*Histoire de l'Odéon*, par MM. Porel et Monval, tome Ier, p. 220).

Avis au public ou le physionomiste en défaut, opéra comique en deux actes, paroles de M. Désaugiers ; musique de M. Alexandre Piccini ; représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra Comique par les comédiens ordinaires de l'empereur le 22 novembre 1806.

Le vieux chasseur, comédie en trois actes, mêlée de vaudevilles, par MM. Francis, Tournay et Désaugiers, représentée sur le théâtre du Vaudeville, en 1806.

Le valet d'emprunt ou le sage de dix huit ans, comédie en un acte en prose, par M. Désaugiers, représentée sur le théâtre de l'impératrice, le 2 mars 1807.

Le Panorama de Momus, prologue d'inauguration en prose et en vaudevilles (pour la nouvelle salle du théâtre des Variétés), par MM. Désaugiers, Moreau et Francis ; représenté à Paris (théâtre des Variétés), le 24 juin 1807.

Arlequin double, vaudeville en un acte, par MM. Désaugiers et Servières, représenté à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le mercredi 1er juillet 1807.

Un Dîner par victoire, un acte en vers, représenté sur le théâtre de l'impératrice, le 31 juillet 1807.

Divertissement composé à l'occasion de la paix de Tilsit.

Les Bateliers du Niémen, vaudeville en un acte en prose, à l'occasion de la paix, suivi d'un divertissement, par MM. Moreau, Francis et Désaugiers. Représenté gratis pour la première fois sur le théâtre des Variétés du Panorama, le 14 août 1807.

Une heure de folie, comédie en un acte et en vers, mêlée de vaudevilles, par M. Désaugiers, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés, le jeudi 15 octobre 1807.

Taconnet chez Ramponneau ou le réveillon de la Courtille, comédie-folie en un acte, en prose, mêlée de couplets ; représentée pour la première fois sur le théâtre des Variétés-Panorama, le mercredi 23 décembre 1807.

Les époux avant le mariage ou ils sont chez eux, opéra comique en un acte, paroles de M. Désaugiers, musique de M. Alexandre Piccini ; représenté à Paris sur le théâtre de l'Opéra Comique, le 7 janvier 1808.

Mincétoff, parodie de *Menzikoff*, par MM. Francis, Moreau et Désaugiers, représentée sur le théâtre du Vaudeville le 9 mars 1808.

Les trois étages ou l'intrigue sur l'escalier, vaudeville en un acte et en prose, par M. Désaugiers, représenté pour

la première fois sur le théâtre des Variétés, le 4 août 1808.

C'est dans cette pièce que paraît pour la première fois M. Dumollet, le plus gros marchand de bas de Saint-Malo, nouveau Pourceaugnac, plus grotesque que l'ancien; type créé par le fameux Brunet.

La Comédie chez l'épicier ou le manuscrit retrouvé, vaudeville en un acte, par MM. Désaugiers et Gentil, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 13 décembre 1808.

Les Querelles des deux frères ou la Famille bretonne, comédie en trois actes en vers, ouvrage posthume de Collin d'Harleville, précédée d'un prologue de M. Andrieux, fut représentée sur le théâtre de l'impératrice (Odéon) pour la première fois le 17 novembre 1808. Andrieux, dit dans son avertissement : « Il est très vrai que la pièce intitulée les *Querelles des deux frères ou la Famille bretonne*, a été retrouvée chez un épicier parmi des paperasses achetées à la livre par le marchand ; il est très vrai que quelques mois avant sa mort et par une triste prévoyance, Collin voulut supprimer beaucoup de papiers inutiles, et qu'il chargea Véronique, sa gouvernante, de les brûler; mais que celle-ci, déterminée par l'espoir d'un petit profit, alla les vendre au poids Soit intention, soit imprudence de Collin ou de la domestique, la pièce dont il s'agit se trouva comprise dans la proscription ; heureusement elle est tombée dans de bonnes mains. M. Godde, en la sauvant du naufrage et en s'occupant avec zèle de la faire paraître sur la scène, a conservé au public des jouissances, à Collin un titre de plus à la gloire et à sa famille une propriété. »
C'est cette anecdote que MM. Désaugiers et Gentil ont traitée pour le Vaudeville, en prose avec des couplets.

Turlupin ou les comédiens du XVIe siècle, comédie-anecdote en un acte, mêlée de couplets par MM. Désaugiers, de Rougemont et D***, représentée pour la première fois sur le théâtre des Variétés, boulevard Montmartre, le jeudi 10 mars 1808.

Monsieur et Madame Denis ou la veille de la Saint-Jean, tableau conjugal en un acte et en vaudevilles, par MM. Désaugiers et de Rougemont, représenté pour la

première fois à Paris sur le théâtre des Variétés, le 23 juin 1808. Suivi de la chanson de Monsieur et Madame Dénis par Marc-Antoine Désaugiers.

Les auteurs ont fait, pour introduire la chanson de Monsieur et Madame Denis au théâtre, un petit cadre qui n'a pas beaucoup d'intérêt.

M. Lagobe ou un tour de carnaval, folie-vaudeville en un acte par MM. Désaugiers et Gentil, représentée pour la première fois sur le théâtre des Variétés, le 9 février 1809.

Hector ou le valet de carreau, jeu de cartes en cinq parties par MM. Désaugiers, de Rougemont et Gentil, représenté sur le théâtre du Vaudeville, le samedi 25 février 1809.

Jocrisse aux enfers ou l'insurrection diabolique, vaudeville infernal en un acte et en prose, par MM. Francis et Désaugiers, représenté pour la première fois à Paris au théâtre des Variétés, boulevard Montmartre, le 15 mars 1809.

Adam-Montauciel ou à qui la gloire? A propos en un acte et en vaudevilles, par MM. Gersin, de Rougemont et Désaugiers, représenté sur le théâtre du Vaudeville, le 10 avril 1809.

Le Départ pour Saint-Malo ou la suite des trois étages, folie en un acte, mêlée de couplets, par M. Désaugiers, représentée pour la première fois sur le théâtre des Variétés-Panorama, le 25 juillet 1809.

M. Gérésol ou le luthier de la rue de La Harpe, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par M. Désaugiers, représentée sur le théâtre des Variétés, le 11 décembre 1809.

Il arrive! Il arrive! ou Dumollet dans sa famille, folie-vaudeville en un acte, par M. Désaugiers, représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 14 mai 1810.

La Petite Cendrillon ou la Chatte merveilleuse, folie vaudeville en un acte, de MM. Désaugiers et Gentil, représentée à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 12 novembre 1810.

L'Heureuse Gageure, divertissement en un acte et en vers libres (à l'occasion de la naissance de S. M. le roi de Rome), par M. Désaugiers, représenté à Paris, sur le Théâtre Français, le 25 mars 1811.

L'Auteur et sa Servante, prologue en vaudevilles (à l'occasion de la naissance du roi de Rome), par M. Désaugiers, représenté à Paris, salle des Jeux Gymniques, le 1er avril 1811.

L'Appartement à deux maîtres, comédie-vaudeville en un acte, en prose, par M. Désaugiers, représentée à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 11 août 1811.

L'Ogresse ou la belle au Bois-Dormant, vaudeville-folie-comi-parade en un acte, par MM. Désaugiers et Gentil, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 28 août 1811.

Bayard à la Ferté ou le siège de Mézières, opéra-comique en deux actes, par MM. Désaugiers et Gentil, représenté à Paris, sur le théâtre de l'Opéra Comique, le 13 octobre 1811.

Le Boulevard Saint-Martin ou nous y voilà, prologue d'inauguration, par MM. Désaugiers et Brazier, représenté à Paris, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 26 décembre 1811.

Désornières ou faut-il rire ? faut-il pleurer? folie en un acte et en vaudevilles, par MM. Désaugiers et Gentil, représentée pour la première fois sur le théâtre des Variétés, le 5 janvier 1812.

Le Mariage de Dumollet, folie mêlée de couplets, en un

acte, par M. Désaugiers, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 18 janvier 1812.

La Petite guerre, ou l'officier Prothée, prologue mêlé de vaudevilles par M. Désaugiers, suivi d'une fête militaire à grand spectacle, faisant suite à l'*Arsenal d'Inspruck*, divertissement par M. Camus. Représenté à Paris (salle des Jeux Gymniques), le 7 août 1812.

Les Auvergnats ou l'eau et le vin, vaudeville grivois en un acte, par MM. Désaugiers et Gentil, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 25 août 1812.

Le Mariage extravagant, comédie vaudeville en un acte, par MM. Désaugiers et de V***, représentée sur le théâtre du Vaudeville, le 8 septembre 1812.

Le Matrimonio-manie ou gai, gai, mariez-vous, comédie en un acte, mêlée de couplets, de MM. Désaugiers, Gentil et Rougemont, représentée pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 10 novembre 1812.

La Famille moscovite, fait historique en un acte, mêlé de couplets, par M. Désaugiers, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 1er décembre 1812.

Cadet-Roussel esturgeon, folie-parade en deux actes, mêlée de vaudevilles, par M. Delaligne, rue du Chat-qui-pêche, représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 22 février 1813.

Pierrot ou le diamant perdu, comédie-vaudeville en deux actes, par MM. Désaugiers et Gentil, représentée, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 11 mars 1813.

Monsieur Croque-Mitaine ou le Don Quichotte de Noisy-le-Sec, extravagance en un acte et en vaudevilles, avec un prologue, de MM. Désaugiers, Brazier et Merle, repré-

sentée, pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 1er avril 1813.

Le Dîner de Madelon ou le Bourgeois du Marais, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par M. Désaugiers, représentée pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 6 septembre 1813.

Le Mari en vacances, comédie-vaudeville en un acte, de MM. Désaugiers et Barrière, représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 5 octobre 1813.

Le Petit Enfant prodigue, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par MM. Désaugiers et Gentil, représentee pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 31 décembre 1813.

Le Bucheron de Salerne ou les souhaits, comédie-féerie en un acte, mêlée de vaudevilles, par MM. Désaugiers et Gentil, représentée pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 17 février 1814.

L'Hôtel garni ou la leçon singulière, comédie en un acte en vers, par MM. Désaugiers et Gentil, représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre Français, par les comédiens ordinaires du Roi, le 23 mai 1814.

L'Ile de l'espérance ou le songe réalisé, pièce allégorique en un acte, mêlée de vaudevilles, à l'occasion de la paix générale, par MM. Désaugiers, Gentil et Brazier, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 6 juin 1814.

Les deux boxeurs ou les Anglais de Falaise et de Nanterre, folie-parade en un acte, mêlée de couplets, par MM. Désaugiers, Francis et Simonnin; représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 30 août 1814.

L'Honnête Cosaque ou croyez cela et buvez de l'eau, vaudeville par M. Désaugiers, 1814.

Les Deux Voisines ou les prêtés rendus, comédie en un acte en vers, par MM. Désaugiers et Gentil, représentée pour la première fois sur le Théâtre Français, le 4 février 1815.

Le Singe voleur ou Jocrisse victime, imitation burlesque de *la Pie voleuse*, en un acte, mêlée de couplets, par MM. Désaugiers et Merle, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 30 mai 1815.

Le Retour des lys, à propos en un acte, et en vaudevilles, à l'occasion de l'entrée de S. M. Louis XVIII à Paris, par MM. Désaugiers et Gentil (juillet 1815).

Le Bouquet du roi ou le marché aux fleurs, à propos en un acte, mêlé de vaudevilles, par MM. Désaugiers et Gentil, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 23 août 1815.

Je fais mes farces, folie en un acte, mêlée de couplets, par MM. Désaugiers, Gentil et Brazier, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 4 septembre 1815.

Le Vaudeville en vendanges, petit à-propos villageois en un acte, mêlé de couplets, par MM. Désaugiers, Moreau et Gentil, représenté sur le théâtre du Vaudeville, le 30 septembre 1815.

Trois pour une ou les absents n'ont pas toujours tort, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Désaugiers et Barrière, représentée à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 23 décembre 1815.

Les Visites bourgeoises ou le dehors et le dedans, petite esquisse d'un grand tableau, un acte mêlé de couplets, par MM. Désaugiers, Moreau et Gentil. Représenté à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 1er janvier 1816.

Chacun son tour ou l'Écho de Paris. Divertissement villageois en vaudevilles, représenté à l'Odéon, en présence de Sa Majesté et de toute la famille royale, le 21 février 1816, par MM. Désaugiers, fourrier de la 10e légion ; Alissans de Chazet, capitaine de la 10e légion, et Gentil, sous-lieutenant de la 10e légion de la garde nationale parisienne.

Impromptu composé à l'occasion d'une fête par invitation donnée ou plutôt rendue à la garde royale par la garde nationale de Paris.

Monsieur Sans-Gêne ou l'ami de collège, vaudeville en un acte par MM. Désaugiers et Gentil, représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville, le 13 mai 1816.

Le dix-sept juin ou l'heureuse journée. A-propos en un acte, mêlé de vaudevilles, à l'occasion du mariage du duc de Berry, représenté sur le théâtre de la cour, le 28 juin 1816, par MM. Désaugiers et Gentil, officiers de la 10e légion de la garde-nationale de Paris.

La Petite Coquette, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Désaugiers et Gentil, représentée à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 22 janvier 1817.

Le Prince en goguette ou la faute et la leçon, comédie en deux actes et en prose, mêlée de couplets, par MM. Bouilly et Désaugiers, représentée sur le théâtre du Vaudeville le 21 avril 1817.

Tous les vaudevilles ou chacun chez soi, à-propos en un acte, par MM. Désaugiers, Eugène Scribe et Delestre Poirson. Représenté à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 16 août 1817.

Paris à Pékin ou la clochette de l'Opéra Comique, parade-féerie-folie en un acte et en vaudevilles, par MM. Désaugiers, Dartois et ***, représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 27 novembre 1817.

Les deux Valentin ou les nouveaux Ménechmes, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Désaugiers et Gentil, représentée pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 20 juillet 1818.

La Statue de Henri IV ou la fête du Pont-Neuf, tableau grivois en un acte, par MM. Désaugiers, Gentil, Joseph Pain et Chazet, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 24 août 1818.

Le Magasin de chaperons ou l'Opéra comique vengé, folie-féerie-parodie en un acte, de MM. Désaugiers, Dartois et ***, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le samedi 5 septembre 1818.

Le jeune Werther ou les grandes passions, vaudeville en un acte par MM. Désaugiers et Gentil, représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 19 janvier 1819.

Le Château de mon oncle ou le mari par hasard, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par MM. Désaugiers et Armand, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 15 mai 1819.

Un Dimanche à Passy ou M. Partout, tableau vaudeville en un acte, par MM. Désaugiers et Léger, représenté à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 4 août 1819.

Les Petites Danaïdes ou quatre-vingt-dix-neuf victimes, imitation burlesco-tragi-comi-diabolico-féerie de l'opéra des *Danaïdes*, mêlée de vaudevilles, danses, etc., par M. Gentil. Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 14 décembre 1819.

Un dîner à Pantin ou l'amphitryon à la diète, tableau vaudeville en un acte par MM. Désaugiers, Gersin et Gentil, représenté à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 3 juillet 1820.

L'Homme aux précautions, comédie en cinq actes en vers, par M. Désaugiers, représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon, le 5 septembre 1820.

Scènes en l'honneur de la naissance de Monseigneur le duc de Bordeaux, et jouées sur le théâtre du Vaudeville, à la suite de la pièce des *Deux Valentin*, le soir même de la naissance du prince, par MM. Désaugiers et Gentil (29 septembre 1820).

Le Berceau du prince ou les dames de Bordeaux, A-propos vaudeville, en un acte par MM. Désaugiers, Gentil et Brazier, représenté à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 13 octobre 1820.

Les Étrennes du Vaudeville ou la pièce impromptu, folie-parade en un acte, mêlée de couplets, par MM. Désaugiers, Gentil et Francis, représentée pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 1er janvier 1821.

La Petite Provence ou un coin des Tuileries, tableau bourgeois vaudeville, en un acte, par MM. Désaugiers, et Gentil, représenté à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 8 octobre 1821.

Vadeboncœur ou le retour au village, vaudeville en un acte, par MM. Désaugiers et Gentil, représenté à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 16 avril 1822.

La Parisienne en Espagne, comédie-vaudeville en un acte, tirée d'un conte de La Fontaine, par MM. Désaugiers et Xavier, représentée à Paris (théâtre du Vaudeville), le 12 septembre 1822.

Un coin du tableau, à-propos-vaudeville en un acte, à l'occasion de la fête du roi, par MM. Désaugiers, Letournel et Auguste de Courchant, 1822.

M. Oculi ou la cataracte, imitation burlesque de *Valérie*,

par MM. Désaugiers et Adolphe, représentée à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 29 janvier 1823.

La Lanterne sourde ou les deux portefaix, vaudeville féerie, en un acte, par MM. Benjamin, Hubert et Désaugiers, représenté à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 20 mars 1823.

Les Couturières ou le cinquième au-dessus de l'entresol, tableau-vaudeville, en un acte par MM. Désaugiers, Saint-Laurent, et**, représenté à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 11 novembre 1823.

Les Maris sans femmes ou une heure de paternité, vaudeville en un acte, par MM. Désaugiers et Gentil, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 26 novembre 1823.

La Route de Bordeaux, à-propos en un acte, en vers libres (à l'occasion du retour de S. A. R. le duc d'Angoulême), par MM. Désaugiers, Gentil, et Gersin, représenté à Paris, sur le Théâtre Français, le 10 décembre 1823.

Plus de Pyrénées, à-propos-vaudeville, en un acte par MM. Désaugiers et Gentil. représenté à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 16 décembre 1823.

Pinson père de famille ou la suite de Je fais mes farces, folie-vaudeville, en un acte, par MM. Désaugiers, Saint-Laurent, et ***, représenté à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 6 mars 1824.

Le Pied de nez ou Feline et Tangut, vaudeville-féerie en six actes, par MM. Désaugiers et Villiers, représenté à Paris, sur le théâtre du vaudeville, le 5 avril 1824.

La Porte secrète, comédie-vaudeville, en un acte, par MM. Désaugiers et Bayard, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de S. A. R. Madame, duchesse de Berry, le 7 mai 1825.

L'Intendant et le garde chasse, vaudeville par MM. Désaugiers et Théodore Anne, musique de M. Blangini, représenté au palais des Tuileries par les comédiens ordinaires de S. A. R. Madame la duchesse de Berry.

Fenêtres à louer ou les deux propriétaires, vaudeville en un acte (à l'occasion du sacre de S. M. Charles X), par MM. Désaugiers et Gentil, représenté à Paris sur, le théâtre de S. A. R. Madame, le 6 juin 1825.

Le Vieillard d'Ivry ou 1590 *et* 1825, vaudeville en deux tableaux (à l'occasion du sacre de S. M. Charles X), par MM. Désaugiers, Merle, et Ferdinand, représenté à Paris sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 7 juin 1825.

L'an 1825 *ou la Saint-Charles au village*, vaudeville en un acte (à l'occasion de la fête de S. M. Charles X), par M. Désaugiers, représenté à Paris sur le théâtre de S. A. R. Madame, le 4 novembre 1825.

Le Marchand de parapluies ou la noce à la guinguette, comédie grivoise en un acte, mêlée de couplets, par MM. Désaugiers, La Fontaine et Emile Vanderbuch, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 5 décembre 1825.

Le Prologue impromptu ou les acteurs en retard, à-propos en un acte et en vaudevilles, par MM. Désaugiers, Lassagne et Rousseau, représenté à Paris sur le théâtre du Vaudeville, le 23 septembre 1826.

Le Voisin ou faisons nos affaires nous-mêmes, comédie-vaudeville en un acte par MM. Désaugiers, Gersin et Gabriel, représentée pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, à Paris, le 3 octobre 1826.

Les Deux Héritages ou encore un normand, comédie-vaudeville, en un acte, par MM. Désaugiers et Simonnin, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 12 février 1827.

Brazier cite une petite pièce de la première période : *les Deux Dévotes*, que nous n'avons pas rencontrée dans nos recherches. L'*Ile de la Mégalanthropogénésie* n'est pas sur cette liste; nous avons dit pourquoi dans l'introduction.

Le présent volume comprend sept pièces :

M. Vautour;
Cadet Roussel esturgeon ;
Le Dîner de Madelon ;
L'Hôtel garni ;
Je fais mes farces;
Monsieur Sans-Gêne ;
Les Petites Danaïdes.

Nous aurions voulu donner une des pièces dont M. Dumollet est le héros, mais tout bien considéré, il nous semble que ces pièces devraient être publiées ensemble, et nous remettons la chose à une autre fois.

L. M.

TABLE DES MATIÈRES

M. VAUTOUR

OU

LE PROPRIÉTAIRE SOUS LE SCELLÉ

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre Montansier, le 24 prairial, an 13 (13 juin 1805.)

PERSONNAGES

M. VAUTOUR, marchand de tabac, propriétaire	M. BRUNET.
SAINT-REMY, jeune musicien, locataire de M. Vautour.	M. AUBERTIN.
VICTORINE, sœur de Saint-Remy.	Mme MENGOZZI.
JEANNETTE, jeune laitière. . .	Mlle CAROLINE.
DIAPAZON, luthier, accordeur et sourd	M. JOLY.
SURÊNE, marchand de vin. . .	M. VAUXDORÉ.
UN HUISSIER.	M. HUGOT.
DEUX RETORS.	

La scène est à Paris, dans la maison de M. Vautour, au cinquième étage.

M. VAUTOUR

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Le théâtre représente une chambre très simplement meublée ; on voit un buffet et un secrétaire, une bibliothèque, à la gauche du public ; un piano ou une table, à droite. La bibliothèque est à grillage ; derrière est un rideau vert.

SCÈNE PREMIÈRE

SAINT-REMY, VICTORINE,

(Saint-Remy travaille à la table, et Victorine s'occupe au côté opposé).

SAINT-REMY, fredonnant.

Motif délicieux !

VICTORINE.

Encore un terme échu, et pas un sou pour payer ?

SAINT-REMY, fredonnant.

Comme c'est gai !

VICTORINE.

Quel embarras !

SAINT-REMY, écrivant.

Un soupir...

VICTORINE.

M. Vautour va monter dans la minute...

SAINT-REMY.

Entrée du haut-bois.

VICTORINE.

Il exigera son argent.

SAINT-REMY.

Il faudra chanter ici.

VICTORINE.

Il criera, tempêtera.

SAINT-REMY.

Quinte superflue.

VICTORINE.

Et finira par nous mettre à la porte.

SAINT-REMY.

Une fugue et j'y suis... Tiens, ma sœur, écoute...

VICTORINE.

Eh ! bon dieu, mon frère, il s'agit bien de musique à présent.

Air : *de la Cinquième édition.*

On admire votre talent ;
Dans tous les genres il éclate :
Vous composez très joliment
La symphonie et la sonate.
Par le chant vous savez briller,
Votre méthode est toujours sûre :
Mais quand il s'agit de payer,
Vous n'êtes jamais en mesure.

SAINT-REMY.

Payer ! eh ! qui donc encore?

VICTORINE.

Mais tout le monde... d'abord le propriétaire...

SAINT-REMY.

M. Vautour ?... il ne m'inquiète plus... j'ai loué ailleurs.

VICTORINE.

Raison de plus...

SAINT-REMY.

Pour déménager, et c'est ce que je vais faire.

VICTORINE.

S'il le permet : d'ailleurs, ton luthier, ton cordonnier, ton tailleur, ton marchand de vin, ton porteur d'eau...

SAINT-REMY.

Est-ce que tout cela n'est pas encore liquidé ?

VICTORINE.

Avec quoi ?

SAINT-REMY.

Mais, ma chère amie, ne t'ai-je pas donné de l'argent avant-hier ?

VICTORINE.

Rien du tout.

SAINT-REMY.

Qu'en as-tu fait ? car, enfin, je ne sais pas où il passe.

VICTORINE.

Quelle tête !

SAINT-REMY.

Tiens, ma petite sœur, je vois qu'à moins d'une réforme dans nos dépenses...

VICTORINE.

Ah ! je savais bien que tu en viendrais là.

SAINT-REMY.

Air : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Dans notre nouveau domicile,
Je veux d'abord, et pour raison,

De tout ce qui m'est inutile,
Débarrasser notre maison :
Ma bibliothèque me gêne ;
Dès aujourd'hui je vends Boileau,
Je me défais de La Fontaine,
Et supprime le porteur d'eau.

VICTORINE.

Le porteur d'eau !

SAINT-REMY.

C'est du luxe.

VICTORINE.

Renvoie plutôt la laitière.

SAINT-REMY.

Et tes déjeûners, ma sœur ?

VICTORINE.

Ils t'intéressent moins que celle qui me les apporte.

SAINT-REMY.

Jeannette ?

VICTORINE.

Elle est si jolie !

SAINT-REMY.

Et si bonne !

VICTORINE.

J'ai cru m'apercevoir qu'elle avait du plaisir à monter nos cinq étages.

SAINT-REMY.

Air : *Lise chantait dans la prairie.*

Au point du jour, sa voix m'éveille,
Et j'aime le joli refrain
Que sa bouche fraîche et vermeille
Fait entendre dès le matin.
Mon cœur retient sa chansonnette,
Et gaîment, jusqu'au lendemain,

Sans le vouloir, moi, je répète
Le refrain (*bis*) que chantait Jeannette.

VICTORINE.

Ah! je ne suis plus surprise, si tu manques si souvent tes écolières le matin.

SAINT-REMY.

Non ; mais c'est qu'il est étonnant qu'une petite villageoise ait la voix aussi juste.

SCÈNE II

SAINT-REMY, VICTORINE, JEANNETTE.

JEANNETTE, avec un pot au lait et un petit panier d'œufs frais.

AIR : *Voilà, voilà la petite laitière.*

Voilà, voilà la petite laitière, (*bis.*)
Avec son petit pot au lait.
J'ai votre déjeûner tout prêt,
Ce n'est pas trop tarder, j'espère ;
Mais, moi, je veux que mes amis
Soient toujours les premiers servis.
Voilà, voilà, etc.

(Elle dépose le déjeûner de Victorine.)

SAINT-REMY.

Toujours gaie ?

JEANNETTE.

Je n'ai pas de chagrin.

VICTORINE.

Vous êtes bien heureuse.

SAINT-REMY, bas à sa sœur

Paix donc, ma sœur.

JEANNETTE.

Est-ce que vous auriez...

SAINT-REMY.

Non, rien ; les embarras d'un déménagement... On a tant de meubles.

VICTORINE.

Et un propriétaire à payer.

JEANNETTE.

Il vous tourmente encore, ce vilain Vautour ?

VICTORINE.

Nous l'attendons ce matin...

SAINT-REMY

Et de pied ferme.

JEANNETTE, à part.

Je vois ce que c'est.

VICTORINE.

A propos, ma petite Jeannette, nous vous devons bien de l'argent aussi.

JEANNETTE.

Oh ! que ça ne vous inquiète pas ; je ne suis pas un Vautour, moi. Je sais que votre état est un petit brin chanceux ; parlez-moi du mien.

Air : *Aux montagnes de la Savoie.*

Gaîment je pars de mon village,
D'avance comptant mes profits ;
Je suis au bout de mon voyage,
Que l'on dort encore à Paris.
Et j'y gagne plus que l'on ne pense,
Avec mes œufs, mon lait, mon âne et l'espérance.

SAINT-REMY.

Le joli petit équipage !

JEANNETTE.

Plus d'une fois, sur mon passage,
J'ai vu s'empresser les amants,
Ils parlent tous de mariage,
Mais je réponds à ces galants :
Messieurs, gardez votre constance,
Je garderai mon lait, mon âne et l'espérance.

VICTORINE.

Vous ne voulez donc pas vous marier ?

JEANNETTE.

Quand on veut entrer en ménage,
Plus d'un parti s'offre et nous plaît ;
Mais moi, je suis prudente et sage,
Avant tout, je veux voir complet,
Le trésor que, dès mon enfance,
Ont commencé mon lait, mon âne et l'espérance.

SAINT-REMY.

Et le petit trésor n'est pas encore complet ?

JEANNETTE.

A peu près.

VICTORINE.

Et nous avons déjà quelqu'un en vue ?

JEANNETTE, regardant au cartel de Saint-Remy.

A peu près.

SAINT-REMY, à part.

Je crois qu'elle m'a regardé.

(On entend sonner huit heures.)

VICTORINE.

Ah ! mon dieu !... voilà l'heure de votre jeune écolière.

JEANNETTE, vivement.

Une jeune écolière !

SAINT-REMY.

De huit ans.

JEANNETTE.

Ah ! tant mieux !

VICTORINE, *à son frère.*

Allons, va donc ! va donc !

SAINT-REMY.

Adieu, Jeannette.

JEANNETTE.

Bien votre servante, M. Saint-Remy.

SAINT-REMY.

Ah ça ! ma sœur, si M. Vautour monte, pendant mon absence, reçois-le de manière...

VICTORINE.

Tu en parles à ton aise.

SAINT-REMY.

Ce maudit marchand de tabac me guette de sa boutique, et attend toujours, pour monter, que je sois descendu. Adieu, Jeannette. (*A part.*) Elle est charmante.

SCÈNE III

VICTORINE, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Mais, ne m'avez-vous pas dit que ce méchant homme osait vous faire la cour ?

VICTORINE.

Comment donc ! depuis trois mois, il ne me laisse pas un moment de repos.

JEANNETTE.

Jolie manière de se faire aimer !

VICTORINE.

Ses prétentions me feraient rire, si ses menaces ne me faisaient trembler.

JEANNETTE.

Vous lui devez donc beaucoup ?

VICTORINE.

Trois termes, cent écus.

JEANNETTE.

Cent écus !... c'est une somme.

VICTORINE.

Il y a aussi un peu de la faute de mon frère.

JEANNETTE.

Mais pourquoi ne se marie-t il pas ?

Air : *du vaudeville de Claudine.*

Il n'est que le mariage,
Pour réformer un garçon,
Les petits soins du ménage
Le rendent à la raison ;
Le garçon le plus honnête
N'est jamais qu'un étourdi ;
Mais c'est toujours à sa tête
Qu'on reconnaît un mari.

(On entend éternuer.)

VICTORINE.

On éternue...

JEANNETTE.

C'est le marchand de tabac.

VICTORINE.

M. Vautour !

JEANNETTE.

Du courage.

SCÈNE IV

Les Précédents, M. VAUTOUR.

VICTORINE, à M. Vautour qui éternue toujours.

Dieu vous bénisse !

VAUTOUR.

C'est donc pour vous dire, mademoiselle, que nous tenons le huit. (Apercevant Jeannette.) Ah ! parbleu, petite laitière, je vous trouve là fort à propos.

JEANNETTE.

Et pourquoi donc, Monsieur ?

VAUTOUR.

Nous avons quelque chose à démêler ensemble.

JEANNETTE.

Ensemble !

VAUTOUR.

C'est donc pour vous dire que je trouve très mauvais que vous fassiez stationner votre charrette et votre âne devant ma boutique, tous les matins, depuis six heures jusqu'à onze.

JEANNETTE.

Mais, Monsieur, la rue n'est-elle pas libre ?

VAUTOUR.

La rue ne l'est pas, Mademoiselle, la rue ne l'est pas. Je suis propriétaire jusqu'au ruisseau... Grâce à vous, dans la matinée, je ne vends pas une once de tabac, pas un cigare ; n'y a-t-il pas de quoi fumer ?

JEANNETTE.

Mais où voulez-vous que je me place, moi ?

VAUTOUR.

Où vous voudrez ; mais pas devant ma porte : j'ai assez de lait comme ça.

VICTORINE et JEANNETTE.

Le vilain homme !

VAUTOUR.

Votre diable d'équipage me masque ; on ne saurait pas que j'existe, sans mes carottes. C'est donc pour vous dire...

JEANNETTE.

Tant pis pour vous, Monsieur, il faut que tout le monde vive.

VAUTOUR.

La petite fait rébellion, Dieu me pardonne !

AIR : *du vaudeville de l'Asthenie.*

De votre charrette, ma foi,
Il est bien temps que je me plaigne ;
Pour les gens qui viennent chez moi,
Elle est maintenant une enseigne.
Et j'entends dire chaque jour,
De la fenêtre, ou je me damne,
La maison de monsieur Vautour
Est celle où vous voyez un âne. (*bis.*)

JEANNETTE.

Eh bien ! Monsieur, l'âne y restera.

VAUTOUR.

Oh ! parbleu, je le ferai bien reculer et nous verrons lequel sera le plus fort, ou le plus entêté.

JEANNETTE.

Eh bien ! nous verrons ! Adieu, Mademoiselle

Victorine. je reviendrai vous voir dans la matinée.

(Elle sort.)

(Pendant cette scène, Victorine a préparé le déjeûner que lui a apporté Jeannette.)

SCÈNE V

M. VAUTOUR, VICTORINE.

VAUTOUR.

Ah ça! mademoiselle, à nous deux maintenant. C'est donc pour vous dire que je suis très-las...

VICTORINE.

Donnez-vous la peine de vous asseoir.

VAUTOUR, s'asseyant,

Non, non, très las de vos éternelles remises; vous n'ignorez pas que le troisième terme est échu aujourd'hui. Or, voici trois quittances que je vous apporte... C'est donc pour vous dire...

VICTORINE.

Mon cher M. Vautour, encore un peu de patience.

VAUTOUT.

De la patience! je n'en ai que trop eu.

VICTORINE.

Air : *O Mahomet! ton paradis.*

Tous les efforts que nous avons pu faire,
Jusqu'aujourd'hui, sont encore impuissants.

VAUTOUR.

J'en suis fâché pour vous, pour votre frère,
Mais je ne puis attendre plus longtemps.

C'est mal à vous, je vous le dis très ferme,
D'être venus ainsi loger chez moi.
Quand on n'a pas de quoi payer son terme,
Il faut avoir une maison à soi.

VICTORINE.

Ah ! pardon, Monsieur, j'oubliais... avez-vous déjeuné ?

VAUTOUR.

Je n'ai pas le temps de manger, quand j'ai de l'argent à recevoir. C'est donc pour vous dire que je n'ai faim qu'après ma récolte.

VICTORINE, offrant à M. Vautour des œufs frais sur une assiette.

AIR : *Jeunes filles, jeunes garçons.*

Ne refusez pas la moitié
D'un déjeûner simple et modeste,
Cette offre, je vous le proteste,
Vous est faite par l'amitié.

VAUTOUR.

Ce doux mot me provoque :
J'aimerais mieux du bœuf ;
Mais le régal est neuf,
Et j'accepte votre œuf
A la coque.

VICTORINE, à part.

Il s'adoucit.

VAUTOUR, prenant un œuf,

(A part.) Qu'elle est intéressante ! (Il se brûle.) Un coquetier, je vous en prie. (A part.) Je brûle pour elle.

VICTORINE, donnant un coquetier.

Tenez, Monsieur,

VAUTOUR.

Auriez-vous quelques mouillettes ?

VICTORINE.

En voici.

VAUTOUR, *mangeant l'œuf.*

Qu'il est cruel de traduire par-devant les tribunaux ce qu'on aime.

VICTORINE.

Ciel ! quel est donc votre dessein ?

VAUTOUR.

C'est donc pour vous dire...

VICTORINE.

Quoi donc ?

VAUTOUR.

Ce que vous venez d'entendre.

VICTORINE.

Vous pourriez ?...

VAUTOUR.

Ingrate ! c'est vous qui l'aurez voulu.

VICTORINE.

Attendez le retour de mon frère... peut-être...

VAUTOUR.

Ah ! bien oui, votre frère ! il fait bon lui demander de l'argent... pour qu'il me casse, comme au terme de Pâques, quelque instrument sur les épaules. J'ai encore la marque de ses flûtes dans les jambes.

VICTORINE.

Je voudrais pouvoir vous dédommager.

VAUTOUR.

Il ne tient qu'à vous, veuillez-le.

VICTORINE.

En vous aimant, n'est ce pas?

VAUTOUR.

C'est donc pour vous dire... Et d'ailleurs, n'est-ce pas, en quelque sorte, votre non-paiement qui a suscité ma passion?

VICTORINE.

Votre passion ?

VAUTOUR.

Air : *du vaudeville de M. Guillaume.*

De mois en mois, de semaine en semaine,
Je revenais demander mon argent;
Mais je montais, tout d'une haleine,
Vos cinq étages vainement.
A chaque marche, un soupir de mon âme
Trahissait les feux concentrés,
Et c'est ainsi que ma timide flamme
S'alluma par degrés.

VICTORINE

Oh ! mon Dieu!

VAUTOUR.

Enfin, Mademoiselle, c'est une fermentation, une irritation, une explosion, un volcan qui tombe à vos pieds. (Il tombe aux genoux de Victorine.)

SCÈNE VI

SAINT-REMY, VICTORINE, M. VAUTOUR.

SAINT-REMY, haut.

Que vois-je!

(M. Vautour se relève subitement et prend une prise de tabac, affectant un grand sang-froid.)

VICTORINE.

Mon frère !... Laissons-les aux prises.

(Elle fait un signe à son frère, et sort.)

SCÈNE VII

SAINT-REMY, M. VAUTOUR.

SAINT-REMY.

Profiter de mon absence pour chercher à séduire ma sœur !.. je ne sais qui me tient...

VAUTOUR, présentant la tabatière à Saint-Remy, en tremblant.

Monsieur en use-t-il ?

SAINT-REMY, lui secouant le bras et renversant le tabac.

Malheureux !

VAUTOUR.

Monsieur, mon tabac...

SAINT-REMY.

C'est une horreur !

VAUTOUR

C'est du Macouba !...

SAINT-REMY.

Une infamie !

VAUTOUR.

A la rose.

SAINT-REMY, lui secouant toujours la main.

Vil suborneur !

VAUTOUR.

Vous me faites trembler, Monsieur.

SAINT-REMY.

Que faisiez-vous aux genoux de ma sœur?

VAUTOUR.

Je demandais le quartier échu.

SAINT-REMY.

Point de quartier.

VAUTOUR.

Mais, Monsieur, vous m'en devez trois.

SAINT-REMY.

Avoir des prétentions sur ma sœur, un misérable débitant de tabac! (Le poussant loin de lui avec force.)

VAUTOUR.

Eh! parbleu, si je suis un débitant, vous êtes mon débiteur.

SAINT-REMY.

On vous paiera, faquin.

VAUTOUR, avec humeur.

C'est donc pour vous dire...

SAINT-REMY.

Prétendre s'allier à la sœur d'un artiste!

VAUTOUR.

Mon état vaut bien le vôtre.

SAINT-REMY.

Un homme sans réputation.

VAUTOUR.

Sans réputation? moi, qui fait la barbe à la Civette; demandez plutôt.

AIR : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière.*

J'ai tant de tabacs
Que dans cette rue.

Chacun éternue
A plus de cent pas.
J'en ai du bon et du rapé,
J'en ai du sec et du trempé.
J'ai tant de tabacs
Que dans cette rue
Chacun éternue
A plus de cent pas.

SAINT-REMY.

Beau mérite de faire éternuer tout Paris.

VAUTOUR.

Air : *des Fleurettes.*

Je chasse l'humeur noire,
J'entretiens la santé,
J'éveille la mémoire,
J'excite la gaîté.
Tout doit m'être enfin propice,
Puisque toujours, malgré soi,
On dit, en entrant chez moi :
« Dieu vous bénisse ! »

SAINT-REMY.

Eh bien! Monsieur, Dieu vous bénisse! mais sortez de chez moi.

VAUTOUR.

Au moins, fixez-moi une époque pour le paiement de mon dû.

SAINT-REMY.

Ton dû!

Air : *Tout le long de la rivière.*

Faire payer quatre cents francs
Une chambre ouverte à tous vents ;
Où, tout l'été, le soleil donne ;
Où, tout l'hiver, mon corps frissonne;

Où j'entends des milliers de chats
Grimper, trotter après les rats,
Et miauler faux, pendant la nuit entière,
Tout le long, le long, le long de la goutière.
Tout le long, le long de la gouttière.

VAUTOUR.

Ma foi, Monsieur, les chats qui sont sur les toits ne sont pas sous ma responsabilité.

SAINT-REMY.

Au reste, je ne m'en plaindrai pas demain.

VAUTOUR.

Comment donc? Est-ce que vous auriez l'intention de tuer ces innocents?

SAINT-REMY.

Eh! non, Monsieur, si j'avais une bête à tuer, je sais par qui je commencerais.

VAUTOUR, *reculant.*

Eh! par qui, s'il vous plaît?

SAINT-REMY.

Allons, point de fanfaronnade.

VAUTOUR.

Dam! c'est que...

SAINT-REMY.

C'est que... c'est que...

AIR : *Décacheter sur ma porte.*

Redescends dans ta boutique
Ou crains que je ne réplique,
Avec cet instrument,
(Il prend une clarinette).
Par un petit accompagnement.

VAUTOUR, *se retirant.*

Je n'aime pas la musique.

C'est donc pour vous dire... (Il se sauve.)

SCÈNE VIII

SAINT-REMY, seul.

(*Même air.*)

Il est enfin à la porte,
Et je l'ai traité de sorte...
(Il entend du bruit.)
Ici n'entends-je pas
D'autres créanciers porter leur pas !
Que le diable les emporte !

C'est mon marchand de vin, Surêne, et mon luthier, Diapazon.

SCÈNE IX

SAINT-REMY, SURÊNE, DIAPAZON, un cornet à l'oreille.

SURÊNE ET DIAPAZON.

Air : *Contredanse des petits pâtés.*

Un bruit vient de nous effrayer,
Vous quittez, dit-on, ce quartier ;
Monsieur, n'allez pas oublier
Qu'il faut, avant tout, nous payer.

SURÊNE.

Vous connaissez Surêne,
Dont le vin est si bon ?

DIAPAZON, son cornet à l'oreille.

Vous devinez sans peine
Ce que veut Diapazon ?

SAINT.-REMY.

Je suis un honnête homme.

SURÊNE.

Je ne vous dis pas non,
Mais il me faut ma somme.

DIAPAZON.

Je n'entends pas raison,

SURÊNE ET DIAPAZON.

Veuillez donc nous solder ici
Le petit compte que voici,
Nous serions toujours dupes si
Nous n'en agissions pas ainsi.

SAINT-REMY.

Ma foi, vous me prenez là dans un mauvais moment.

SURÈNE.

Vous ne nous avertissez jamais des bons.

SAINT-REMY.

A combien cela se monte-t-il, car je l'ai oublié ?

SURÈNE.

Nous avons nos mémoires.

SAINT-REMY, regardant le mémoire.

Deux cents francs ! C'est une misère.

SURÈNE.

Eh bien ! Monsieur, payez-moi ma misère.

SAINT-REMY.

Et vous, monsieur Diapazon.

DIAPAZON.

Plaît-il ?

SAINT-REMY haut.

Combien vous dois-je ?

DIAPAZON.

Rien, rien, Monsieur. Il me faut de l'argent tout de suite.

SAINT-REMY.

Combien vous dois-je?

DIAPAZON.

Ah! ah! cent francs, Monsieur.

SAINT-REMY.

Cent francs!

DIAPAZON.

Il y a plusieurs articles, permettez.

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Pour le complet raccommodage
D'un clavecin tout démonté ;
Puis ensuite pour l'accordage
D'une harpe et d'un vieux forté ;
Pour avoir poli deux cymbales,
Remis un anche à trois bassons,
Gratté la peau de six timbales,
Et rendu l'âme à cinq violons.

SURÈNE, tendant la main.

Ah! ça, Monsieur, et ma misère?

SAINT-REMY, à Diapazon.

Voilà d'abord un article que je ne payerai pas...

DIAPAZON.

Vous dites que vous ne payerez pas?

SAINT-REMY.

L'article du basson.

DIAPAZON.

Ah! j'entends... Et pourquoi cela?

SAINT-REMY.

Air : *du vaudeville du Mameluck.*

C'est à mon propriétaire
Qu'il faudra vous adresser ;
Ce basson, dans ma colère,
Sur lui s'est allé casser.
Faites-vous payer d'un drôle
Qui s'emporte à tout propos ;
Ce qu'a brisé son épaule
Doit retomber sur son dos.

SURÈNE.

Ah! ça, Monsieur, mon vin n'entre pas, dans le basson.

SAINT-REMY.

Allez au diable, vous et votre vin... que j'ai bu.

SURÈNE.

Air : *du Pas Redoublé.*

Est-ce donc en haussant la voix,
Que vous payez vos dettes ?
Avec vous, depuis quinze mois,
J'en suis pour mes feuillettes ;
Mais on saura bien, à la fin,
Monsieur le bon apôtre,
Mettre de l'eau dans votre vin.

SAINT-REMY.

Vous n'en faites jamais d'autre.

DIAPAZON.

Et moi, Monsieur, n'ai je pas cent fois dans l'année

accordé vos pianos, accordé vos harpes, accordé vos épinettes.

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

A la fin je me lasse
D'attendre si longtemps.

SAINT-REMY.

Accordez-moi de grâce,
Encore quelque temps.

DIAPAZON

Jamais je ne compose ;
Point de temps.

SAINT-REMY.

En ce cas,
C'est donc la seule chose
Que vous m'accordiez pas.

DIAPAZON.

Il ne s'agit pas ici de sornettes.

SURÈNE.

Nous voulons de l'argent.

SAINT-REMY, *les prenant tous les deux par la main.*

Eh! bien, mes amis, tenez, point de bruit. Si vous n'êtes point payés dans une heure, vous ne le serez jamais je vous en donne ma parole.

SURÈNE.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Votre parole est fort bonne ;
Mais n'est pas argent comptant.

DIAPAZON.

A crier, je m'époumone,
Et sors toujours mécontent.

SURÊNE.

Si de vous je n'ai raison,
Surêne y perdra son nom.

DIAPAZON.

En prison,
Diapazon
Vous fera changer de ton,
Oui, vous fera changer de ton.

ENSEMBLE.

SURÊNE.

La prison,
La prison
Vous fera changer de ton,
Oui, vous fera changer de ton.

DIAPAZON.

En prison,
Diapazon
Vous fera changer de ton,
Oui, vous fera changer de ton.

SBÈNE X

SAINT-REMY, VICTORINE.

VICTORINE, accourant.

Qu'ai-je entendu. mon frère; ils te menacent.

SAINT-REMY.

De rien, ma sœur, de la prison.

VICTORINE.

Ils sont gens à t'y envoyer. Et comment sortir de là?

SAINT-REMY.

En travaillant. Je ferai quelqu'ouverture. Mais je n'y suis pas encore.

VICTORINE.

Que comptes-tu-donc faire?

SAINT-REMY.

Payer.

VICTORINE.

Avec quoi?

SAINT-REMY.

N'ai-je pas encore quelques livres.

VICTORINE.

Où donc? dans ta bibliothèque: il n'y reste pas seulement de tablettes.

SAINT-REMY.

J'ai des instruments, des tableaux... Quant à Diapazon, il a plus d'une corde à son arc, il attendra : mais pour Surêne.

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Il faut que je déménage ;
Et j'ai, grâces au destin,
Pour échapper au naufrage,
Un déluge du Poussin.
A mon maudit sourd j'adjuge
Cor, trombonne et tambourin,
Et mon tableau du déluge
Payera mon marchand de vin.

VICTORINE.

Mais si le produit ne suffisait pas, je ne vois plus que mon portrait...

SANT-REMY.

Ton portrait?

VICTORINE.

C'est l'ouvrage d'un artiste distingué.

SAINT-REMY.

Mille fois en prison plutôt...

AIR : *Que ta porte, ô ma tendre amie!*

Quand d'une sœur intéressante
Ce tableau m'offre tous les traits,
Peux-tu croire que je consente
A m'en séparer pour jamais!
De certains esprits mercenaires,
Les vils calculs me font horreur,
Joseph fut vendu par ses frères,
Mais moi, je veux garder ma sœur.

VICTORINE.

Elle n'a pas envie de te quitter.

SAINT-REMY, décrochant le tableau du Déluge, prenant quelques livres dans le bas de la bibliothèque, et sa clarinette sur le piano.

AIR : *Au son du fifre et du tambour.*

Allons, du sort tristes victimes;
Courons à l'hôtel de Bouillon;
Décrochons ce tableau sublime,
Vendons Sénèque, Cicéron,
Et cet instrument qui m'anime.
On vous paiera, monsieur Vautour,
Au son du fifre et du tambour.

SCÈNE XI

VICTORINE, seule.

Quelle tête!... chanter, rire dans un pareil moment!...

Air : *Du partage de la richesse.*

Par d'interminables remises
Il promène ses créanciers,
Et chaque jour il est aux prises
Avec les recors, les huissiers.
Aux prises je le vois sans cesse ;
Prises de corps, hier, aujourd'hui.
Je ne connais que la tristesse
Qui n'ait pas de prise sur lui.

Que ne puis-je, comme lui, me faire illusion ?

(On entend Vautour dans la coulisse).

VAUTOUR, criant.

C'est une horreur, un guet-apens.

VICTORINE.

Encore monsieur Vautour !

SCÈNE XII

VICTORINE, M. VAUTOUR, un sac d'argent sur le bras.

VAUTOUR.

Air : *des Portraits à la Mode.*

Quel spectacle, ô ciel ! vient de frapper mes yeux !
Enlever ainsi, sans faire ses adieux,
Livres, instruments et tableaux précieux ;
Eh ! mais c'est vraiment très commode.
Pour déménager est-on dans l'embarras ?
On prend une armoire, un buffet sous son bras,
Et comme un éclair on s'esquive à grands pas.
Voilà les payeurs à la mode.

VICTORINE.

Croiriez-vous mon frère capable ?...

VAUTOUR.

Mademoiselle, un homme qui ne paye pas son terme au jour fixe est capable de tout ; et il en doit trois...

VICTORINE.

Mais, Monsieur, c'est pour les payer.

VAUTOUR, frappant sur son sac.

Heureusement tous mes locataires ne vous ressemblent pas. Au reste, il ne fera qu'un voyage. Toutes mes mesures sont prises, et dans une heure...

VICTORINE.

Dans une heure ?...

VAUTOUR.

Oui, Mademoiselle, dans une heure... (avec emphase.) ces lieux, si longtemps embellis par votre présence, n'offriront plus que deuil et consternation. Les portes, les tiroirs empreints du sceau fatal...

VICTORINE.

O ciel ! le scellé sur nos meubles...

VAUTOUR.

C'est donc pour vous dire...

VICTORINE.

Quoi, Monsieur, au moment où mon frère va vendre les derniers livres de sa bibliothèque ?...

VAUTOUR.

Bah ! des bouquins.

VICTORINE.

Des ouvrages estimés, des éditions choisies de Boileau, Sénèque, Cicéron...

VAUTOUR.

Cicéron, tant que vous voudrez ; mais si c'est long,

il ne sera plus temps, car le commissaire rédige, dans ce moment-ci, le procès-verbal d'apposition.

VICTORINE.

Mais vous-même, Monsieur, dans tous les cas, ne pourriez-vous pas pendre ces livres pour paiement ?

VAUTOUR.

Moi ! oui ? ah bien ! oui. Pour en faire des cornets de tabac donc ?

Air : *Tarare ponpon.*

A tous ces grands auteurs
Je ne puis rien comprendre.
Qu'il cherche pour les vendre
De riches connaisseurs;
De sciences ils sont ivres...
Moi, qui vends tout au poids,
Je n'aime que les livres
Tournois.

VICTORINE.

Ah ! monsieur Vautour, vous méritez bien votre nom.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Avec sa griffe ensanglantée
Il était moins cruel cent fois,
Ce vautour qui de Prométhée
Déchira les flancs autrefois.

VAUTOUR.

Moi, je vois que dans cette histoire
Le vautour faisait son métier;
Ce Prométhée, il faut le croire,
N'avait pas payé son loyer.

VICTORINE.

Il faut que vous ayez un cœur de rocher.

VAUTOUR.

Moi ? Ah !... et c'est vous qui me faites un pareil reproche ? vous qui avez su si bien l'attendrir.

VICTORINE.

Il y paraît. Je vous offre tout ce dont nous pouvons disposer, et vous refusez-..

VAUTOUR.

De tous vos meubles, je ne désirais que votre portrait que voilà. Vous me l'avez refusé vingt fois.

VICTORINE.

C'est que mon frère y tient beaucoup. Mais tenez..

VAUTOUR.

Ah ! mon Dieu ! n'entends-je pas une clarinette?..

VICTORINE.

Ce n'est rien.

VAUTOUR.

C'est qu'il me fait des peurs, votre frère... Il m'a ort maltraité tantôt, et s'il me surprenait encore ici...

VICTORINE.

Rassurez-vous.

VAUTOUR.

Vous disiez donc que...

VICTORINE.

Pour sauver mon frère, il n'est pas de sacrifice que je ne fasse.

VAUTOUR.

Quoi ! tout de bon ? vous consentiriez...

VICTORINE.

Combien évaluez-vous mon portrait ?

VAUTOUR.

Permettez que je le décroche.

VICTORINE.

(Tandis que Vautour décroche le portrait et le considère.

AIR : *Ah! mon dieu, qu'est-ce qu'on dira?*

Quel bonheur si ce portrait
Pouvait apaiser sa colère!
Et du sort qui l'attendait
Préserver aujourd'hui mon frère.
Le sot pense que je veux
Couronner enfin ses feux.
Libre à lui de se croire heureux;
Mais, mon cher, je vous jure,
Vous ne le serez qu'en peinture.

VAUTOUR.

Voyons. (Il examine le tableau.) Tenez, je ne vais pas par quatre chemins... Reste à deux termes si vous voulez.

VICTORINE.

Bel avantage !

VAUTOUR.

C'est donc pour vous dire...

VICTORINE.

Ah ! mon Dieu ! j'entends du bruit... On monte précipitamment. Pour cette fois, c'est mon frère.

VAUTOUR, très embarrassé.

Votre frère !

AIR : *Bonsoir la compagnie.*

S'il vient à m'attraper,
Il va me frapper
De plus belle.
Caché dans cet endroit,

Il est bien adroit,
S'il me voit.

(Il entre dans la bibliothèque avec le portrait.)

On vient, je meurs d'effroi.
Tournez la clé sur moi.

(Victorine l'enferme.)

SCÈNE XIII

VICTORINE, VAUTOUR, caché, UN HUISSIER, DEUX RECORS.

L'HUISSIER.

C'est une bagatelle;
On vient, mademoiselle,
Par Vautour appelé,
Mettre ici le scellé.

VICTORINE.

Faites votre devoir. (Bas à Vautour.) Ne bougez pas.

L'HUISSIER.

A la requête du sieur Claude-Ignace Vautour, etc.

Les huissiers posent les scellés sur une commode, un buffet, etc, ; un autre écrit sur son genou.

VICTORINE, à part.

Le voilà pris dans ses filets.

VAUTOUR, bas à Victorine.

Est-il là ?

VICTORINE.

Paix !

VAUTOUR.

Mais il ne parle pas.

VICTORINE.

Il vous cherche.

VAUTOUR, effrayé.

Ah ! mon Dieu !

VICTORINE.

Il approche.

VAUTOUR.

Je suis mort.

(L'huissier pose le scellé sur la bibliothèque,)

L'HUISSIER.

Et, par le présent procès-verbal, nommons, établissons ledit sieur Vautour gardien des scellés.

VAUTOUR, haut.

Moi gardien !

SCÈNE XIV

VAUTOUR, caché, VICTORINE, SAINT-REMY, avec les effets qu'il avait emportés, LES HUISSIERS.

SAINT-REMY.

Encore des huissiers chez moi.

L'HUISSIER.

Pardon, Monsieur, nous venions...

SAINT-REMY.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

Vous veniez chercher de l'argent,
Je le vois sur votre visage ;
Mais il ne me reste à présent
Que de vieux meubles de ménage.

Visitez partout,
Prenez, vendez tout.

LES HUISSIERS.

Nous n'en voulons pas davantage.

SCÈNE XV

SAINT REMY, VICTORINE, VAUTOUR, dans la bibliothèque.

VICTORINE.

Comment! mon ami, tu n'as donc pu rien vendre?

SAINT-REMY.

Rien. Ils ne sont pas connaisseurs; ils m'ont bien offert six cents francs de ce tableau, payables dans trois mois; mais c'est de l'argent comptant qu'il me faut. Mes créanciers vont revenir. Allons, Sénèque et Cicéron, rentrez dans ma bibliothèque. Que vois-je? les scellés chez moi! Encore un trait de cet infernal Vautour. Si j'en croyais ma colère...

VAUTOUR.

Hai! hai! hai!

SAINT-REMY.

Oui, je descends chez lui, et si je le rencontre...

VAUTOUR.

Bon! bon! qu'il descende.

SAINT-REMY, en allant pour accrocher le tableau qu'il a sous le bras n'aperçoit pas celui de Victorine.

Mais où est donc ton portrait?

VAUTOUR, à part.

Ah! mon Dieu!

VICTORINE.

Mon ami, c'est qu'il est venu un amateur...

SAINT-REMY.

Et tu l'aurais vendu? (Il va poser les livres sur la table.)

VAUTOUR, bas à Victorine.

Dites que oui.

SAINT-REMY.

Un sac d'argent !... serait-ce le prix ?

VICTORINE.

Ah ! mon Dieu, non, c'est à M. Vautour.

SAINT-REMY.

Vautour !... Il est donc ici ?

VAUTOUR, bas.

Dites que non.

VICTORINE.

Non, mon frère.

SAINT-REMY.

Ah! je devine... C'est lui qui a acheté ton portrait... Mais il me le rendra.

VAUTOUR, bas.

Dites que oui.

SAINT-REMY.

Et tu l'as laissé pour une bagatelle comme cela ?

VAUTOUR, à part.

Une bagatelle... mille écus !

SAINT-REMY, apercevant l'étiquette

Ah ! diable ! trois mille francs !

Air : *le lendemain*

Un pareil trait m'étonne
De la part de ce Vautour

Lui qui jamais ne donne ;
C'est un miracle d'amour.
Il faut vraiment qu'il t'adore...
Pour tes beaux yeux, mille écus
Je n'en reviens pas encore.

VAUTOUR, à part.

Ni moi non plus.

SCÈNE XVI

LES PRÉCÉDENTS, JEANNETTE.

JEANNETTE, accourant avec un petit sac d'argent à la main.

Tenez, tenez, mademoiselle Victorine, voilà de l'argent.

VICTORINE.

Comment.

JEANNETTE.

Ces cent écus qu'il vous fallait, les voilà. Est-il encore temps ?

VICTORINE.

Bonne Jeannette !

JEANNETTE.

AIR : *Quand on ne dort pas la nuit* (de Lisbeth.)

Craignant pour votre liberté,
J'ai couru vite à mon village ;
Et sur moi j'en ai rapporté
Ce que j'avais mis de côté,
Pour entrer un jour en ménage.
Aujourd'hui, ne craignez plus rien
De ce Vautour qui vous dévore ;
Quand je vous donne tout mon bien,
Ah ! je crois (*bis*) y gagner encore.

VICTORINE.

Oh! je reconnais bien là ton cœur.

SAINT-REMY.

Garde ton argent, ma petite Jeannette ; nous sommes en fonds à présent, et nous allons payer tous nos créanciers.

VAUTOUR, à part.

Et avec quoi donc?... Avec mon argent?

SAINT-REMY.

A commencer par toi. Tiens, Jeannette. (Il la paye.

VAUTOUR, à part.

Ah! mon Dieu, il a la main dans le sac... Qu'il est dûr d'être propriétaire!

SCÈNE XVII

LES PRÉCÉDENTS, DIAPAZON, SURÊNE.

DIAPAZON ET SURÊNE.

Air : *de la Fricassée.*

Comment!
Vous avez de l'argent?
Allons, confrère,
Il nous paiera, j'espère;
Nous avons donc, heureusement,
Trouvé chez vous le bon moment

SAINT-REMI.

Combien vous faut-il?

DIAPAZON, doit toujours avoir son cornet à l'oreille.

Cent francs.

SAINT-REMI.

A vous ?

SURÊNE.

Il m'en faut deux cents.

SAINT-REMI, les payant.

Êtes-vous enfin contents?

DIAPAZON ET SURÊNE.

Ah! de tant de bontés,
Nous sommes enchantés.

VAUTOUR, à part, pendant la reprise.

Comment!
Payer de mon argent;
Belle manière
De se tirer d'affaire,
Vraiment;
Peut-on d'un œil content,
Voir partir ainsi son argent?

SAINT-REMY, à Victorine.

Mais, c'est la voix de Vautour!

VICTORINE, à Saint Remy.

Il est là.

SAINT-REMY, à Victorine.

Dis-moi par quel hasard?

VICTORINE.

Tu le sauras plus tard.

VAUTOUR.

Rendez mon argent.

VICTORINE, bas à Vautour.

Taisez-vous donc; vous vous perdez.

VAUTOUR, bas à Victorine.

Qu'on me rende mon sac.

DIAPAZON.

C'est singulier, je n'ai jamais été si sourd.

SAINT-REMY.

Ah ça, mes amis, vous voilà bien payés ; faites-moi le plaisir de m'aider à déménager.

SURÈNE ET DIAPAZON.

Volontiers. Que faut-il faire ?

SAINT REMY.

Commençons par cette vieille bibliothèque.

VAUTOUR.

Où vont-ils donc me porter?

VICTORINE, bas.

Laissez les faire.

DIAPAZON.

Allons, M. Surène, à nous deux... Ah ! mon Dieu ! comme c'est lourd ! il faut qu'il y ait au moins trois cents livres là-dedans.

SURÈNE.

On dirait de l'*Encyclopédie*.

DIAPAZON.

Mais comment lui faire descendre l'escalier ?

VAUTOUR.

Mes amis, je suis dedans.

SURÈNE.

Nous le roulerons.

SAINT-REMY.

Eh non, il me vient une idée.

AIR : *de la Croisée.*

A quoi bon prendre tant de soin
D'un mauvais meuble qui me gêne ?

Puisque je n'en ai pas besoin,
Ce serait perdre votre peine ;
Par un escalier, de si haut,
L'emporter n'est pas chose aisée ;
Croyez-moi, faisons-le plutôt
  Sauter par la croisée.

TOUS.

Oui, oui, par la croisée.

VAUTOUR, ouvrant le rideau.

Doucement donc, il y a quelqu'un, il y a quelqu'un.

SAINT-REMY.

Jetez, jetez.

VAUTOUR.

C'est moi, M. Saint-Remy ; c'est moi.

TOUS.

Oh ! la bonne figure... C'est le marchand de tabac.

SAINT-REMY.

Mais par quel événement ?...

VAUTOUR.

Je vous conterai tout cela, mais rendez-moi mon sac.

SAINT-REMY.

Comment ? cet argent est à vous ?

VAUTOUR.

A qui donc ?

DIAPAZON.

Jetterons-nous ?

VAUTOUR.

Eh non, de par tous les diables !

SAINT-REMY.

Vous me donnerez donc du temps pour vous payer ?

VAUTOUR.

Vingt-quatre heures.

SAINT-REMY.

Par la fenêtre!

VAUTOUR.

Un instant... huit jours.

SAINT-REMY.

Par la fenêtre!

VAUTOUR.

Oh! mon Dieu, quel homme!... Un mois.

SAINT REMY.

Par la fenêtre!

VAUTOUR.

Pas encore. Combien vous faut-il donc?

SAINT-REMY.

Trois mois.

VAUTOUR.

Ce sera le quatrième. Impossible.

SAINT-REMY.

Jetez monsieur.

VAUTOUR.

Je capitule, je capitule.

VICTORINE.

Vous me laisserez aussi tranquille?

VAUTOUR.

Il le faut bien.

JEANNETTE.

Et mon âne, monsieur Vautour?

VAUTOUR.

Que l'âne aille où il voudra.

SAINT-REMY, ouvrant.

Vous êtes libre.

VAUTOUR.

Ouf.

SAINT-REMY, à Jeannette.

Pour toi, ma petite Jeannette, je te prouverai bientôt que je sais reconnaître ce qu'on fait pour moi.

JEANNETTE, à Vautour.

Mais comment avez-vous pu tenir dans cette bibliothèque?

VAUTOUR.

Je ne fais pas un si grand volume.

VICTORINE.

Convenez que vous avez eu une belle peur.

VAUTOUR.

J'en suis encore tout blême. De qui avais-je l'air là dedans, moi? d'un Tom-Jones?

TOUS.

C'est vrai au moins.

VAUTOUR.

C'est donc pour vous dire...

VAUDEVILLE

AIR *de l'Anglaise.*

SAINT-REMI.

Combien ne voit-on pas
D'étourdis dans la vie,
Par un trait de folie,
Se tirer d'embarras.

Faut-il payer
Un créancier;
L'un fait du bruit,

L'autre s'échappe et fuit;
Celui-ci dort,
Plus fin encor
Celui-là fait le mort.

CHOEUR.

Combien ne voit-on pas, etc.

JEANNETTE.

Dans le malheur,
C'est une erreur
D'abandonner son cœur
A la douleur.
Le mal est-il donc réparé
Quand on a bien pleuré?

CHOEUR.

Combien ne voit-on pas, etc.

VAUTOUR.

Hier au soir
Il faisait noir
Un homme en frac
M'achète du tabac;
C'est, dis-je, un écu de gagné;
Mais il était rogné.

CHOEUR.

Combien ne voit-on pas, etc.

VICTORINE, *au public.*

Monsieur Vautour
Craint à son tour
D'être traité
Avec sévérité.
Pour le rassurer aujourd'hui
Venez loger chez lui,
Et souvenez-vous bien
Que tout bon locataire,
De son propriétaire
Doit être le soutien.

FIN

CADET-ROUSSEL
ESTURGEON

FOLIE-PARADE EN DEUX ACTES

MÊLÉE DE VAUDEVILLES

Par M. DELALIGNE, rue du Chat qui Pêche

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 22 février 1813.

PERSONNAGES

CADET-ROUSSEL.	M. Brunet.
MANON, sa femme.	Mlle Élomire.
PAILLASSE, — Charlatans forains.	M. Lefèvre.
GILLES, — Charlatans forains.	M. Odry.
PIERROT, — Charlatans forains.	M. Aubertin.
LE BAILLI D'ETRETAT.	M. Potier.
BLANCHET, amant de Manon. . .	M. Fleury.

Escamoteurs.

Danseurs de corde, faiseurs de tours.

Marchands de toute espèce.

La scène est à Étretat.

Avis essentiel aux Directeurs de spectacle des départements.

Au 1er acte, le théâtre représente, entr'autres maisons, celle du bailli, à laquelle il y a un écriteau en lettres rouges et noires, ainsi conçu : « Foire « d'Étretat. — Tous les marchands de toute espèce et les artistes de toute « profession, sont invités à venir développer à cette foire leurs marchan- « dises et leurs talents ; ils y trouveront sûreté et protection. »

Au 2e acte, le théâtre représente une foire. La scène se trouve coupée par plusieurs tapisseries supportées par des perches, ce qui forme la baraque où l'on doit montrer l'esturgeon. Le devant est fermé par des rideaux qui doivent s'ouvrir pour laisser voir la cuve dans laquelle on a mis Cadet-Roussel avec une queue de poisson, de 3 à 4 pieds, faite en osier, qui lui tient aux reins. Il doit aussi avoir une perruque et une barbe verte. En avant de ladite baraque, il doit y avoir un tréteau pour faire la parade. Le fond représente la place d'un village.

CADET-ROUSSEL
ESTURGEON

FOLIE-PARADE EN DEUX ACTES ET EN VAUDEVILLES

ACTE PREMIER

Le théâtre représente le bord de la mer; la maison du bailli est à la droite de l'acteur. Des filets sont étendus à côté de sa porte.

SCÈNE PREMIÈRE

CHŒUR DE BATELEURS, ESCAMOTEURS, DANSEURS DE CORDES, FAISEURS DE TOURS, arrivant en charrette.

AIR : *Ah quel bonheur! (des petits Savoyards.)*

Allons, enfants de la gaieté,
Etretat nous appelle,
Déployons de plus belle
Notre savoir partout vanté.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, M. LE BAILLI.

LE BAILLI.

Quels cris ! quelle indécence !

UN BATELEUR.

Calmez-vous ;
M'sieur l'bailli, j'allons tous
Vous payer not' licence ;
T'nez v'là d' l'argent... prenez.

LE BAILLI.

Donnez.

LE BATELEUR.

Pouvons-nous crier sans gêne ?

LE BAILLI.

Sans gêne.

LE BATELEUR.

Vous ne vous plaindrez de rien ?

LE BAILLI.

De rien.
Messieurs, quand on paye aussi bien,
On obtient tout de moi sans peine.

TOUS.

Allons / Allez } enfants de la gaieté,
Etretat { nous / vous } appelle ;
Déployons / Déployez } de plus belle
Notre / Votre } savoir, partout vanté

LE BAILLI.

Si j'en crois l'énorme affluence des marchands et artistes de toute espèce qui nous arrive depuis ce matin, jamais Etretat n'aura vu une foire plus conséquente. Il est vrai que je n'ai rien négligé pour piquer l'intérêt, la curiosité et l'émulation. Vous avez lu ma proclamation en lettres rouges et noires.

UN ESCAMOTEUR.

Nous la savons par cœur.

LE BAILLI.

C'est donc sur ma proclamation que vous êtes venus ?

UN DANSEUR.

Oui, et sur une charette, où nous avons voituré tous les instruments et ustensiles de nos différents arts, professions et métiers.

UN ESCAMOTEUR.

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

Moi, Monsieur, j'escamote.

UN DISEUR DE BONNE AVENTURE.

Et moi, je suis sorcier.

UNE VIELLEUSE.

Moi, j'montre la marmotte.

UN GRIMACIER.

Moi, je suis grimacier.

UN CHARLATAN.

J'vends des poudres parfaites.

UN PHYSICIEN.

Moi, j'volerai ce soir.

UN BATELEUR.

Moi, je montre des bêtes...

LE BAILLI.

Ah ! faites-moi donc voir. (*bis.*)

LE DISEUR DE BONNE AVENTURE.

Tantôt, tantôt, tout ça n'est pas encore en état ; mais j'ose vous prédire que vous serez content, et que vous rirez de tout votre cœur.

LE BAILLI.

Moi, rire, pour qui me prenez-vous ?

LE DISEUR DE BONNE AVENTURE.

Excusez, je n'ai pas voulu...

LE BAILLI.

Air : *Trahit l'incognito. (M. Guillaume.)*

Si je riais comme la populace,
De moi partout, grand Dieu! que dirait-on?
Sachez, mon cher, que chez les gens en place
Le rire est de fort mauvais ton.
Pour me forcer à changer de système
On me viendrait casser jambes et bras,
Exterminer, assommer, tuer même,
Que je ne rirais pas.

LA VIELLEUSE.

Bah ! je suis bien sûre que si vous voyiez ma marmotte, vous n'y pourriez pas tenir.

LE BAILLI.

Elle est donc bien extraordinaire ?

LA VIELLEUSE.

Pour deux sols vous en verrez la farce.

LE BAILLI.

Pour deux sols ? mais, ma petite, il n'y a pas de l'eau à boire au métier que vous faites.

LA VIELLEUSE.

Vous croyez çà, vous, on voit bien que vous ne connaissez pas ma petite bête.

Air : *C'est le meilleur homme du monde.*

C'est vrai qu'au train dont elle va
Çà m' fâche de n'en avoir qu'une ;

Mais j'espère encor ben quoiqu'çà
Lui devoir un jour ma fortune.

LE BAILLI.

Comment, ne prenant que deux sols,
Veux-tu que chez toi l'or abonde ?

LA VIELLEUSE.

C'est que g'n'a des jours, voyez-vous,
Où j' la montrons à tout le monde.

LE BAILLI.

Ah ! je conçois... la quantité...

LA VIELLEUSE, en courant.

Comme vous dites, c'est là-dessus que je me sauve.

LE BAILLI.

Cette petite est fort drôle. Allons, mes amis, vous n'avez pas de temps à perdre. Que je ne vous retienne pas. Rendez-vous sur la place du marché aux huîtres, qui est destiné à vous recevoir.

L'ESCAMOTEUR.

Nous aurons le plaisir de vous y voir sans doute ?

LE BAILLI.

Cela va sans dire.

CHOEUR, en s'en allant.

{Allons / Allez} enfants de la gaîté,
Etretat {nous / vous} appelle ;
{Déployons / Déployez} de plus belle
{Notre / Votre} savoir, partout vanté.

SCÈNE III

LE BAILLI, seul.

Je le crois parbleu bien, que l'on me verra à la foire... sans cela, où serait cet ordre, cette décence, ce calme, qui doivent nécessairement régner dans toutes les cohues ? C'est qu'avec des fous pareils, il ne faut pas plaisanter. Heureusement la nature m'a doué d'une figure et d'un esprit, qui ne sont rien moins que joviaux, et qui, joints à la dignité et à l'habit dont je suis revêtu, ne manqueront certainement pas d'en imposer à ceux qui auraient l'intention de se tromper de poches... A propos de ça, j'ai oublié de demander à ces artistes forains, s'ils avaient entendu parler de ces trois vagabonds, que le bailli du village voisin m'a signalés comme perturbateurs du repos public, écornifleurs de vieux vins et de jeunes filles, et enfin mauvais garnements capables de tous les tours de passe-passe possibles, pour arracher quelqu'argent aux gens assez confiants, ou assez sots pour les croire. Eh ! bien qu'ils viennent ; je les croirai, moi. Mais, n'oublions pas que voici l'heure où j'ai coutume de me livrer à l'exercice que mon docteur m'a prescrit pour ma santé. et en attendant que mes garnements viennent se prendre dans mes filets, voyons si quelque poisson voudra mordre à ma ligne.

(Il va s'asseoir sur le bord de la mer et il pêche)

SCÈNE IV

LE BAILLI, BLANCHET, Madame ROUSSEL.

BLANCHET.

Allons, allons, madame Roussel, que diable !

décidez-vous : à quand le mariage ? voilà un an que la chose traîne, il est temps que cela finisse.

MADAME ROUSSEL.

Je vous l'ai déjà dit trente-six fois, M. Blanchet, si j'apprenais que mon homme est décidément mort, ça serait avec plaisir, mais, jusques-là, rengainez.

BLANCHET.

Rengainez..., rengainez..., vous n'avez que ça à me dire. Il me semble pourtant que vot' homme, qui s'est embarqué y a trois ans pour l'autre monde, et dont on n'a eu ni vent ni nouvelle, peut bien passer pour trépassé.

LE BAILLI, occupé de sa pêche.

Çà ne mord pas.

MADAME ROUSSEL.

C'est vrai qu'ça m'étonne toujours qu'il n' m'écrive pas s'il est mort ou vivant.

LE BAILLI, toujours occupé de sa pêche.

Comment diable le prendre ?

MADAME ROUSSEL.

C'est l'affaire d'une ligne, et quand on le veut bien...

BLANCHET.

Air : *J'étais bon chasseur autrefois.*

Comment pouvez-vous si longtemps,
Douter qu'vot'homme ait rendu l'âme
Quand il n'a pas mis d'puis trois ans
D'lettr' à la poste pour sa femme ;

MADAME ROUSSEL.

Mais d'queu pays qu'vous r'venez donc,
Et ces preuv's-là que prouvent-elles?
Combien d' maris ben vivants dont
Leurs femmes n'ont jamais d'nouvelles.

LE BAILLI, toujours occupé de sa pêche.

Ah le voilà !

BLANCHET

Ah ! belle Manon ! si j'avais celui d'être le vôtre, ce ne seraient pas les nouvelles qui vous manqueraient.

LE BAILLI, tirant le poisson.

Comme il frétille !

BLANCHET.

Et rien que la galanterie que j'ai z'eue de vous amener à Etretat, pour vous tirer de vot' merlan... de vot' mélancolie, ça vous fait ben voir de quoi je s'rais capable pour vous, si vous m'étiez moins barbare.

MADAME ROUSSEL.

Oui, joli chien d'plaisir que vous me donnez là, de m'amener dans le port où c'que mon pauvre Cadet s'est embarqué avec le théâtre de l'Estrapade, pour aller jouer la tragédie dans les lantilles.

BLANCHET.

Oui, et qu'il l'a jouée si ben, qu'au lieu de faire le tyran, il a fait le plongeon.

MADAME ROUSSEL.

Il aurait bien mieux fait de faire fortune.

BLANCHET.

Eh bien ! moi, je vous en offre une toute faite, madame Roussel.

MADAME ROUSSEL.

J'sais bien, M. Blanchet, que vous n'êtes point z'à court.

BLANCHET.

En conséquence, décidez-vous.

LE BAILLI.

La morue tourne autour de l'amorce.

BLANCHET.

Allons, un bon mouvement.

MADAME ROUSSEL.

Air : *Sans être belle on est aimable.*

Mon Dieu ! qu' vot' flamme est donc pressante !

BLANCHET.

Mon Dieu ! qu' vous êt's appétissante !

MADAME ROUSSEL.

Si j'allais avoir deux maris !

BLANCHET.

N'en pas avoir un, c'est bien pis.

LE BAILLI, occupé de sa pêche.

Elle va mordre : autant de pris.

MADAME ROUSSEL.

Eh bien !... encore cette journée
Et j'mêlons nos cœurs et nos biens.

BLANCHET, à part.

La voilà donc déterminée !...
Oh ! je la tiens ! oh je la tiens !

LE BAILLI, prenant la morue.

Enfin la bête est amenée,
Oh ! je la tiens ! oh ! je la tiens !

BLANCHET.

Adorable Manon ! signeriez-vous la promesse que vous venez de me faire de vive bouche.

MADAME ROUSSEL, avec élan.

Tout de suite !... si je savais écrire.

BLANCHET, de même.

Aveu charmant! (On entend de loin la ritournelle de l'air suivant.) On vient troubler notre tête-à-tête... allons ailleurs, et en reconnaissance de ce que vous venez de me dire, je vous ferai voir, belle Manon, tout ce que la foire peut avoir d'agréable.

MADAME ROUSSEL.

Ce n'est pas de refus, M. Blanchet, mais, vrai, je ne voudrais pas vous enduire en dépenses, et voilà déjà plus de cent sols que je vous coûte aujourd'hui.

BLANCHET.

Quand on aime, que sont cent sols?

MADAME ROUSSEL.

Qu'on aime, ou qu'on n'aime pas, cent sols sont cinq francs, et ça n'se trouve pas sous le fer d'une jument.

BLANCHET.

Je ne dis pas le contraire.

MADAME ROUSSEL.

Ainsi, si vous me menez dans les barraques, je ne veux aller qu'aux places à deux sols.

BLANCHET.

A deux sols!

MADAME ROUSSEL, impérieusement.

Je l'exige.

BLANCHET.

Quelle délicatesse! toutes les vertus sociables et domestiques. (Emmenant Manon sous le bras.) Va pour les places à deux sols.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

LE BAILLI, pêchant toujours, PAILLASSE, GILLES, PIERROT.

PAILLASSE, GILLES, PIERROT.

AIR : *Je suis Madelon Friquet.*

CHOEUR.

Nous v'là tous trois dans l' malheur ;
Mais je m'en moque. (*bis.*)
Nargue, nargue d' la douleur
Et f'sons contr' fortune bon cœur

PAILLASSE, montrant son front.

Chers compagnons, quand on a d'çà
Queu'qu'soit le coup qui nous suffoque,
On n'est jamais
A quià.

TOUS.

Nous v'là, etc.

PIERROT.

L' soleil éclaire d' son flambeau
La plus misérable bicoque,
Comme le plus beau
Château.

TOUS.

Nous v'là, etc.

GILLES.

L' malheureux va toujours son train,
Pour peu qu' la gaieté qu'il invoque,
Lui donne en chemin
La main.

TOUS.

Nous v'là.

LE BAILLI.

Que diable, Messieurs, criez un peu moins haut, votre bruit a effarouché les poissons, et les voilà qui s'enfuient à toutes jambes.

PAILLASSE.

Tiens, qu'est-ce que c'est donc que c'malin-là ?

LE BAILLI.

Ce n'est pas un malin-là, Messieurs, c'est le bailli du lieu, entendez-vous, le bailli du lieu, rien que ça.

PIERROT, bas à Paillasse

Allons, tu vas encore nous faire de mauvaises affaires comme là-bas, toi.

GILLES.

Excusez, M. le bailli, nous ne savions pas...

LE BAILLY.

Il faut savoir, Messieurs, il faut savoir...

PAILLASSE, bas à Pierrot.

N'oublions pas les noms que nous avons pris.

PIERROT, de même.

Ni l'accident qui nous est arrivé.

LE BAILLI, à part.

Ne seraient-ce pas là les trois individus en question ? il faut que j'en aye le cœur net. (Haut.) Messieurs, ne seriez-vous pas les trois personnes qu'on m'a recommandé...

TOUS LES TROIS.

Oui, monsieur le bailil, c'est nous.

LE BAILLY.

Qu'on m'a recommandé de faire saisir, et conduire sous bonne escorte.

TOUS LES TROIS.

Non, M. le bailli, ce n'est pas nous.

LE BAILLI.

Vos noms, s'il vous plait ?

PIERROT.

Pierrot.

GILLES.

Gilles.

PAILLASSE.

Et Paillasse pour vous servir.

LE BAILLI.

En effet, ce ne sont pas ces noms-là qu'on m'a signalés. Qu'êtes-vous ?

PAILLASSE.

Trois pauvres matelots naufragés, il n'y a pas une heure.

LE BAILLI.

En effet, nous avons eu à la pointe du jour un orage assez véhément.

GILLES.

Qui nous a dématés.

PIERROT.

Et jetés sur vos côtes dans l'état où vous nous voyez.

LE BAILLY.

Les pauvres diables ! Et le bâtiment a donc péri?

PAILLASSE.

Ah ! mon Dieu oui... corps et biens.

LE BAILLI.

Corps et biens !... Si du moins on avait pu sauver la cargaison et l'équipage.

GILLES.

Oui, il n'y aurait eu que demi-mal.

LE BAILLI.

Il faut convenir qu'une tempête est une terrible chose, surtout quand il tonne et qu'il fait du vent.

PAILLASSE.

Comme cette nuit, par exemple.

LE BAILLI.

Mes amis, savez-vous ce que j'aurais fait, moi, si je m'étais trouvé à votre place?

PAILLASSE.

Non, quoi donc?

LE BAILLI.

Je me serais noyé tout de suite, parce que la peur m'aurait coupé bras et jambes, et vous concevez qu'on nage mal sans cela; mais ce n'est plus de cela qu'il s'agit. Vous voilà sauvés, c'est à merveille; que comptez-vous faire maintenant?

PAILLASSE.

Ressource de nos petits talents.

GILLES.

Et la foire d'Étretat ne pouvait tomber plus à propos pour nous.

LE BAILLI, lui présentant la main.

En ce cas...

PIERROT, la lui serrant.

J'ai bien l'honneur...

LE BAILLI.

Ce n'est pas...

GILLES, idem.

C'est donc moi?...

LE BAILLI.

Eh! non.

PAILLASSE, idem.

Ah! M. le bailli, vous êtes trop bon...

LE BAILLY.

Que diable! vous ne m'entendez pas, apprenez que quiconque vient exercer ses talents à cette fête, doit payer un droit au bailli du lieu.

TOUS LES TROIS.

Un droit!

LE BAILLY.

Oui, mes amis.

PIERROT.

Et quel est ce droit?

LE BAILLY.

Il est proportionné aux facultés des individus.

GILLES.

En ce cas, nous ne vous devons rien.

LE BAILLI.

Pas de mauvaises plaisanteries, Messieurs; si vous n'avez pas d'argent, vous me donnerez le quart de votre recette, ou vous irez chercher fortune ailleurs.

PIERROT.

Le quart!

LE BAILLY.

Il n'y a pas de milieu.

PAILLASSE.

Ah! M. le bailli, vous voulez retenir à de pauvres naufragés...?

LE BAILLI.

Si vous raisonnez, je prendrai la moitié.

GILLES.

Ah ! M. le bailli...

LE BAILLI.

Encore un mot... je prendrai les trois quarts.

PIERROT.

Mais considérez donc, M. le bailli...

LE BAILLI.

Messieurs, je prendrai tout !

TOUS LES TROIS.

Quoi, M. le bailli, vous voulez...

LE BAILLI.

Je veux maintenir mes droits, Messieurs.

PAILLASSE.

Air : *Vaudeville d'Arlequin Cruello.*

Un peu d'pitié pour nos malheurs
Et pour notre misère.

LE BAILLI.

Oui, je partage vos douleurs ;
Mais chacun son affaire.

PIERROT.

Puisqu'il faut en passer par là,
M. l'bailli, l'on vous donn'ra
Le quart de la recette.

LE BAILLI.

C'est convenu, le quart brut.

Jamais, le ciel m'en est garant,
Vous ne ferez autant d'argent
Autant d'argent,
Que je vous en souhaite. (Il sort.)

(En s'en allant.) Ah çà, nous disons le quart brut, brut, brut.

SCÈNE VI

PAILLASSE, GILLES, PIERROT.

PIERROT.

Eh! bien, camarades, nous nous en sommes joliment tirés?

PAILLASSE.

Et moi, ai-je eu une bonne idée, en vous conseillant de changer d'habits et de noms, heim?

GILLES.

Sans ça, nous étions confisqués comme marchandises de contrebande.

PIERROT.

Peste! ordre de nous saisir! c'est pourtant à toi que nous aurions dû çà, avec ta manière d'engeoler le public. — « Donnez-vous la peine d'entrer, messieurs et dames, entrez, entrez; venez voir un cheval unique dans son genre, un cheval qui a la queue où les autres ont la tête, entrez, entrez, messieurs et dames; venez voir cette merveille incomparable! » — On entre et qu'est-ce que l'on voit? un cheval qui a la queue dans le ratelier.

GILLES.

Et son autre paquet donc? Entrez, entrez, messieurs et dames, c'est ici qu'on voit la carpe miraculeuse, la carpe amphibie, qui suit son maître dans les rues, comme un chien caniche, saute les ruisseaux comme un cabri, et se range des voitures comme une

personne naturelle. Entrez, entrez, c'est le moment, c'est le quart-d'heure; on entre, et il dit effrontément : « J'ai bien le regret, messieurs et dames, de ne pas vous faire voir la bête annoncée; je viens d'apprendre qu'hier soir en traversant la place, elle a fait le saut de carpe dans la poèle d'une femme qui faisait frire des beignets, et comme elle aimait la friture, elle y est restée. » On nous abime de sottises et d'avanies, on nous jette les banquettes au nez, on nous dénonce au bailli, et on nous renvoit comme des petits saint-Jean à la grâce de Dieu, qui pour nous rachever, commence par nous donner une faim du diable, et rien à mettre sous la dent.

PAILLASSE.

Tais-toi donc, pleureur, et regarde ces filets.

GILLES.

Eh bien, qu'en veux-tu faire?

PAILLASSE.

Ce que j'en veux faire?

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Ces filets sont l'heureux signe
Que le ciel t'a pardonné,
Et te croit encore digne
De faire un bon déjeuné ;
Adroits comme nous le sommes;
Puisqu'avec nos hameçons
Nous savons prendre les hommes,
Nous prendrons bien des poissons.

PIERROT, et GILLES.

C'est cela.

Adroits comme nous le sommes, etc.

PAILLASSE.

Eh bien, mes amis, tentons la fortune.

Air : *Mademoiselle voulez-vous danser.*

Vite, vite, dépêchons,
Rien n'empêche,
Qu'on ne pêche,
Vite, vite dépêchons,
Et pêchons, pêchons, pêchons.
Qu'ont fait tant de sots personnages
Pour avoir hôtels, équipages ?
Crédit, maîtresses et valets ?
Ils ont tendu leurs filets.

TOUS.

Vite, vite, dépêchons, etc.

Qu'a fait Suzon, que chacun cite
Pour avoir transformé si vite
Son antichambre en un palais ?
Elle a tendu ses filets.

TOUS.

Vite, vite, dépêchons, etc., etc.

(Gilles va tendre les filets près de la mer.)

PIERROT.

Si je pouvais seulement accrocher un de ces poissons qu'on fait voir vivants pendant leur vie, et défunts après leur mort.

PAILLASSE.

Comme c'dauphin, n'est-ce pas, qui a fait courir à Paris tous ceux qui n'avaient vu que des gougeons.

Air : *Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah!*

Que d'main un fameux physicien
Affiche dans la rue
Qu'il a découvert le moyen

D'fair' parler une morue,
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah! ah! ah !
Diront tous ces gobemouches-là, la, la.

GILLES, qui pêche dans le fond.

Oh ! oh! oh ! oh! ah! ah! ah ! ah!
V'nez donc voir queu poisson c'est çà, la, la.

PAILLASSE et PIERROT, l'aidant.

Voyons, voyons.

GILLES.

Jarni ! qu'c'est lourd !

TOUS, tirant le filet.

Hisse! hisse ! hisse!

TOUS, voyant Cadet-Roussel.

Miséricorde !

(Ils emmènent Cadet Roussel évanoui dans le filet, il est couvert de limon, de mousse, de plantes, et herbes marines qui l'enveloppent du haut en bas, et ne laissent apercevoir que quelques écailles de sa cuirasse de Matapan, qu'il jouait à bord au moment de l'orage.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, CADET-ROUSSEL, dans le filet.

TOUS LES TROIS.

AIR : *Je n't'ai jamais vu comme çà.*

J'n'en ai jamais vu comm' çà.
Qu'il est difforme!
Qu'il est énorme !
J'n'en ai jamais vu comm' ça,
D'quel pays vient c't'animal-là ?

PIERROT.

Oh, mon Dieu! il n'a pas figure humaine.

PAILLASSE.

On le dirait mort.

GILLES.

Ça s'rait dommage, nous aurions gagné tant d'argent à l'montrer à la foire.

PAILLASSE.

Qu'est-ce que ça fait? mort ou vivant, j'en tirerons pied ou aile.

GILLES.

T'es encore malin, toi! et comment comptes-tu t'y prendre?

PAILLASSE.

Pardi! je l'salerons pour le faire voir. et quand tout l'monde l'aura vu, je l'désalerons pour le manger.

(Cadet se retourne.)

TOUS.

Vivat! il n'est pas mort!

PAILLASSE

J'allons emprunter une grande cuve à lessive, je l'mettrons dedans, et il se trouvera là comme chez lui.

PIERROT.

Dites donc, est-ce que je n'aurions pas plutôt fait de l'emporter?

PAILLASSE.

Délicat comme il est, pour que l'transport l'achève, nenni, nenni; laissons-le là au frais, et courons vite chercher le baquet, c'est l'affaire d'un zeste.

GILLES.

AIR : *Non il n'est pas de fête.*

Vite, vite la baignoire.
Amis, n'perdons pas de temps;
S'il allait boir' l'onde noire,
J'en serions mauvais marchands.
Grâce à sa rareté z'extrême,
L'or pleuv'ra chez nous à seau,
Et nous vivrons nous-même
Comme l'poisson dans l'eau.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII

CADET-ROUSSEL, seul à terre.

(Il commence par remuer les bras, les jambes, puis la tête et dit avec l'accent d'un homme qui rêve.)

Monsieur l'capitaine? où sommes-nous? hein? où avons-nous le cap? (Il roule jusqu'au trou du souffleur.) Oh! queu roulis! est-ce que c't'orage n'est pas finite? essayons d'nous relever... oh! les vilains poissons que ces Marsouins, ces Requins, ces Souffleurs! ils vous ouvrent une gueule... hai! (Regardant la tête du souffleur au trou; Paillasse, Gilles et Pierrot paraissent et restent stupéfaits.) en voilà encore un. Non, non, ce que c'est que la peur!... Eh mais, j'suis à terre... j'suis à terre... comment donc qu'ça s'fait? et comme me v'là emberlificoté! d'où donc qu'çà vient? eh, ma fine! au bout du compte, qu'est-ce que ça me fait? suffit que me v'là sauvé, que j'suis peut-être le seul, et que je devons remercier le ciel de m'avoir donné la préférence.

SCÈNE IX

CADET, PAILLASSE, PIERROT, GILLES.

PAILLASSE.

Ça parle!

CADET.

Mais ma Manon m'est-elle restée fidèle? il y avait dans l'temps un certain Blanchet [qui me mettait martel en tête.

GILLES.

C'est z'un homme! adieu notre fortune!

PAILLASSE.

Qu'est-ce que tu dis donc, toi? ça ne change rien; ben au contraire, ça s'ra un poisson qui ressemble à un homme.

CADET, les voyant.

Ah! v'là du monde qui va me dire où c'que j'suis, dites donc, camarades?

TOUS LES TROIS, jouant la surprise.

AIR : *Sonnons les matines de Cythère.*

Un poisson, qui parle et qui s'promène
C'est miraculeux!
Prodigieux!
C'est un vrai phœnix! un phénomène!
Dont jamais l'soleil
N'a vu l'pareil?

CADET.

Eh mais, j'crois vraiment que ces trois hommes
Me prennent tout d'bon

Pour un poisson,
J'en ons assez l'air, fait comme j'sommes.

PAILLASSE.

Vite, dans l'baquet sans plus d' façon.

TOUS LES TROIS.

Un poisson qui parle, etc., etc.

PAILLASSE, à Cadet.

M. le monstre marin...

CADET, à part.

C'est z'une farce qu'ils m'font.

PAILLASSE.

Nous pardonnez-vous d'avoir pris la liberté de vous pêcher sans votre consentement ?

CADET.

Quoi! mes amis, c'est vous qui m'avez pêché? (Il leur saute au cou.) que j'vous embrasse, sans vous j'étais noyé.

PIERROT.

Dis donc : un poisson qui se noye.

CADET.

Ah ça : est-ce que vraiment vous me prenez pour un poisson ?

GILLES.

Si bien qu'j'allons te rejeter à l'eau.

CADET.

A l'eau!

PAILLASSE.

Est-ce que ça n's'rait pas conscience de laisser sécher à terre un animal de ton espèce?

CADET.

Allons, n'vous moquez pas davantage d'un pauvre naufragé, et dites-moi plutôt où c'que j'suis ici.

PIERROT.

J' crois bien qu'il doit s' trouver un peu désorienté ; ça n'est pas son aliment, mais j'allons te mettre queuqu'part où c'que tu te reconnaîtras tout de suite.

CADET.

Et où ça donc ?

PAILLASSE ET GILLES.

Dans ce baquet.

CADET.

Dans ce baquet ? à la garde ! à la garde !

PAILLASSE, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi, sinon...

CADET.

Mais il n'y a pas d'bon sens ! regardez donc mes bras, mes jambes ; et puis est-ce qu'un poisson a le nez fait comme ça ?

PIERROT.

Pardi ! qu' c'est malin ! si t'étais un poisson comme un autre j't'aurions rejeté à la mer tout de suite, au lieu qu' j'allons te montrer à la foire, moyennant z'une rétribution.

CADET.

Comme une bête curieuse, pas vrai ?

PAILLASSE.

Eh quoi donc ?

PIERROT et GILLES le saisissant.

Allons, dans le baquet !

CADET, se défendant.

Non, non, non, non; je ne suis pas poisson; c'est des bêtises, et j'ai assez bu d'eau comme ça.

PAILLASSE, à Pierrot et à Gilles.

Vous allez voir que je vais le mettre au pied du mur...

CADET, adossé au mur de l'avant-scène.

J'y suis déjà.

PAILLASSE.

Où t'a-t-on pris?... dans la mer?

CADET.

Oui.

PAILLASSE.

Dans quoi t'a-t-on pris?... dans un filet?

CADET.

Oui?

PAILLASSE.

Eh bien! n'est-ce pas dans la mer qu'on prend les poissons? n'est-ce pas avec des filets qu'on prend les poissons? les poissons n'appartiennent-ils pas aux pêcheurs qui les attrapent?

CADET, à part.

C'est vrai : je suis dans mon tort! ah mon Dieu! si on savait à quoi on s'expose quand on quitte le plancher des vaches! que ne suis-je encore merlan à la fontaine des Innocents.

PAILLASSE.

Il a été merlan, vous l'entendez.

CADET.

Et des plus connus de Paris, je m'en vante.

PAILLASSE.

Il a été merlan, et il dit qu'il n'est pas poisson.

TOUS LES TROIS.

Atteint et convaincu !

AIR : *Verse encor, encor, encor.*

Çà, dans l'eau, dans l'eau, dans l'eau,
Que c'poisson à la ronde
Attire tout le monde.
Çà, dans l'eau, dans l'eau, dans l'eau,
Que toute la foire abonde
A c' prodige nouveau.

CADET, à genoux.

Quoi ! vous me noyez,
J'aime mieux qu'on m'assomme ;
Hélas ! à vos pieds
Messieurs, vous me voyez...
Faut qu'vous soyez fous,
D'vouloir qu'j' n'sois pas homme.
Les poissons d' chez vous
S'mett'ils queuqu' fois à genoux.

TOUS LES TROIS le mettent de force dans la cuve et l'emportent.

Ça, dans l'eau, dans l'eau, dans l'eau.
Que c' poisson, etc., etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente la place publique où se tient la foire d'Étretat ; la baraque des pêcheurs est à la gauche du public, un rideau en cache l'intérieur aux spectateurs, la porte en est sur le côté. Des gens vont et viennent. Mouvement général.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BAILLI, PAILLASSE. GILLES, PIERROT,

sortant de la baraque.

LE BAILLI.

Ma foi, mes amis, depuis les fameuses Syrènes dont Ulysse ou Christophe Colomb, je ne me rappelle pas lequel, a pensé être victime, je doute qu'on ait rien vu de plus étonnant, de plus surnaturel, de plus miraculeux, de plus... le fait est que c'est un poisson... peu commun.

PAILLASSE.

N'est-ce pas, M. le bailli?

LE BAILLI.

Avez-vous vu cette barbe?

PIERROT.

Hem?

LE BAILLI.

Cette chevelure?

GILLES.

Ah! ah!

LE BAILLI.

Et cette queue en trompette? c'est un poisson qui fera du bruit, je vous en réponds.

PAILLASSE.

Ah çà, d'où croyez-vous qu'il vienne?

LE BAILLI, gravement.

D'où je crois qu'il vienne?

GILLES.

Oui.

LE BAILLI.

Eh! eh! la question n'est pas facile à résoudre, vu que c'n'est pas un *testacé.*

PIERROT.

Ce n'est pas *une tête cassée.*

LE BAILLI.

Ni un *crustacé.*

PAILLASSE.

Ni *une cruche cassée.*

LE BAILLI.

Mais, Paillasse, je n'ai point dit *une cruche cassée;* mais bien un *crustacé*... ce serait plutôt le poisson de la mer du nord nommé *Léviathan* par Salomon; *Nictycorax* par Pline, et par M. de Buffon, *Borealis Cucurbitus.* Au reste, comme le merveilleux a toujours plus d'empire sur le vulgaire que le vraisemblable, croyez-moi, au lieu de chercher un nom à votre animal, bornez-vous à afficher la déclaration que je viens de rédiger, elle en vaut bien une autre.

PAILLASSE.

Et vous croyez que les curieux mordront à c't'ha-

meçon-là? eh ben, pas du tout : pour appeler le public, il faut des grands mots, des noms qui ronflent.

LE BAILLI.

D'accord; oui il n'y aurait pas de mal de trouver des noms qui ronflassent.

PIERROT.

Si nous l'appelions...

GILLES.

Non, non, ce n'est pas çà... il vaut mieux le nommer...

PAILLASSE.

Tu n'y es pas non plus, toi; il faut l'appeler *le roi des Esturgeons!*

LE BAILLI.

Eh mais... c'est justement son vrai nom.

TOUS.

Bah!

LE BAILLI.

Borealis Cucurbitus n'a jamais voulu dire autre chose.

GILLES.

C'est clair : *Borealis*, roi.

PIERROT.

Cucurbitus, des Esturgeons.

LE BAILLI.

C'est-à-dire, si nous traduisions littéralement, nous ne nous retrouverions peut-être pas tout à fait; mais c'est çà pour la masse de... l'expression, n'importe! faites barbouiller bien vite le portrait de votre poisson, mettez le nom au-dessous, et vous exposerez le tout à votre porte, avec tout l'appareil, tout l'éclat dont une semblable merveille est susceptible!

PAILLASSE.

Oh! laissez faire : tout çà est l'affaire d'un clin d'œil, et pour c'qu'est de l'amorce, j'ons un bagou qui en embêterait de plus malins que vous.

LE BAILLI.

C'est ce qu'il faut, le bagou ne peut jamais nuire.

GILLES.

Ah! çà, moi, je rentre bien vite pour barbouiller le tableau; car v'là le moment qui approche.

LE BAILLI.

Et moi je vous laisse pour vous envoyer tous les amateurs que je rencontrerai. Ah çà, vous vous sou venez de nos conventions, la moitié de la recette.

PAILLASSE.

Non, M. le bailli, le quart.

LE BAILLI.

Mais, non, il me semble que nous avons dit moitié.

PIERROT.

Non, M. le bailli, en vous en allant ce matin, vou avez dit le quart brut, brut, brut.

LE BAILLI.

C'est singulier!... j'avais l'idée frappée... allons, bien, le quart.

SCÈNE II

PAILLASSE, PIERROT.

PAILLASSE.

Est-il dedans avec toute sa science? l'cher bailli, prendre ce pauvre diable pour un Esturgeon!

PIERROT.

Il faut convenir aussi que je lui avons accommodé la figure de manière à dérouter le plus fin. Gilles a inventé la barbe et la perruque de verdure, je n' dis pas non; mais la queue? hein! j'espère qu'elle sort de ma tête.

PAILLASSE.

Laisse-moi donc tranquille; à quoi ça servirait-il, si j' n'avais pas trouvé l' moyen de l'attacher dans le baquet, et surtout de l'empêcher de parler, grâce à c'te ficelle qui aboutit à son menton, et à l'aide de laquelle je lui fais plonger la tête dans la lessive... je lui défie bien de sonner mot sans ma permission.

CADET, derrière la tapisserie.

Dites donc, vous autres, me laisserez-vous encore tremper longtemps? est-ce que vous voulez que je devienne grenouille?

PAILLASSE.

Ah! j'vois bien qu't'as soif, tu vas boire.

PIERROT.

Oui, oui, un p'tit gargarisme; aussi bien, v'là la foire qui commence.

(Ils rentrent derrière la tapisserie, et pendant les couplets, Gilles accroche dehors le tableau de l'Esturgeon.)

SCÈNE III

DIVERS MARCHANDS DE LA FOIRE, HABITANTS D'ÉTRETAT, ETC.

CHŒUR.

AIR : *Gai, gai, mariez-vous.*

V'nez, v'nez, v'nez juger tous
D' l'excellence

D' not' science.
V'nez, v'nez, accourez tous,
J'en avons pour tous les goûts.

UN CHARLATAN.

L'an passé le roi d' Congo
Allait mourir de la peste...
Un' goutte d'un baume... et zeste
Je l'guéris... et v'là sa peau.
V'nez, v'nez, etc., etc.

(Il montre une peau noire.)

UN SAUTEUR, étendant un tapis.

Moi, j'arrive de Paris,
Où ma souplesse étonnante
A tant fait parler, j'm'en vante,
Qu' j'étais toujours sur l'tapis.
V'nez, v'nez, etc., etc.

(Il fait des culbutes.)

UNE MARCHANDE DE PLAISIR.

A moi j'vous verrai r'venir,
Quand vous aurez fait vot' ronde,
C'que j'tiens est du goût d'tout l'monde,
Mes amis, c'est du plaisir.
V'nez, v'nez, etc., etc.

UNE AUTRE PETITE MARCHANDE.

Venez voir un éperlan,
Fils d'un coq et d'une autruche,
Venez voir une merluche
Fill' d'un chat et d'un merlan.
V'nez, v'nez, etc., etc.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, PAILLASSE, monté sur un tréteau et frappant sur le tableau, musique, fanfare, charivari.

PAILLASSE, au public.

C'est ici, messieurs et dames, c'est ici qu'on voit le beau, le superbe, le magnifique, l'incomparable poisson pêché dans les mers du Nord. Le voilà, messieurs, il est vivant, il a des dents! Qu'est-ce que c'est que c'poisson, me direz-vous? est-ce un requin? non, messieurs; un crocodille? non, messieurs; est-ce une morue? non, messieurs. Et qu'est-ce donc? Ce que c'est, messieurs, ce que c'est? c'est le roi, le roi des Esturgeons! animal à face humaine, animal qui vous ressemble, et qui est pourtant seul et unique dans son espèce Il distingue les sesques, connaît l'heure sur une montre, et indique comme un âne savant, par le mouvement de sa tête, s'il est dix heures, onze heures ou midi... Ce n'est pas tout, messieurs, ce n'est pas tout; il tousse comme un homme, rit comme un homme, bâille comme un homme, crache comme un homme, éternue comme un homme; il ne lui manque que la parole, et pourtant ce n'est qu'une bête; une bête comme vous... comme vous le pensez. Donnez-vous la peine d'entrer, messieurs et dames, les premières places sont à douze sols, les secondes à six, et enfin, pour que le petit comme le grand puisse jouir de ce spectacle, qui a fait l'admiration de toutes les cours de l'Europe, les dernières sont à deux sols; oui, messieurs, deux sols, pas davantage. On va commencer: c'est le moment! (fanfare). Rangez-vous donc, laissez passer les amateurs.

TOUS LES MARCHANDS.

C'est un charlatan, c'est un charlatan. Venez chez nous, messieurs, venez chez nous.

UN MARCHAND DE COCO.

A la fraîche, qui veut boire ?

LA MARCHANDE DE PLAISIR.

Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir.

SCÈNE V

Les précédents, MANON, BLANCHET.

(La musique continue, la foule entre dans la baraque, Pierrot et Gilles reçoivent l'argent, la tapisserie s'entrouve et laisse voir Cadet-Roussel dans la cuve ; il est défiguré par une barbe et une chevelure vertes, une énorme queue de morue s'élève au-dessus de l'eau. Manon et Blanchet doivent être bien en vue.)

CHOEUR.

Air : *Vive le vin de Ramponeau.*

Ah! quelle espèce
De poisson,
Et quelle barbe épaisse!
Aurait-on cru qu'un esturgeon
Avait de la barbe au menton ?
Non.

PIERROT.

Messieurs, remarquez ses cils,
Ses dents, et ses sourcils
Et son nez et sa bouche.

GILLES.

Craignez qu'il n' vous fasse mal,
Car c'est un animal
Qui mord dès qu'on le touche.

CHOEUR.

Ah, quelle espèce de poisson, etc.

(Cadet veut parler, Pierrot tire la corde qui aboutit à son menton, et lui fait plonger la tête dans l'eau.)

PAILLASSE.

Messieurs et dames, cette forme extraordinaire, cet extérieur rare et unique, ce physique incomparable enfin, sont l'effet de l'hasard, l'ouvrage de la nature ; nos talents n'y sont pour rien, et pour quant à c'qu'est d'çà, nous ne réclamons pas un zeste de votre admiration ; mais, messieurs, ce qu'on ne peut nous disputer, c'est le talent dont cette bête est pourvue, et qu'elle ne doit qu'à nos peines et à nos veilles, secondées par son intelligence et son instinct naturels... car il en a, vous allez en juger, messieurs et dames ; un peu de place s'il vous plaît.

(La fanfare reprend.)

MANON.

Mon Dieu, quelle grimace !

BLANCHET.

Chien d'Esturgeon ! ah ! que t'es laid ! qu't'es laid ! qu't'es laid !

(Ici la fanfare reprend.)

PAILLASSE, à Cadet.

AIR : *Ah! qu'il est drôle.*

Riez à tous les assistans. (Cadet rit.)

TOUS.

Ah ! qu'il est drôle.

PAILLASSE.

Baillez et montrez bien vos dents.

(Cadet le fait.)

TOUS.

Ah ! qu'il est drôle.

PAILLASSE.

Monsieur l'Esturgeon, maintenant
Eternuez.

(Cadet éternue.)

TOUS.

C'est étonnant;
Ah! mon Dieu, qu'il est drôle!

PAILLASSE.

Toussez et crachez maintenant.

(Cadet tousse et lui crache au nez.)

TOUS.

Ah! mon Dieu, qu'il est drôle!

PAILLAISSE, s'essuyant le visage.

(A part.) Tu me payeras celle-là. (Haut.) Vous voyez qu'on n'est pas plus gentil, plus docile. Il a de plus l'avantage d'être un excellent manger.

TOUS.

Oh! oh!

PAILLASSE.

Ah çà, maintenant, Coco, à autre chose. Attention, messieurs et dames, à ce tour-ci, c'est le dernier et le plus extraordinaire. Voyons, Coco, faites-nous connaître la dame la plus infidèle de la société.

(Cadet désigne Manon par une grimace.)

TOUT LE MONDE.

Ah! c'est madame! bravo! bravo! bravo!

BLANCHET.

Vous rougissez, belle Manon, la vertu doit-elle s'offenser de c'qu'un esturgeon peut dire?

MANON.

C'qui m'suffoque le plus, c'est que je trouve qu'il a un faux air de Cadet.

BLANCHET.

Laissez donc, à vous croire, on n'verrait qu'vot' Cadet partout. Quand j'vous dis qu'il est mort.

CADET, s'élançant de sa cuve.

Non, il n'est pas mort !

TOUS.

Il parle !

(Grand mouvement, Cadet s'enfuit hors de la baraque et poursuit Manon ; on court après lui pour l'arrêter, désordre, confusion.)

CHOEUR.

Air : *Vaudeville du Pont des arts.*

Non, non, il n'est pas croyable
Que ce soit un Esturgeon ;
C'est un homme, c'est un diable,
Sous la forme d'un poisson.

SCÈNE VI

Les précédents. Le BAILLI.

LE BAILLI, survenant.

Qu'est-ce donc qui vous courrouce ?

CADET.

Tromper l'meilleur des maris ?

LE BAILLI.

Ce poisson n'est pas d'eau douce,
Si j'en juge par ses cris.

CHOEUR.

Non, non, il n'est pas croyable, etc.

LE BAILLI, avec dignité.

Çà, que tout rentre dans l'ordre ! le public à sa

place, les pêcheurs à leur poste et le poisson dans l'eau.

TOUS.

Dans l'eau ! dans l'eau !

CADET.

Je ne suis pas poisson !

PIERROT.

Il est poisson !

CADET.

Comme je danse ; imaginez-vous, M. le bailli...

LE BAILLI.

Silence ! (à Paillasse.) La recette a-t-elle été bonne?

PAILLASSE.

Six francs soixante.

LE BAILLI.

C'est un franc soixante-cinq centimes qui me reviennent (Haut.) Cette affaire-ci me regarde, et poisson ou non, il faudra bien qu'il finisse par se soumettre. Répondez-moi, mon ami, vous voyez que je vous parle avec douceur; êtes-vous poisson, oui, ou non?

CADET.

Oh, par exemple, M. le bailli, il faut que vous soyez bien ..

LE BAILLI.

On ne vous demande pas ce que je suis, on vous demande simplement ce que vous êtes.

PIERROT.

Il est poisson ! il est poisson !

CADET.

Ah ! voilà qui est trop fort, si je ne parlais pas, je dirais...

LE BAILLI.

C'est ce qui vous trompe, si vous ne parliez pas, vous ne diriez rien, et d'ailleurs il ne s'agit pas de ça.

PIERROT.

M. le bailli, il a convenu lui-même tantôt d'avoir été merlan.

LE BAILLI, à Cadet.

Eh bien ! qu'est-ce que vous me dites donc ? vous avez été merlan et vous dites que vous n'êtes pas poisson... Ah çà, vous êtes donc passé aux Esturgeons ? eh bien, il n'y a pas de mal à faire son chemin ; mais pour en finir, je vous conseille en ami de rentrer dans la cuve, votre affaire tombe d'elle-même tout naturellement dans l'eau, elle s'assoupit, et tout finira là.

CADET, se sauvant.

Allez au diable ! vous et votre cuve,

LE BAILLI.

Ah ! ah ! rébellion ! arrêtez-moi ce poisson.

CADET.

Le premier qui m'approche !

LE BAILLI.

Saisissez-le par la queue !

CADET.

Il n'y a pas de queue qui tienne...

(On le tire par la queue, elle se détache.)

LE BAILLI.

Par la barbe ! (La barbe se détache.) Par les cheveux ! (Les cheveux se détachent, et Cadet paraît sous ses traits véritables.)

CADET.

Eh bien ! suis-je ti encore poisson à présent ?

MANON, stupéfaite.

Ciel ! c'est Cadet ! c'est mon mari !

(Elle se précipite dans ses bras.)

BLANCHET.

Ah ! Blanchet ! queu déchet !

CHŒUR.

Air : *Bon voyage M. Dumolet.*

C'est un homme !
Qui l'aurait cru ?
Et c'est Cadet que sa femme le nomme ?
C'est un homme !
Qui l'aurait cru ?
Que notre argent nous soit vite rendu.

MANON, à Cadet.

Qu'est-ce qu'tu fais donc ? tu t'amuses à me mordre.

CADET.

Et toi qui parle, infidèle Manon,
Tu m' saut' au cou ; mais c'est pour me le tordre.

LE BAILLI, d'un ton important.

Décidément, ce n'est point un poisson.

CHŒUR.

C'est un homme, etc., etc.

BLANCHET.

Ah ! mon cher Cadet, que j'suis donc aise !

CADET.

C'est bon, M. Blanchet, nous nous revoirons.

BLANCHET.

Comment, Cadet, est-ce que tu croirais...

CADET.

Nous nous revoirons, vous dis-je, je crois que c'est français... nous nous revoirons.

LE BAILLI.

Allons, voyons, nous nous revoirons, vous vous revoirez, silence ! considérant que ces trois fripons ont escroqué l'argent du public, je les mets en prison, et leur recette en poche.

CADET ET MANON.

Grâce, grâce pour eux, M. le bailli.

CADET.

Sans eux j'étais noyé.

MANON.

Sans eux j'étais veuve.

CADET.

Sans eux je...

LE BAILLI.

Sans eux, sans eux... il serait impossible de faire... moi, je ne connais que la justice.

PAILLASSE.

Vous avez l'air si bon.

PIERROT.

Vous avez l'air si doux.

GILLES.

Vous avez l'air si...

LE BAILLI.

Bête !... que je suis, je vais me laisser attendrir.

TOUS.

Grâce ! grâce !

LE BAILLI.

Eh bien... soit ; mais, messieurs les farceurs, ne revenez plus à la charge. (A Cadet.) Et vous, monsieur, je vous exhorte à ne plus retomber dans leurs filets.

CADET.

Ah ! je vous en réponds ! j'ai été trop échaudé pour ça... et chat échaudé craint l'eau froide.

VAUDEVILLE

CADET, au public.

On dit que pour peu qu'il rie
Le public est indulgent :
Ainsi pour cette folie
Il ne peut être exigeant.
Qu'un joyeux accueil exauce
Les vœux de notre Esturgeon,
Et puisse aujourd'hui la sauce
Faire passer le poisson.

FIN

LE DINER DE MADELON

OU

LE BOURGEOIS DU MARAIS

COMÉDIE EN UN ACTE

MÊLÉE DE VAUDEVILLES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 6 septembre 1813.

PERSONNAGES

M. BENOIT, pâtissier retiré.	M. Bosquier-Gavaudan
VINCENT, orfèvre et ancien ami de Benoît	M. Tiercelin.
MADELON, servante de Benoît	Mlle Élomire.
UN CAPORAL.	M. Fleury.
Patrouille.	
Un commissionnaire.	

La scène se passe à Paris, chez M. Benoît, au Marais.

LE DINER DE MADELON

COMÉDIE EN UN ACTE

Le théâtre représente une chambre simplement meublée

SCÈNE PREMIÈRE

MADELON, *seule, apportant une canne, une paire de lunettes et une perruque.*

Ah! monsieur Benoît, c'est demain votre fête, et vous ne m'en disiez rien !... Heureusement on connait son almanach, et on y voit que c'est aujourd'hui la veille de la Saint-Boniface ; mais y n'faut pas l'y en vouloir à c'pauvre cher homme !... Comme depuis dix ans que j'suis à son service, j'nons jamais manqué d'l'y faire un cadeau, à sa fête, il a peur que je ne fasse encore quelques bêtises cette année-ci, et il tâche, pour épargner ma bourse, de laisser passer ça sous silence... Mais, bernique, mon cœur a mis le doigt dessus, et on refait toujours ce qu'on a eu du plaisir à faire.

Air du vaudeville d'*Angélique et Melcourt.*

Quoiqu'vous ayez cru, m'sieu Benoît,
Mettre en défaut notre mémoire,
J'viens, pour vous faire marcher droit,
D'ach'ter c'tte canne à pomme d'ivoire ;

Puis pour cacher vos ch'veux tout blancs,
Cette perruque des mieux faites ;
Et pour vous rend'vos yeux d'quinze ans,
Cette paire de lunettes.

C'tapendant, pour ne pas l'contrarier, laissons-l'y croire que je n'savons rien, et n'l'y donnons tout ça qu'au dernier moment. Mais pourquoi donc que lui, qui ne sort jamais sans me dire : « Madelon, je m'en vas ; si quelqu'un vient, tu lui diras que je rentrerai à deux heures pour dîner ; » pourquoi donc que ce matin il a sorti en sournois, sans seulement m'appeler pour l'y mettre sa cravate, et le brosser, comme il fait toujours ? C'est ci ou c'est ça ; mais à c'tt'heure, ça ne peut être ni l'un ni l'autre. Où donc qu'il est allé ? (On entend Benoît dans la coulisse fredonner l'air : « Eh ! non, non, non. ») Mais j'vas l'savoir, car le voici. Cachons vite tout ça queu'part.

SCÈNE II

MADELON, BENOIT, portant un paquet sous sa houppelande.

BENOIT, entrant en chantant.

Air : *Eh ! non, non, non.*

Redevenu garçon,
Libre de toute chaîne,
Aussi gai qu'un pinçon,
Je bois, je me promène.

(Voyant Madelon.)

Eh ! bon, bon, bon.
Eh ! bonjour, Madeleine,
Eh ! bon, bon, bon,
Eh ! bonjour, Madelon.

A défaut de tendron,
Je bois à tasse pleine :
Faute de rigaudon,
Je chante à perdre haleine.
Eh ! bon, bon, bon,
Le cœur n'a point de peine,
Eh ! bon, bon, bon.
Tant que le corps est bon.

MADELON.

Toujours gai, not' maître.

BENOIT.

Toujours, mon enfant ; et je ne sais pas pourquoi je le suis aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire.

MADELON, à part.

Je le sais bien, moi. (Haut.) Il y a des jours comme cela.

BENOIT.

Au fait, pourquoi serais-je triste ? Veuf depuis dix-huit mois, retiré de mon commerce de pâtisserie depuis...

MADELON.

Depuis z'onze.

BENOIT.

Comment dis-tu ?

MADELON.

Depuis z'onze: vous me l'avez dit souvent.

BENOIT.

Tu as raison, depuis onze... emportant, j'ose le dire, les regrets de tous les gourmands, honoré de leur souvenir, et consolé dans mon intérieur par les soins d'une servante économe, laborieuse et sage.

MADELON.

Ça vous plait à dire.

BENOIT.

Comment ne serais-je pas avec cela le plus heureux des hommes de mon âge ?

MADELON.

C'est vrai, au moins.

BENOIT.

Air : *Fille avant le mariage.*

Ma fortune est assez mince,
Mais je ne désire rien,
Et suis heureux comme un prince,
Lorsque je me porte bien.
Loin d'avoir vieilli mon âme,
Loin de m'avoir attristé,
Hors ma jeunesse et ma femme
Le temps ne m'a rien ôté...
La gaîté,
La santé
Changent l'hiver en été.

MADELON.

Même air :

Que d'jeunes gens on voit dans l'monde,
Ennuyés et las de tout,
Que déjà brune ni blonde
Ne saurait plus mettre en goût..,
Mais vous, l'soir, par un'fillette,
Que vous vous sentiez heurté,
V'la qu'soudain votre œil la guette,
Et puis dans l'obscurité...
La gaîté,
La santé
Changent l'hiver en été.

ENSEMBLE.

La gaîté,
La santé
Changent l'hiver en été

MADELON.

Ah çà ! not' maître, il faut à c'tt'heure que je vous gronde. D'où vient donc qu'vous êtes comm' ça sorti ce matin, sans me dire ni qui ni qu'est-ce ?

BENOIT.

Que veux-tu ! il faisait beau, j'étais en bonne humeur, je suis allé faire un tour sur les quais, voir couler l'eau, et j'en rapporte une faim...

MADELON.

Bah !

AIR : *Gnia que Paris*

J'vas vite préparer l'dîner.

BENOIT.

Avant tout, petite friande,
Voyons si tu devineras
Ce que j'ai sous ma houppelande.

MADELON.

Sous vot'houp'lande ?... Attendez donc...
(Elle rêve.)
Gnia z'un dindon, gnia z'un dindon.

BENOIT.

C'est toi qui l'as nommé. Tiens, vois la belle pièce.

MADELON.

Oh ! la superbe bête ! et truffée encore... Elle a dû vous coûter gros ?

BENOIT.

Non, parce que c'est un dindon de rencontre. Je l'ai acheté au maître d'hôtel d'un homme qui devait s'en régaler aujourd'hui, et qui est mort hier d'une attaque d'apoplexie.

MADELON.

Il paraît que ce mort-là était un bon vivant.

BENOIT.

Va vite le faire cuire.

MADELON.

Bah ! vous avez donc du monde à dîner ?

BENOIT.

Pas un chat.

MADELON.

C'est pourtant dommage de manger ça tout seul. Attendez plutôt à demain.

BENOIT.

Ah bien oui ! je ne suis pas sûr d'avoir demain l'appétit que j'ai aujourd'hui ; et puis d'ailleurs...

Air *de : M. Tourterelle.*

A soixante ans on ne doit pas remettre
L'instant heureux qui promet un plaisir ;
Plus tard le sort voudra-t-il nous permettre
De le rejoindre et de le ressaisir ?
Sur l'avenir je ne compte plus guère,
Le présent seul à mon âge est certain :
Mon plus beau jour est celui qui m'éclaire,
Car les vieillards n'ont pas de lendemain.

MADELON.

Laissez donc, vous irez à cent ans pour le moins.

BENOIT.

Même air :

Si le destin veut prolonger ma vie,
Je me résigne à ses sages décrets ;
Mais mourir vieux n'est pas ce que j'envie :
L'âge souvent amène des regrets.
Chacun son tour est la règle du sage,
Contentons-nous d'égayer nos instants ;

Celui qui plie à soixante ans bagage,
S'il vécut bien, vécut assez longtemps.

MADELON.

En ce cas, mangez la bête.

BENOIT.

C'est ça, mangeons là.

MADELON

Mais si vous voulez inviter quelqu'un, il est temps de vous y prendre.

BENOIT.

Oui, car voilà plus de midi.

MADELON.

Il faut aller au plus voisin, ou à la plus voisine.

BENOIT, après un moment de réflexion.

Oui, à la plus voisine, tu as raison.

MADELON, cherchant.

En ce cas-là, c'est madame...

BENOIT.

Non, c'est mademoiselle...

MADELON.

Ah ! vous invitez des demoiselles ?

BENOIT.

Si vous voulez bien le permettre.

MADELON.

Et cette demoiselle se nomme ?

BENOIT.

Madelon. La connais-tu ?

MADELON, avec le plus grand embarras.

Quoi ! not' maître, c'est moi !...

BENOIT.

Oui, c'est toi que j'invite; n'es-tu pas la plus voisine?

MADELON.

Ne vous gaussez donc pas de moi comme ça.

BENOIT.

Quand je te dis que je t'invite.

MADELON.

A votre table?

BENOIT.

Oui, à ma table. Tu m'as servi pendant dix ans sans reproche, et je veux te donner cette petite récompense-là...

MADELON.

Eh bien! vrai, ça me fait plus de plaisir que tout ce que vous pourriez me donner. Mais, là, ne me trompez pas.

Air du vaudeville de : *Partie carrée.*

C'est-il tout d'bon qu' not' maître nous invite?

BENOIT.

Oui, mon enfant, oui, je le veux ainsi.

MADELON.

Mais si l'on vient?

BENOIT.

Tu t'en iras bien vite.

MADELON.

Ah! qu'vous êtes bon, qu'vous êtes poli!
C'est comme un rêve, et j'n'osons pas y croire.

BENOIT.

Non, Madelon, tu ne dors pas.

MADELON.

J'sens que d'plaisir je n'vas manger ni boire ..
Ah! le joli repas!

BENOIT.

Allons, allons, cours vite à la cuisine, et tâche que le dîner soit bon.

MADELON.

Il sera aussi bon que vous, et ce n'est pas peu dire.

BENOIT.

N'oublie pas mon mets favori... Tu sais?... des oreilles frites? comme avant-hier.

MADELON.

Ça suffit.

SCÈNE III

BENOIT, seul.

Cette pauvre fille, elle est contente! Ah! si elle se rappelait que c'est demain ma fête, ce serait bien autre chose; mais pourtant elle est fille à le deviner, car sous cet air simple, c'est une espiègle. J'en serais fâché, car elle se croirait obligée de me faire un cadeau, comme elle a toujours fait jusqu'ici, et c'est ce que je ne veux pas.

Air : *Jeunes beautés, au regard tendre.*

J'entends encor la pauvre fille,
L'an dernier, son offrande en main,
Avec une grâce gentille,
Me dire en rougissant soudain :
A fair' mon devoir toujours prête,
Not' maître, je v'nons vous offrir
C'tte paire d' rasoirs pour vot' fête...
Acceptez-la z'avec un cuir.

Ah! ah! une voiture s'arrête devant ma porte. Voyons, je ne me trompe pas, c'est l'ami Vincent. D'où diable sort-il depuis deux ans que je ne l'ai vu? Viendrait-il de Pontoise pour me souhaiter ma fête? Ce serait bien joli de sa part. Mais s'il venait me demander ma soupe, cela dérangerait furieusement les affaires de Madelon. Non, non, je lui ai promis, et je lui tiendrai parole. Nous dinerons tête à tête. Le voici, taisons-nous.

SCÈNE IV

BENOIT, VINCENT.

VINCENT.

Eh! te voilà, mon cher Benoît, je tremblais de te trouver absent. Embrassons-nous.

BENOIT.

Et de tout mon cœur, parbleu!

Air : *Bonjour mon ami Vincent.*

Eh bien! mon ami Vincent,
La santé, comment va-t-elle?

VINCENT.

Mais je suis toujours toussant,
Et la tienne?

BENOIT.

Est assez belle.

VINCENT.

Eh quoi! malgré tes soixante ans

BENOIT.

Je suis encor des mieux portants ;
Parfois, pourtant, je me rappelle
Avoir des dispositions...

VINCENT.

Aux fluxions,
Oppressions ?...

BENOIT.

Non, mais aux indigestions.

VINCENT.

A propos, ma femme est morte.

BENOIT.

Ah! la mienne aussi.

VINCENT.

Bah! quand donc?

BENOIT.

Il y a dix huit mois.

VINCENT.

Dix-huit mois! Voilà aussi dix-huit mois que je suis veuf.

BENOIT, riant.

Oh! c'est plaisant, la même année!...

VINCENT, riant aussi.

C'est ma foi drôle; quand elles se seraient donné le mot...

BENOIT.

Ainsi te voilà veuf.

VINCENT, reprenant son sérieux.

Hélas! oui. Ah! mon ami, quand on a été trente-cinq ans marié, qu'il est dur de se trouver garçon du jour au lendemain, et isolé avec dix enfants.

BENOIT.

Dix enfants?

VINCENT.

Tout autant, et j'en aurais onze, si le dernier, qui était le plus jeune, n'était pas mort.

BENOIT.

Il faut remercier le ciel de tout. Ah çà! et ton commerce d'orfévrerie?

VINCENT.

Ça ne va plus, mon ami. La mort de ma pauvre défunte m'a tué. Elle savait si bien appeler son monde.

BENOIT.

Que veux-tu! un mari et une femme ne sont pas pour vivre éternellement.

VINCENT.

Il faut bien que quelqu'un commence. c'est vrai.

BENOIT.

Et autant vaut que ce soit...

VINCENT, s'égayant.

C'est ce que je me dis tous les jours.

BENOIT.

En ce cas, touche-là, et consolons-nous ensemble.

VINCENT.

Volontiers. Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui?.

BENOIT.

Ce que je fais?

VINCENT.

Oui, où dînes-tu?

BENOIT, à part.

N'allons pas lui dire... ce ne serait pas le compte de Madelon.

VINCENT.

Tu ne te rappelles pas où tu dînes?

SCÈNE V

LES MÊMES. MADELON.

MADELON, sans voir Vincent.

Dites donc, not' maître, je ne sais pas trop comment faire cuire votre dinde aux truffes, moi.

VINCENT, à part.

Une dinde aux truffes !...

BENOIT à part.

Oh! la sotte !...

MADELON.

C'est que c'est la première fois que cela m'arrive. et v'la qu'il se fait tard.

VINCENT.

Tu avais raison, mon ami, consolons-nous ensemble. Je ne te quitte pas de la journée.

MADELON, à part.

Ah! jarni! qu'est-ce que j'ai dit là? Diable soit de l'orfèvre!

BENOIT, à part.

Il n'y a plus à reculer.

VINCENT.

A quelle heure dînes-tu?

BENOIT.

A deux heures précises.

VINCENT.

A deux heures?...

BENOIT.

Oui, c'est une vieille habitude, et je m'en trouve bien.

VINCENT.

Diable! c'est que j'ai à deux heures, ici près, un rendez-vous d'affaires, qui est même le principal objet de mon voyage à Paris, et je ne pourrai être libre qu'à quatre.

BENOIT.

Qu'à quatre?

MADELON, à part.

Qu'à quatre? bon!

BENOIT.

C'est malheureux.

VINCENT.

Ah! tu feras bien pour moi une petite infraction à la règle.

MADELON.

Ah! ben oui! si mon maitre veut être demain au lit pour huit jours, il n'a que ça à faire.

BENOIT.

Elle a raison, j'ai déjà payé cher cette complaisance-là. Tu sais ce que c'est que l'habitude à notre âge; c'est au point que s'il me fallait dîner sur une autre chaise ou à une autre place que celle où j'ai coutume de m'asseoir, mon dîner me ferait mal.

VINCENT.

C'est fait pour moi. Pourquoi cette petite sotte vient-elle me dire ce que tu as.

MADELON.

Dame! Monsieur, je ne savions pas que vous étiez là, sans ça...

BENOIT.

Eh! parbleu, viens demain matin déjeuner ; nous aurons encore quelques restes, et tu en tireras pied ou aile.

VINCENT.

Eh bien! c'est dit.

Air : *Verse encor.*

A demain, demain, demain, demain.
Demain de grand matin,
Remettons la partie :
A demain, demain, demain,
De la dinde rôtie
Nous verrons la fin.
Armé d'un flacon,
Et narguant les années,
Vincent le barbon
A table est encor bon.

BENOIT.

Moi j'ai, grâce aux cieux,
Toutes les matinées,
L'appétit, mon vieux,
Ouvert avec les yeux,

ENSEMBLE.

A demain, demain, demain, demain, etc.

SCENE VI

BENOIT, MADELON.

MADELON.

Ah! le voilà parti!... M'a-t-il fait assez peur?

BENOIT.

Ma foi, j'ai vu le moment où il prenait ta place.

MADELON.

Joli convive que vous auriez eu là, not'maitre !

BENOIT.

Tu te crois donc plus aimable?

MADELON.

Dame! écoutez, j'sommes fille, il est veuf, j' n'ons que vingt-neuf ans, il en a soixante... et puis vous m'varrez, quand j'vas être un p'tit brin bichonnée.

BENOIT.

Comment, diable! de la toilette ?

MADELON.

Dame! je ne trouverons pas de longtemps une si belle ocasion de m'requinquer.

Air : du vaudeville de *la Pupille.*

J'vas mett' mon nouveau jupon vert
Avec ma cornette nouvelle,
J'vas mettre mon corset qui n' sert
Qu'avec ma coll'rette à dentelle.
J'vas mett' par-d'sus ça mon can'zou,
J'vas mettre enfin, pour que rien n'cloche,
Ma belle croix d'or à mon cou
Et la dinde à la broche.

(Elle sort.)

SCÈNE VII

BENOIT, seul.

Et moi aussi, je vais faire un bout de toilette; le jour de sa fête un peu de coquetterie est bien per-

mise. (Il entre dans son cabinet. La scène reste vide, et on entend une fanfare dans la rue).

SCÈNE VIII

MADELON, dans sa cuisine; BENOIT, dans sa chambre à coucher, de manière que le théâtre est entièrement vide.

BENOIT, sans être vu.

Dis donc, Madelon?

MADELON, de même.

Plaît-il, not'maître?

BENOIT.

Qu'est-ce que c'est donc que cette musique-là?

MADELON.

Ça m'a tout l'air d'une sirinade qu'on vous donne.

BENOIT.

Va donc voir ça.

MADELON.

Je ne peux pas, je tourne ma broche.

BENOIT..

Et moi, je me fais la barbe.

SCÈNE IX

LES MÊMES, VINCENT.

VINCENT, seul.

Est-ce heureux que mon homme soit malade! Voilà notre rendez-vous remis à demain, et par conséquent

plus d'obstacle à mon dîner avec l'ami Benoît. Mais où est-il donc?

MADELON, dans la cuisine.

Dites donc, not' maître, ils disent que c'est votre fête.

BENOIT.

Ma fête? bon!

MADELON.

C'est juste... le 4 juin, veille du 5.

VINCENT.

C'est sa fête? ça se trouve à merveille, chut! Allons vite lui chercher un bouquet, et au coup de deux heures, tombons chez lui comme un accident... Oh! la bonne surprise. (Il sort.)

SCÈNE X

MUSICIENS ET CHANTEURS, dans la rue.

CHOEUR.

AIR DE *la Marche des Tartares* (DE LODOÏSKA).

Gloire au bon monsieur Benoît !
Que toujours il soit
Heureux, content
Et bien portant ;
Oui, qu'en tout temps ses jours
Soient tissus d'or et de soie,
Et que toujours
La joie,
Au défaut des amours,
En charme et prolonge le cours.

SCENE XI

MADELON, un bouquet à la main, venant au-devant de Benoît, qui sort de sa chambre, habillé et sans perruque.

MADELON.

Permettez, not' maître, que je vous la souhaitions bonne et heureuse, accompagnée de trente-six mille autres. (Elle lui met le bouquet à sa boutonnière).

BENOIT.

Je te remercie ; mais je gage, friponne, que cette sérénade-là me vient de ta part.

MADELON.

Hé bien, oui, là, not' maître.

BENOIT.

Voilà ce que je ne voulais pas ; mais au moins, je t'en prie, ne fais pas d'autres folies. Tu m'a donné l'année dernière une paire de rasoirs anglais; celle d'avant, une brosse d'ébène à miroir. Je ne veux plus de tout ça.

MADELON.

Soyez ben tranquille, cette fois-ci, parce que je n'pourrions rien vous donner d'comparable au cadeau que vous faites, en me permettant de dîner avec vous.

BENOIT.

Tant mieux, ma fille, car mon intention était de te faire plaisir.

MADELON.

En ce cas-là, vous pouvez vous vanter de n'avoir pas manqué votre coup, allez.

BENOIT.

Quelle heure est-il ? Diable! deux heures moins un quart.

MADELON.

Déjà! et vite le couvert, car je tremblons qu'il ne survienne tout à coup queuqu' rabat-joie qui m' renvoie à la cuisine comme tout à l'heure. (Elle sort).

BENOIT.

Voilà les repas que j'aime : bonhomie, franchise et gaieté ; on a beau dire, cela ne se trouve plus qu'au Marais. (Pendant les deux couplets suivants, Madelon apporte les plats.)

Air : *La Fille est pour le garçon* (de M. Mellinet).

Festins où le champagne pleut,
Chair abondante et délicate,
Vases dorés, vaisselle plate,
Voilà ce qu'aujourd'hui l'on veut.
Petites tables, larges verres,
Vins naturels et mets bien sains,
Voilà comment, sans médecins,
Vivaient jadis nos pères !

A table, loin de discuter,
Et de faire assaut d'éloquence,
On n'affichait d'autre science
Que celle de boire et chanter.
Maintenant de graves chimères
Gâtent le vin que nous buvons ;
C'est que maintenant nous avons
Plus d'esprit que nos pères.

MADELON, apportant le dindon.

V'la c'que c'est : ça vous a-t-il une mine, hein? c'est-i doré?

BENOIT.

Et quelle odeur!... Allons, vite, à table.

MADELON.

La première... ah!

BENOIT.

Que tu es bête!

MADELON.

Après vous, not' maître.

BENOIT, s'égayant.

Hé bien, m'y voilà; comme tu as l'air embarrassé!... Allons. à ton aise.

MADELON.

Ça va venir... C'est que la première fois, voyez-vous, on n'est pas maîtresse d' ça.

VINCENT, en dehors.

Me voici, me voici.

MADELON.

Miséricorde!

BENOIT.

C'est lui..

VINCENT, de même.

Un couvert de plus.

MADELON.

J'sis morte...

BENOIT.

Lève-toi donc vite.

MADELON.

J'n'en ons pas la force.

BENOIT.

Il le faut pourtant bien. Le voici... vite donc.

MADELON, se levant.

J'en ferai une maladie; c'est sûr.

SCÈNE XII

LES MÊMES, VINCENT.

VINCENT.

Hé bien ! me voilà, mon vieux ! tu ne m'attendais guère, pas vrai ?

BENOIT.

Non, je l'avoue.

MADELON, à part.

Biau chef-d'œuvre qu'il a fait là.

BENOIT.

Et ton rendez-vous ?

VINCENT.

Est remis à demain. Mon orfèvre a la fièvre.

MADELON, à part.

Qui l'emporte !

VINCENT.

La soupe servie, et mon couvert déjà mis ! tu m'as donc attendu. C'est charmant, c'est charmant. Allons, vite à table.

MADELON, à part, en s'en allant.

Et moi, à la cuisine ! Ah ! si je pouvais trouver queuqu' rubrique pour... Il faut chercher.

SCÈNE XIII

BENOIT, VINCENT.

VINCENT, tirant de sa poche deux roseaux enlacés ainsi qu'un bouquet [1].

Mais avant tout...

1. VARIANTE : lui montrant un petit tableau encadré.

AIR : *Il était un petit homme.*

L'amitié te présente
Dans ces deux arbrisseaux
Deux roseaux ;
C'est l'image touchante
De deux anciens amis
Bien unis,
Qui, battus longtemps
Par le poids des ans,
Ont pu plier, mais....
Qui ne rompront (*ter*) jamais.

ENSEMBLE.

Qui ne rompront (*ter.*) jamais.

(Ils s embrassent.)

BENOIT, ému.

Je crois que je commence à lui pardonner d'être venu déranger Madelon.

VINCENT.

Qu'as-tu donc ? tu pleures?

BENOIT.

Oui, tes roseaux, tes amis m'ont tout... Attends-moi là.

VINCENT.

Où vas-tu ?

BENOIT.

Est-ce qu'il ne faut pas arroser ton bouquet? Madelon !

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MADELON.

MADELON, tristement.

Qu'est-ce qu'il vous faut, not' maître?

BENOIT.

Descends à la cave, tu tourneras à droite, et à la gauche du soupirail, tu verras sur trois bouteilles une étiquette...

MADELON.

Mais, not' maitre, est-ce que j'sais lire ?

BENOIT.

Oh ! c'est vrai ; je ferai mieux de descendre, d'ailleurs je choisirai le vin moi-même, et ce sera le plus sûr.

VINCENT.

Comment le plus sur ?... Ah ! j'entends.

BENOIT.

Tu m'en diras des nouvelles.

VINCENT.

Va, va, puisque tu le veux ; tu es chez toi, je n'ai rien à dire.

BENOIT.

Tiens, voilà de l'excellent mâcon, pelote en attendant partie, je ne fais que descendre et monter. (Il sort).

SCÈNE XV

VINCENT, MADELON.

MADELON, à part tandis que Vincent boit.

Nous v'là seuls... si j' m'avisions de cette idée qui m'est venue... mais il ne voudra pas me croire... Bah ! essayons toujours... On dit que les vieux croyent tout... faut voir s'il gobera celle-là.

VINCENT, goûtant le vin.

J'en avalerais jusqu'à demain.

MADELON, d'un ton mystérieux.

C'est-il tout de bon, Monsieur, que vous venez dîner avec not' maître ?

VINCENT.

Sans doute.

MADELON.

Vous avez donc plus de courage que tous les autres ?

VINCENT.

Du courage, pourquoi ?

MADELON.

Parce qu'il faut en avoir... v'là tout. Y avait-il longtemps que vous n'aviez vu l' pauvre M. Benoit, quand vous êtes arrivé tantôt ?

VINCENT, de plus en plus surpris, ensuite effraye.

Il y avait deux ans.

MADELON.

Alors ça ne m'étonne plus : ne voilà que dix-huit mois que ça le tient.

VINCENT.

Que ça le tient ! quoi ?

MADELON.

Ah ! ben oui... quoi ? si je voulais être chassée ce soir, je n'aurais qu'à vous le dire. Qu'il vous suffise de savoir que vous êtes bien heureux, si vous sortez d'ici comme vous y êtes entré.

VINCENT.

Bah !

MADELON.

Et que, si vous vouliez m'en croire, vous décamperiez avant qu'il ne soit remonté de la cave.

VINCENT.

Moi, décamper quand je meurs de faim, quand le diner est servi, quand les truffes embaument !

MADELON.

Quand... quand... quand... Tenez-vous à vos oreilles ?

VINCENT.

Si j'y tiens ?

MADELON.

Eh ben, vous pouvez les baiser en signe d'adieu, c'est moi qui vous le dis.

VINCENT.

Allons, tu es folle.

MADELON, à voix basse.

Non, mais, c'est lui qui est fou, là, puisqu'il faut vous le dire.

VINCENT.

Benoît ?

MADELON.

Oui, Monsieur, il a tous les mois des vertigos qui le prennent, et c'est toujours du 1 au 5.

VINCENT.

Et nous voilà au 4. Oh ! mon Dieu, et qu'est-ce qui a pu lui occasionner ça ?

MADELON.

D'abord la mort de sa pauvre femme, qu'il aimait comme un fou, on peut le dire, et puis le vin qu'il a bu pour s'en consoler.

VINCENT.

On ne dirait pourtant pas...

MADELON.

Non, ça le prend tout à coup, et ça le quitte de même.., le temps seulement de couper une oreille, et la tête tournée, il n'y pense plus.

VINCENT.

Et en a-t-il déjà beaucoup coupé ?

MADELON.

Queuqu's-unes, mais pas encore trop.

VINCENT.

Dis-moi donc à quoi que tu reconnais...

MADELON.

D'abord à son teint qui devient rouge comme un soleil, à ses yeux qui devenont brillants comme des étoiles, et puis à sa manière d'raiguiser les couteaux en vous regardant d'un air... Vous l'verrez assez vous-même, allez.

VINCENT.

Ah ! il aiguise...

MADELON, prenant deux couteaux.

Oui, dès que vous le verrez faire comme ça, cric, crac, cric, crac, (Elle fait mine d'aiguiser les couteaux.) gagnez vite la porte, ou sinon...

VINCENT.

Ma foi, toute réflexion faite, j'ai envie...

MADELON.

De le laisser dîner seul, pas vrai ? je vous le conseille, quitte à revenir après l'accès.

VINCENT.

Oui, mais ces truffes ?

MADELON.

Oui, mais vos oreilles ?

VINCENT.

C'est vrai.

MADELON.

Il faut qu'il coupe, d'abord, et dans ce moment-là le dindon et vous ce serait la même chose.

VINCENT.

Tu as raison, et décidément je me sauve.

MADELON, à part.

Bon, je dînerai. (On entend Benoit chanter.)

VINCENT.

Il n'est plus temps.

MADELON, à part.

Je ne dînerai pas.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, BENOIT, chargé d'un panier de vin.

BENOIT.

AIR : de la *Gaîté*. (LA MÉLOMANIE.)

Voilà du vin ;
Ça, mettons-nous à table....
Savourons ce jus délectable.
Vive le vin !
Qui rend la gaîté plus durable,
La vieillesse plus supportable ?
C'est le bon vin et la table.

VINCENT.

Moment redoutable !
L'effroi me saisit,
Il touche l'instrument maudit....
Quel regard effroyable ! (*bis.*)

MADELON, à part.

Bon ! ça va bien.... le pauvre diable
N'a plus d'appétit.

BENOIT.

Voici du vin....
Ça, mettons-nous à table,
Savourons ce jus délectable,
Vive le vin !
Qui rend la gaîté plus durable,
La vieillesse plus supportable ?
C'est le bon vin.

Allons, mets-toi là, mon vieux, et moi ici.

MADELON, bas à Vincent.

Ayez ben soin de mettre de l'eau dans son vin ! entendez-vous, sans ça...

BENOIT, à Madelon.

Eh bien, et mon plat d'oreilles que je t'avais tant recommandé ?

VINCENT.

Hai ! hai ! hai !

BENOIT.

Je ne le vois pas, ça aurait peut être fait plaisir à Vincent.

VINCENT.

Merci, merci.

MADELON.

Ma fine, not' maître, je n'ons pas eu le temps, faudra que Monsieur s'en passe.

VINCENT.

Voilà que ça le prend.

BENOIT.

Tu dineras donc sans oreilles, mon ami ; heureuse-

ment, (Montrant la dinde.) voilà qui te dédommagera. (Coupant du pain.) Le diable soit de tes couteaux... ils ne coupent jamais.

MADELON.

Je les f'rons repasser demain.

BENOIT.

Demain ! il sera bien temps.

VINCENT, à part.

Je n'en réchapperai pas.

BENOIT.

Mais nous sommes à une lieue l'un de l'autre.. Que diable, il y a assez longtemps que nous nous sommes vus pour nous rapprocher un peu davantage. Tiens, mettons-nous-là. (Il se met de manière à faire face au public.

VINCENT, à part.

Côte à côte !

BENOIT.

Viens donc !

VINCENT

M'y voilà.

BENOIT.

Approche encore, encore.

VINCENT.

Merci... j'aime à avoir, à table, mes coudées franches.

MADELON, à part.

Il n'est pas à la noce.

BENOIT.

A ton aise ; buvons. (Vincent veut lui verser de l'eau). Fi donc, pur !.. comme l'amitié qui nous lie.

VINCENT, à part.

Belle amitié !.. Ah ! mon Dieu ! comme ses yeux commencent à briller !

BENOIT.

Comment le trouves-tu ?

VINCENT.

Excellent.

BENOIT.

Eh bien ! redoublons. (Vincent veut encore lui mettre de l'eau dans son vin.) Va-t'en au diable avec ton eau.

VINCENT.

Mais cela t'échauffera trop.

BENOIT.

Tant mieux, une petite pointe, ça ne fait pas de mal. Mais tu ne manges pas !

MADELON, à part.

C'est bien ce que je veux.

VINCENT.

Si fait, si fait.

BENOIT.

Oh ! je vois ce que c'est : tu te résrves pour... (Montrant la dinde ; ensuite à part.) Cette pauvre Madelon, comme ça lui a coupé sa gaieté.

VINCENT, effrayé.

Que parles-tu de couper ?

BENOIT.

Peste, tu as l'oreille fine. (Vincent tremble.) Comme tu trembles !

VINCENT, à part.

On tremblerait à moins.

BENOIT, prenant les couteaux.

Ah ça ! maintenant, procédons.

VINCENT, s'éloignant de Benoit.

Je suis mort.

BENOIT.

Eh bien ! où vas-tu donc ?

VINCENT.

Ce n'est rien... c'est qu'il vient du vent de cette porte. (Montrant la porte du fond.) Je suis mieux ici.

BENOIT.

Frileux ! (Il aiguise les couteaux.)

AIR : *Eh! zig, eh! zig, zig.*

Eh ! zig, eh ! zig, eh ! zog, eh ! fric, eh ! froc.
Tu vas voir comment Benoît
Traite les gens qu'il reçoit.

MADELON, bas à Vincent.

Sauvez-vous donc.

VINCENT, bas à Madelon.

Je n'ai plus de jambes.

BENOIT, essayant le couteau.

Comme un rasoir. (Il se lève.) Çà, que te couperai-je ?

VINCENT, se sauvant.

Au secours ! au secours ! au secours !

BENOIT, le poursuivant.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc ? Vincent, Vincent ! (Madelon étouffe de rire.) A-t-il perdu la tête ? Vincent, Vincent ! (Il court après lui.)

SCENE XVII

MADELON, seule riant toujours.

Ah ! ben oui... le v'là qui court comme un voleur. Pas de danger qu'il revienne. Oh ! la bonne peur que je lui ai faite là ; eh ben ! l'diner va m'en paraître encore meilleur. Qu'est-ce qui croirait pourtant qu'une sotte paysanne comme moi va en faire accroire à un vieux Rodrigue comme lui.

Air de la *Ronde de Rabelais.*

Il a donné dans la nasse,
Et l' champ d' bataille est à moi,
Preuve qu' la ruse et l'audace
Viendraient à bout d'je n'sais quoi.
Profitons d'son effroi
Et mettons-nous à sa place.
Puisqu'en été comme hiver
Qui quitte sa place la perd.

C'est comm' ça qu'dans not' village,
Près d'sa femme un jour, Thomas
Surprend en r'venant d'voyage
Lubin mangeant son repas ;
Il s'emporte, et tout bas
Lubin lui dit : C'est dommage,
Mais en été comme hiver,
Qui quitte sa plac' la perd.

SCÈNE XVIII

MADELON ; BENOIT, essoufflé.

BENOIT.

Le diable soit de l'original ! il m'a essoufflé pour quinze jours.

MADELON.

Vous n'avez pu le joindre ?

BENOIT.

Ah ! bien oui, le joindre ! on dirait d'un échappé des Petites-Maisons.

MADELON.

Queu drôle de vertigo, donc ? Dites-donc, not' maître c'est mon bon ange qui le lui a envoyé pour que j'prenions sa place à table.

BENOIT.

Est-ce que, depuis deux ans que je ne l'avais vu, sa cervelle...

MADELON.

Il faut croire... Mais, ma fine, tant pis pour lui, s'il perd la tête ; je ne la perds pas, moi. A nous deux, not'maître.

BENOIT.

Ma foi, tu as raison... cependant il m'inquiète.

MADELON.

Bah ! c'est votre vin vieux qui lui aura porté au cerveau, et v'là tout. A boire s'il vous plait.

BENOIT.

Il paraît que tu n'as pas peur, toi ?

MADELON.

Peur et de quoi donc ?

Air du vaudeville de *Colombine Mannequin.*

Je défions ben que l' vin m'attrape,
Car aux vendanges d'not' endroit,
Je mordions toujours à la grappe,
Et je n'en marchions pas moins droit.
Ben loin de déranger ma tête,

L'vin m'rend l'courage et la gaîté ;
Il donne d'l'esprit au plus bête :
A vot' santé (*bis.*)

SCÈNE XIX

LES MÊMES, UN COMMISSIONNAIRE

LE COMMISSIONNAIRE.

Mademoiselle Madelon ?

MADELON.

C'est moi, qu'est-ce qu'il y a ?

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est une lettre pour vous.

MADELON.

Pour moi ? tiens !.. qu'est-ce qu'il te faut pour ça ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Rien du tout, Mademoiselle, le porc est payé. (Il sort.)

BENOIT.

Je ne savais pas que tu étais en correspondance.

MADELON.

Moi non plus ; mais comme on a oublié de me faire apprendre à lire, voulez-vous avoir la bonté...

BENOIT.

Donne-moi... Si pourtant c'était quelque chose... hein ?

MADELON.

Allez donc, vous voulez rire ? Lisez toujours.

BENOIT.

Va me chercher mes lunettes qui sont sur la table à côté de la fenêtre.

MADELON, à part.

Oh ! la bonne occasion. (Haut.) T'nez, not'maître, en v'là une paire qui me tombe sous la main, elle vous ira peut-être ?

BENOIT.

Elle est toute neuve. Ah ! Madelon ! Madelon ! je vous avais bien défendu de faire ces folies-là.

MADELON.

Au contraire, not'maître, vous me l'avez ordonné par toutes vos bontés pour moi. Et puis, ce n'est pas tous les jours fête.

BENOIT, les essayant.

C'est qu'elles sont excellentes. Cette pauvre fille ! elle connait mon numéro. Voyons. (Il lit.) « Du corps de garde de la place Royale. » Ah ! on t'écrit d'un corps de garde !

MADELON.

Il y a ça ?... Je n'ai pourtant pas de connaissance...

BENOIT, continuant.

« Ma chère Madelon, si l'accès de ton maître est passé... » Si mon accès est passé !

MADELON.

Voyons, après ?

BENOIT.

« Dis-lui que je viens d'être arrêté et que je le prie de venir de suite me réclamer. Vincent. » Vincent, quoi c'est Vincent ?

MADELON.

Il est arrêté ?

BENOIT.

Eh ! vite, vite, ma perruque.

MADELON, à part.

Bon. (Haut.) Tenez, not'maitre, mettez la première venue, ça sera plus tôt fait.

BENOIT.

Comment diable... Ah ! Madelon, nous nous brouil lerons.

MADELON.

C'est bon, c'est bon ; pensez d'abord au plus pressé... ce pauvre M. Vincent !

BENOIT.

J'y vais... C'est une perruque à la Titus, et qui me va comme un ange... Mais que peut-il lui être arrivé ?... Et dans le dernier goût... tu mériterais bien... Donne-moi ma canne.

MADELON.

La v'là, Monsieur.

BENOIT.

Un jonc à pomme d'ivoire ! Oh ! pour le coup...

MADELON.

Mais partez donc vite... il doit se faire un mauvais sang !

BENOIT.

J'y vole, mais, à mon retour, tu ne l'échapperas pas... lunettes, canne, perruque ; je ne te demande plus rien, car tu me fâcherais encore par quelque nouvelle surprise... Allons donc voir ce qui peut-être arrivé à ce bon Vincent, au corps de garde de la place Royal ; c'est à deux pas d'ici... je ne fais qu'aller et venir.

SCÈNE XX

LES MÊMES, VINCENT, UN CAPORAL, ARCHERS.

CHOEUR, dans la coulisse.

AIR : *Finissez donc, monsieur le militaire.*

VINCENT.

Lâchez-moi donc, vous vous moquez, je pense,
A ce point-là me faire violence ! (*bis.*)

CHOEUR.

Pas de raison et pas de résistance. (*bis*)
De par la loi, respect, obéissance.

BENOIT ET MADELON, écoutant.

Silence !

CHOEUR.

Tu marcheras, je t'en réponds : (*bis.*)
Pas de pitié pour les fripons. (*bis.*)

(La porte s'ouvre, et l'on voit Vincent entre quatre soldats.)

VINCENT.

Il va me couper les oreilles,
Oh ! Messieurs, retenez-le bien.

LES SOLDATS.

Aurais-tu des craintes pareilles
Si tu ne te reprochais rien ?

VINCENT.

Tenez-le bien,
Pour qu'il ne me coupe rien.

LES SOLDATS.

Oh ! c'est toi que nous tenons bien.

BENOIT.

A cela je ne comprends rien.

Ah çà ! Messieurs, comment se fait-il ?..

VINCENT, effrayé.

Prenez garde, il est fou.

BENOIT.

Comment, je suis fou !

MADELON, à part.

J'n'ons plus envie de rire.

LE CAPORAL.

Connaissez-vous cet homme-là ?

BENOIT.

Parbleu ! sans doute, c'est mon ami Vincent.

VINCENT.

Là, je ne le fais pas dire.

LE CAPORAL.

Silence !

BENOIT.

Qui étant tout à l'heure à dîner avec moi, s'est sauvé tout d'un coup comme si le diable l'emportait.

VINCENT.

J'avais de bonnes raisons pour cela.

LE CAPORAL.

Nous les connaissons, vos raisons.

VINCENT, bas à Madelon.

Dis donc, Madelon, il parait que l'accès est passé.

LE CAPORAL.

Des intelligences avec cette fille ? qu'on l'arrête aussi !

MADELON.

Comment, qu'on m'arrête ? Le premier qui me touche...

BENOIT.

Messieurs, je réponds d'elle... Mais, dites-moi donc ce qui est arrivé.

LE CAPORAL.

Le voici. Nous avons aperçu du corps de garde cet homme s'enfuyant à toutes jambes, sans chapeau, et regardant toujours s'il n'était pas poursuivi. Cette fuite nous ayant paru suspecte, nous l'avons arrêté, fouillé, et nous avons trouvé sur lui un couvert d'argent. Sur l'aveu qu'il nous a fait qu'il sortait de chez vous, nous n'avons pas douté que ce couvert ne vous appartînt; ce qui nous confirme dans nos soupçons, c'est cette table encore servie, et en conséquence nous allons livrer le coupable à la justice, pour qu'il soit puni d'après toute la rigueur des lois.

VINCENT.

Mais quand je vous dis...

LE CAPORAL.

Silence!

BENOIT.

Messieurs je vous remercie bien de l'intention, mais ce couvert n'est pas à moi.

LE CAPORAL.

Vous osez défendre l'homme qui vous a volé! N'insistez pas, ou je vous arrête comme son complice.

VINCENT.

Mais puisqu'il vous dit lui-même...

LE CAPORAL.

Silence!

VINCENT.

Eh! que diable, avec vos silences vous aurez toujours raison...

LE CAPORAL.

Chez qui avez-vous pris ce couvert?

VINCENT.

Chez un orfèvre de mes confrères, pour l'offrir à mon ami en l'honneur de saint Boniface, son patron, dont c'est aujourd'hui la fête.

BENOIT, courant l'embrasser.

Comment, mon vieux, c'est pour moi?

LE CAPORAL.

Silence! comment vous appelez-vous?

BENOIT.

Benoît.

LE CAPORAL.

Benoît! justement le couvert est marqué d'un B.

VINCENT.

Parce que je l'ai fait graver à son nom. Et, bien mieux, et comme mon ami s'appelle Étienne-Boniface Toussaint, je voulais faire mettre E. B. T.

LE CAPORAL.

Silence! (A Vincent.) Pourquoi couriez-vous si vite quand nous vous avons arrêté?

VINCENT.

Pour ne pas me laisser couper les oreilles par mon ami Benoît.

BENOIT.

Couper les oreilles?

MADELON, à part.

Hai! hai! hai!

LE CAPORAL.

Mauvaise défaite! Allons, allons chez le commissaire, qui en décidera comme bon lui semblera.

TOUS LES AUTRES.

Chez le commissaire !

MADELON.

Eh bien ! non, non, non... il n'ira pas, et puisqu'on s'obstine à tourmenter ce pauvre cher homme, je vous déclarons qu'il n'y a pas d'autre coupable ici que Thérèse-Marie-Jeanne Madelon, votre servante.

BENOIT.

Comment donc ça ?

MADELON.

Comme je devions avoir la valissance de diner aujourd'hui avec vous, en célébration de vot' fête, s'il ne v'nait personne vous demander la soupe, M. Vincent étant arrivé, l'idée m'est venue, pour le dégoûter du dîner, de lui faire accroire que vous aviez d'temps à autre l'envie de couper les oreilles aux gens. V'là c' que j' vous déclarons véritable sur not' honneur, et, Dieu marci, j'en ons... demandez à tout le monde.

VINCENT.

Oh ! pour le coup tu peux te vanter d'avoir joliment joué ton rôle, car tu m'as fait une peur !...

BENOIT.

Comment, friponne, avec ce petit air nitouche.

MADELON.

Fiez-vous y... Vous savez ben qu'il n'y a pas pire eau que l'eau qui dort.

LE CAPORAL.

Allons, toutes les parties entendues, je vois que, tant tués que blessés...

BENOIT.

Il n'y aura personne de mort, que cette bouteille de

bordeaux à laquelle nous allons casser le cou, si vous voulez bien nous prêter main-forte.

LE CAPORAL.

Prêter main-forte, c'est notre devoir, n'est-ce pas, camarades?

AIR : *Bonsoir la compagnie.*

Si chaque homme saisi
Devait ainsi
Verser à boire,
Dès demain, pour sa gloire,
Doublant de zèle et d'intérêt,
Ma garde saisirait
Tout Paris au collet.
La bouteille est finie,
Bonsoir la compagnie,
Nous emportons l'espoir
De bientôt vous revoir.

CHŒUR.

La bouteille est finie, etc.

(La garde sort).

SCÈNE XXI

BENOIT, VINCENT, MADELON.

BENOIT, riant aux éclats.

Ah! mon pauvre Vincent, que je suis fâché de l'affaire désagréable...

VINCENT.

Voilà qui est fini, mais que diable ta servante avait-elle besoin de me jouer un tour pareil pour dîner à table!... Suis-je plus ridicule que toi?

MADELON.

Quoi ! vrai, vous auriez consenti ?...

VINCENT.

Et j'y consens encore... Est-ce que je ne soupe pas quelquefois avec Marianne ? Mettons-nous à table, et tu verras si je boude.

MADELON.

Eh ben, morguenne, je vous prenons au mot.

BENOIT.

Tu te mettras entre nous deux, et quand vers le dessert nous sentirons notre faim s'apaiser, nous te regarderons, et tes yeux nous remettront en appétit.

MADELON.

Ah ! ça vous plait à dire.

VINCENT.

Non, ma foi, il a raison.

BENOIT.

Air de *Robin et Marion* (de M. Porro).

Sans embarras ni contrainte,
Viens te mettre entre nous deux....
Et n'en conçois pas de crainte,
Tu n'es pas entre deux feux.
Remplir, vider notre verre,
Entonner un gai flon flon,
C'est notre seul savoir faire
Pour les yeux de Madelon.

VINCENT.

Jamais, jamais je m'en vante,
Je n'avais tremblé si fort ;
Et grâce à mon épouvante,
Dont je me ressens encor,
Je ne pourrai de ma vie.

Dût-on m'appeler poltron,
Voir une dinde servie,
Sans penser à Madelon.

MADELON, au public.

Si l'dîner que je vous donne
N' vous paraît pas trop petit;
Si l'sel dont je l'assaisonne
Vous a mis en appétit;
En m'honorant d'vos suffrages,
Qu'chacun d'vous soit assez bon
Pour n'rien r'tenir sur les gages
D'vot' servante Madelon.

FIN

L'HOTEL GARNI

OU

LA LEÇON SINGULIÈRE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, par les comédiens ordinaires du roi, le 23 mai 1814.

PERSONNAGES

M. SAINVILLE, colonel . . .	M. Damas.
Mme SAINVILLE. son épouse. sous le nom de Mme d'Hérigny	Mlle Mézerai.
JENNY, fille de M. et Mme Sainville.	Mlle Mars.
BLINCOUR, amant de Jenny .	M. Michelot.
M. GAILLARD, maître d'hôtel garni	M. Baptiste cadet.

La scène est à Paris dans une salle commune de l'hôtel de la Paix, tenu par M. Gaillard; à gauche du public, la porte de l'appartement de Madame Sainville.

L'HOTEL GARNI

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

Au lever de la toile, madame Sainville est occupée à broder, et Blincour achève le portrait de Jenny.

SCÈNE PREMIÈRE

BLINCOUR, MADAME SAINVILLE, JENNY.

BLINCOURT, à Jenny.

Levez un peu les yeux... encore... c'est cela.

MADAME SAINVILLE.

Mais, quand finira donc, mon cher, ce portrait-là?
C'est aujourd'hui, je crois, la seizième séance.
Vous fites pour le mien plus grande diligence;
Car il fut en six jours fait, retouché, fini,
Encadré, mis sous verre et porté par Jenny.

BLINCOUR

En six jours?

MADAME SAINVILLE.

En six jours... J'ai compté...

BLINCOUR.

C'est possi-
[ble. .

MADAME SAINVILLE.

De quelque vanité si j'étais susceptible,

Je croirais que mes traits ont su vous inspirer
Mieux que ceux de ma fille.

BLINCOUR.

On peut les comparer.
Mais votre complaisance et votre exactitude
Devaient de mon travail doubler la promptitude.
Quand à mademoiselle, il n'en est pas ainsi ;
Toujours riant, chantant, sautant ou courant.....

JENNY, se levant.

Oui ?
Cherchez donc un modèle à peindre plus facile.
Dès l'âge de quinze ans, raisonnable, immobile.

BLINCOUR.

Un peu de patience encore.

JENNY.

Pourquoi donc ?
Je suis trop vive...

BLINCOUR.

Allons, asseyez-vous ?

JENNY.

Non, non.
Je ne veux pas, Monsieur, que vous perdiez vos peines.

BLINCOUR.

Un seul coup de pinceau...

JENNY.

Vos prières sont vaines.
Je n'abuserai plus d'un temps si précieux.

MADAME SAINVILLE, regardant le portrait.

Je le trouve parlant, mais un peu sérieux.

BLINCOUR.

Vous croyez ?

MADAME SAINVILLE.

Dans les yeux elle a plus de folie.

BLINCOUR, à Jenny.

Voulez-vous rire un peu?

JENNY.

Non.

BLINCOUR.

Je vous en supplie.

MADAME SAINVILLE.

Ris donc, puisqu'il le faut.

JENNY.

Je ne suis pas en train.

MADAME SAINVILLE.

C'est un moment d'humeur, elle rira demain.

BLINCOUR.

Mais c'est si peu de chose! un seul trait dans la joue.....
Elle serait charmante.

JENNY, courant se rasseoir.

Il faut, je vous l'avoue,
Que je sois bien docile.....

BLINCOUR.

Un peu de mon côté...

MADAME SAINVILLE.

Il est d'une fraîcheur et d'une vérité.....

BLINCOUR.

Vous trouvez?

JENNY.

(avec insouciance.) (très vivement.)

Voyons donc..... Oh! que je suis jolie!

BLINCOUR.

Il ressemble donc bien?

JENNY.

Vous m'avez embellie.

BLINCOUR.

Du tout.

MADAME SAINVILLE.

C'est un portrait qui doit vous faire honneur.

BLINCOUR (quittant le travail.)

Il est aisé de voir qu'il est d'un amateur.

MADAME SAINVILLE.

Ou plutôt d'un amant, dont le pinceau fidèle
Se plut à caresser l'image de sa belle.

BLINCOUR.

Oui, mon cœur me guida plus encore que mes yeux...
Mais il n'est pas pour moi, ce portrait précieux!

JENNY, vivement.

Pour qui donc?

MADAME SAINVILLE.

Vous l'aurez, Blincour.

BLINCOUR.

Douce assurance!

MADAME SAINVILLE.

Lorsqu'à Blois, l'an dernier, nous fîmes connaissance,
Sur le bien qu'en tous lieux de vous on me disait,
Je vous promis Jenny; je tiens à ce projet...
Mais le sort d'un époux dont le cruel silence
Redouble, hélas! pour moi l'ennui de son absence,
D'un si doux avenir empoisonne l'espoir,
Et mes intentions, vous devez le savoir,

Sont que de ma Jenny l'union se diffère,
Jusqu'au jour fortuné qui me rendra son père.

BLINCOUR.

Si pourtant par malheur la chance des combats...

MADAME SAINVILLE.

Non, mon époux respire, et je n'en doute pas.

BLINCOUR.

Comment le savez-vous ?

MADAME SAINVILLE.

Le ministre lui-même
A calmé, sur ce point, notre frayeur extrême ;
Jugez, d'après cela, combien je m'applaudis
De m'être décidée à venir à Paris.

BLINCOUR.

Sur quoi donc motiver ce singulier silence?

MADAME SAINVILLE.

Je ne sais : d'Hérigny, porté par sa vaillance
Au rang de colonel, depuis dix ans entiers
De climats en climats promène ses lauriers.
Tant que son régiment n'a pas quitté la France,
Quelques lettres m'ont fait supporter son absence ;
Mais rien, depuis quatre ans qu'en des climats nou-
[veaux
La guerre, en s'allumant, a conduit ses drapeaux,
Rien encor n'est venu consoler ma tendresse...
Un seul mot de sa main eût comblé mon ivresse...
L'ingrat m'a refusé ce bonheur d'un instant;
Mais je sais qu'il existe, et mon cœur est content.

JENNY.

J'espère bien qu'un jour, si mon mari voyage,
Il aura la bonté d'écrire davantage,
Car ce silence-là me conviendrait fort peu...

BLINCOUR, souriant.

Tout de bon?

JENNY.

Vous riez? Mais ce n'est point un jeu.
Non, Monsieur, il faudra que je sache où vous êtes,
Où vous devez aller, et tout ce que vous faites,
Non pas de loin en loin; mais courrier par courrier.

BLINCOUR.

En un mot, vous voulez un journal...

JENNY.

Tout entier.

BLINCOUR.

Nous n'aurons pas besoin de ce muet langage,
Car partout où j'irai vous serez du voyage.

JENNY.

Vrai?

BLINCOUR.

Je vous le promets.

JENNY.

J'aime encor mieux cela.
Oh! l'aimable mari, maman, que j'aurai là!
Mais il me faut encor la promesse formelle
Que, fuyant avec soin tout sujet de querelle,
Vous vous garderez bien de jamais exposer
Des jours, dont je veux, seule, en tout temps, disposer.

BLINCOUR.

Si c'est votre désir, oh! qu'à cela ne tienne;
Mais je ne sais pourquoi...

MADAME SAINVILLE.

Blincour, qu'il vous sou-
De certaine dispute engagée hier soir [vienne
Dans cet hôtel?

BLINCOUR.

J'ai fait en cela mon devoir.
Un voyageur, voisin du logis que j'habite,
Avec qui j'eus le tort de me lier trop vite,
Un de ces esprits forts, comme on en voit partout,
N'approfondissant rien et prononçant sur tout,
Pour la vingtième fois, sans honte et sans scrupules,
Attaquait votre sexe, et nommant ridicules
L'estime et les égards qui par nous lui sont dus,
Proclamait ses défauts et niait ses vertus.

MADAME SAINVILLE.

Dans la proscription nous aurait-il comprises?

BLINCOUR.

Autrement, j'aurais pu mépriser ses sottises;
Mais l'amitié, l'amour, qu'à ce point on blessait,
M'ordonnaient de répondre, et c'est ce que j'ai fait.

MADAME SAINVILLE.

Je vous sais gré, Blincour, de cet excès de zèle :
Mais laissez maintenant tomber cette querelle,
Promettez-le moi bien ; si vous la poursuiviez,
Vous blesseriez mon cœur plus que vous ne croyez.

JENNY, allant à Blincour.

Entendez-vous, Monsieur ?

BLINCOUR, à part.

Gardons-nous de rien dire !

JENNY.

A ces conditions vous voudrez bien souscrire...
Jamais dorénavant vous ne disputerez,
Surtout, Monsieur, jamais vous ne me quitterez.

BLINCOUR.

Jamais...A vos côtés je veux passer ma vie.

JENNY.

Tu l'entends, maman?...

BLINCOUR, regardant à sa montre, et à part.

Ciel! dix heures... et j'oublie
Que Sainville m'attend... courons.

(Il sort précipitamment sans être vu de Jenny qui parle à sa mère.)

JENNY.

Qu'il est gentil!
Toujours à mes côtés. (Se retournant.) Eh bien! où donc
Monsieur Blincour? [est-il?

SCÈNE II

MADAME SAINVILLE, JENNY.

MADAME SAINVILLE.

D'où vient cette brusque sortie?

JENNY.

C'est agir librement et sans cérémonie.

MADAME SAINVILLE.

Quoi! sans nous saluer? sans nous dire un seul mot?

JENNY.

Lui, qui se plaint toujours de nous quitter trop tôt!

MADAME SAINVILLE.

Il faut qu'un souvenir.... une affaire pressée....

JENNY.

Mais notre hymen doit seul occuper sa pensée,
Et sa première affaire est, je crois, celle-là.

MADAME SAINVILLE.

Allons, apaise-toi, ma fille, il reviendra.

JENNY.

Certe, il est bien heureux que je sois aussi bonne.

MADAME SAINVILLE.

Voilà, mon cher Blincour, une tête bretonne
Que vous dirigerez bien difficilement.

JENNY.

Je veux, et je le dis très positivement,
Que de monsieur Blincour la tendresse constante
En nulle occasion pour moi ne se démente;
Dans cinquante ans enfin, je veux trouver en lui
Toutes les qualités qu'il possède aujourd'hui.

MADAME SAINVILLE.

Je veux! oh ! de ce mot, crois-moi, perds l'habitude...
L'hymen est pour la femme une école un peu rude.
Moi, je voulais aussi; mais je m'aperçus bien
Que l'art de tout avoir est de n'exiger rien.
Un époux est un maître orgueilleux de son règne,
Qui, tout en nous cédant, veut encor qu'on le craigne.
Un ordre le révolte, un désir le réduit,
Il ne faut que cacher la main qui le conduit.
Au reste, mon enfant, quelques mois de ménage
Bientôt sur tout cela t'instruiront davantage.

JENNY.

Bientôt ?

MADAME SAINVILLE.

Oui, je le crois,

JENNY.

Mon père est donc bien près?

MADAME SAINVILLE.

Et même beaucoup plus que je ne l'espérais.

JENNY.

Que j'aurai de plaisir à le voir ! Mais, peut-être,
Aurons-nous tous les deux peine à nous reconnaitre,

Car, lorsqu'il nous quitta, je n'avais que cinq ans.

MADAME SAINVILLE.

Vingt fois il te pressa dans ses bras carressants....
Puis à mes tendres soins confiant ta jeunesse,
Du plus prochain retour il me fit la promesse....
Il partit... J'ai fait tout pour embellir ton sort,
Tu vas avoir seize ans, et je l'attends encor....
Mais, mon enfant, j'oublie, en parlant de ton père,
Que j'ai chez le ministre une visite à faire.

JENNY.

C'est vrai.

MADAME SAINVILLE.

Va me chercher mon voile.

JENNY.

Quoi! toujours
Ce vilain voile!

MADAME SAINVILLE.

Va, te dis-je, va.

JENNY.

J'y cours.
Mais je n'y conçois rien : toi, qui jamais n'en portes,
Depuis notre arrivée....

MADAME SAINVILLE.

Oui, des raisons très fortes
M'obligent d'en agir ainsi; j'ai mon projet.

JENNY.

Son projet! qu'est-ce donc? parle....

MADAME SAINVILLE souriant.

C'est mon secret.

JENNY.

Des secrets pour ta fille! ah! quelle défiance!
Tu ne me fais jamais la moindre confidence;

Et, depuis quelques jours surtout, tu viens, tu vas,
Tu fais des questions, puis tu souris tout bas....
Par exemple, dis-moi d'où vient ce grand mystère
Que nous faisons partout du vrai nom de mon père ?
Tu te fais appeler madame d'Hérigny,
Depuis près de deux ans que nous voyageons.

MADAME SAINVILLE.

Oui.

JENNY.

Si bien que ton vrai nom, que tout le monde ignore,
Pour mon futur lui-même est un secret encore.

MADAME SAINVILLE.

Il le faut ; entre nous, je sais ce que je fais.

JENNY, avec dépit.

C'est bon, un jour aussi, moi, j'aurai mes secrets.

(Elle sort.)

SCÈNE III

MADAME SAINVILLE.

Dans son petit dépit elle est vraiment charmante !
Mon changement de nom l'intrigue, la tourmente....
Mais, mon très cher époux, j'avais su, Dieu merci,
Pressentir le hasard qui nous rapproche ici,
Et j'ai dû, soupçonnant la frayeur qu'à votre âme
Pourrait causer le nom de votre propre femme,
Vous piquer par l'attrait d'un plaisir passager,
Et vous reconquérir sous un nom mensonger.
Sans cet heureux espoir, qui m'abuse peut-être,
Ne me serais-je pas aussitôt fait connaître ?
Et quelle force, hélas ! ne m'a-t-il pas fallu,
Pour vaincre ce désir que j'ai vingt fois conçu ?

Mais dans cette maison, à peine descendue,
Au moment où j'allais m'offrir à votre vue,
J'apprends que l'âge encor ne vous a pas mûri,
Qu'il n'est pas dans le monde une femme à l'abri
Ni de vos traits mordans, ni de vos entreprises.
Même qu'en vos discours nous sommes compromises,
Et que vous conservez, malgré vos quarante ans,
Vos airs présomptueux, ironiques, tranchants....
Ah! Sainville! quand donc enfin serez-vous sage?
Vous avez tout pour plaire, et n'est-il pas dommage
Qu'avec un cœur si bon, votre esprit, malgré vous,
Vous entraîne à l'oubli des devoirs les plus doux!

SCENE IV

MADAME SAINVILLE, GAILLARD.

GAILLARD.

Je suis votre valet, Madame, je vous prie
De le croire.... Ah! déjà la séance est finie!

MADAME SAINVILLE.

Ainsi que le portrait, monsieur Gaillard.

GAILLARD.

Enfin!
Moi, j'ai cru que jamais nous n'en verrions la fin.
Le peintre a-t-il du moins saisi la ressemblance?

MADAME SAINVILLE.

Oui, parfaitement, grâce à votre complaisance.

GAILLARD.

Bon! pour quelques avis donnés par-ci par-là?
Affaire de goût.

MADAME SAINVILLE.

Non, ce n'est pas de cela
Que je veux vous parler, mais de la grâce extrême
Avec laquelle ici vous m'offrites vous-même
Pour faire nos portraits, ce local dont le jour
Était plus favorable au pinceau de Blincour.

GAILLARD.

Ah ! fi donc !.... j'en reviens au sujet qui m'amène.
Vous saurez que chez moi je loge un capitaine,
Commandant, colonel, tout ce qu'il vous plaira :
Car moi je n'entends rien à tous ces grades-là....
Un militaire enfin, et que ce militaire,
Qui d'égayer son temps fait sa plus grande affaire,
Ayant de vous parler un extrême désir,
Implore de vous voir l'honneur et le plaisir.

MADAME SAINVILLE.

Son nom ?

GAILLARD.

Monsieur Sainville.

MADAME SAINVILLE avec une surprise déguisée.

Ah ! Sainville ! et vous dites
Qu'il désire....

GAILLARD.

Vous voir accueillir ses visites.

MADAME SAINVILLE.

A quel titre ?

GAILLARD.

Madame, à titre de voisin,
D'homme galant, ayant des yeux, un cœur... enfin...

MADAME SAINVILLE.

Mais il n'a pas, je crois encor vu ma figure.

GAILLARD.

Votre figure, non, mais bien votre tournure,

Qui ne pouvait manquer de piquer aujourd'hui
La curiosité d'un homme tel que lui

MADAME SAINVILLE.

Est-il veuf? marié? garçon?

GAILLARD.

Garçon, madame.

MADAME SAINVILLE.

Garçon?

GAILLARD.

Heureusement, car je plaindrais sa femme.

MADAME SAINVILLE.

Pourquoi?

GAILLARD.

Parce qu'il est querelleur, médisant,
Mauvaise tête enfin et fort mauvais plaisant.
Figurez-vous qu'hier il eut l'effronterie
De m'appeler fripon...

MADAME SAINVILLE.

Vous, fripon?

GAILLARD.

Je vous prie
De le croire, madame, et je suis obligé
De lui faire accepter ce matin son congé.

MADAME SAINVILLE.

Comment donc! vous croyez qu'il peut vous compro-
Et vous me proposez ici?... [mettre,

GAILLARD.

Daignez permettre,
J'ai d'abord refusé très positivement.
Mais il est un peu vif, il paie exactement,
Et sous ces deux rapports j'ai cru devoir me rendre...

Me réservant toujours le droit de vous apprendre
Quel est l'homme qu'ici vous allez recevoir...
De part et d'autre, ainsi j'ai rempli mon devoir;
Libre à vous, à présent, d'accueillir sa demande
Ou de la refuser... Que madame commande,
Et je cours à l'instant... Seulement, songez bien,
S'il faut trancher le mot, que c'est un franc vaurien.
Vous voyez à quel point sa visite est suspecte.

MADAME SAINVILLE.

Oui.

GAILLARD.

Que vous ne sauriez être trop circonspecte.

MADAME SAINVILLE.

Non.

GAILLARD.

Que ce militaire est des plus séduisants.

MADAME SAINVILLE.

Sans doute.

GAILLARD.

Que déjà votre fille a seize ans.

MADAME SAINVILLE.

C'est vrai.

GAILLARD.

Qu'il ne faudrait qu'un seul mot, une œillade...

MADAME SAINVILLE.

Hélas! oui.

GAILLARD.

D'où je vois que de mon ambassade
Le résultat sera...

MADAME SAINVILLE.

Qu'à toute heure du jour
De monsieur de Sainville on recevra la cour.

GAILLARD, stupéfait.

Bah!

MADAME SAINVILLE.

Et qu'en paraissant, par la mère et la fille,
Il sera regardé comme de la famille.

GAILLARD.

Je tombe de mon haut!

SÈNE V

Les Précédents, JENNY, apportant le voile.

JENNY.

Partons, il se fait tard.
Voilà ton voile.

MADAME SAINVILLE.

Donne. Adieu, monsieur Gaillard.

GAILLARD, à part.

On n'est pas plus coquette ou l'on n'est pas plus folle
Et sa fille vraiment est à fort belle école!

JENNY, revenant à Gaillard.

Ah! si monsieur Blincour venait, dites-lui bien
Que je vais rentrer.

(Elle va rejoindre sa mère.)

SCÈNE VI

GAILLARD, seul.

Bon chacune aura le sien.
Et ce monsieur Blincour, cette honnête victime,

Qui cédant ce matin à l'ardeur qui l'anime
Va se faire tuer pour prouver leur vertu...
C'est la dixième fois qu'on se sera battu
Depuis un mois qu'ici loge ce militaire.
Mais monsieur de Sainville, ah ! vous aurez beau faire,
Ces deux dames seront tout ce que vous voudrez,
Vous vous battrez ou non, vous déménagerez.
Je suis las de vous voir faire ici le Saint-George,
Et l'hôtel de la Paix n'est pas un coupe-gorge.
Mais, je l'entends, hardi, Gaillard... c'est le moment
De lui glisser tout bas ton petit compliment.

SCÈNE VII

SAINVILLE, GAILLARD.

SAINVILLE.

Eh ! bien, monsieur Gaillard, avez-vous vu nos belles ?
Qu'ont-elles dit?... peut-on se présenter chez elles ?

GAILLARD, avec humeur.

Elles m'ont répondu qu'à toute heure du jour
De monsieur de Sainville on recevrait la cour.

SAINVILLE.

Oui? j'en étais bien sûr... Des femmes isolées...
Dans un hôtel garni... sortant toujours voilées...
Recevant un jeune homme... On a tant vu cela !...
Tous mes romans d'amour ont commencé par là...
(A Gaillard.)
Me voilà donc admis?...

GAILLARD, voulant tirer un papier de sa poche.

Souffrez, je vous supplie... -

SAINVILLE, lui serrant le bras.

Ambassade jamais n'a mieux été remplie.

GAILLARD, même jeu.

Permettez-moi, Monsieur...

SAINVILLE, de même.

C'est que je suis certain
Que je ne dois l'accueil qu'on me fait ce matin
Qu'à l'éloge brillant que vous avez su faire
De mon nom, de mon rang et de mon caractère.

GAILLARD.

Il est vrai que j'ai dit tout ce que j'en pensais.

SAINVILLE.

Je ne m'étonne plus d'un aussi prompt succès...
Mais n'importe, l'affaire était fort délicate...

GAILLARD.

Monsieur...

SAINVILLE.

Vous étiez né pour être diplomate.
On vous a demandé si j'étais marié,
Sans doute, car jamais ce point n'est oublié ?

GAILLARD.

J'ai dit que non.

SAINVILLE.

Fort bien, c'est mentir comme un
[ange.

GAILLARD.

Vous êtes marié ?

SAINVILLE.

Cela vous semble étrange ;
Je le crois, car j'en suis moi-même encor surpris.

GAILLARD.

Alors je leur dirai que je me suis mépris.

SAINVILLE.

Non, gardez-vous-en bien ; vous gâteriez l'affaire.

Des respectables noms et d'époux et de père
L'appareil imposant alarme la beauté,
Et devant eux l'amour s'envole épouvanté.

GAILLARD.

Où donc Madame est-elle?

SAINVILLE.

Après dix ans d'absence,
Je ne sais trop... Je crois pourtant qu'elle est en [France
Je l'ai quittée à Brest; mais l'idée où je suis
Qu'elle aura voyagé pour charmer ses ennuis,
Fait que toutes les fois que je lui veux écrire,
Incertain de la ville où ma femme respire,
Je m'arrête, la plume échappe de ma main,
Et je remets toujours ma lettre au lendemain.
Mais j'écrirai... bientôt... oui, car de ma pensée
Dix ans bien écoulés ne l'ont point effacée.
Ses traits me sont présents, et si je la voyais,
Sans hésiter beaucoup, je la reconnaîtrais...
Mais ce n'est pas l'instant de parler de ma femme.
Désirant vous payer, et de toute mon âme,
Ce que si galamment vous avez fait pour moi,
Mon cher monsieur Gaillard, je me fais une loi
D'établir, de fixer chez vous mon domicile,
Tant que mon régiment sera dans cette ville.

GAILLARD.

Non, Monsieur...

SAINVILLE.

Et de plus, je veux dans votre hôtel!
Amener, dès demain, tous mes officiers.

GAILLARD, à part.

Ciel !

SAINVILLE.

Vous voyez que je sais reconnaître un service!

GAILLARD.

Sans doute ; mais comment voulez-vous que je puisse
Loger autant de monde ?

SAINVILLE.

Eh quoi ! n'avez-vous pas
D'appartements vacants?

GAILLARD.

Aucun, du haut en bas.
Je n'en suis pas, Monsieur, pour cela moins sensible...

SAINVILLE.

Quoi ! pas un logement chez vous n'est disponible ?

GAILLARD.

Un seul, demain matin, le sera.

SAINVILLE.

Parlez donc.
Et lequel ?

GAILLARD.

C'est le vôtre.

SAINVILLE.

Hein ?

GAILLARD.

Oui. Monsieur, pardon.
Si je me vois forcé...

SAINVILLE.

Quelle plaisanterie !

GAILLARD.

Du tout.

SAINVILLE, riant.

Vous me donnez mon congé ?

GAILLARD.

Je vous prie...

SAINVILLE.

Non, non, je n'en crois rien; vous êtes un plaisant
Monsieur Gaillard.

GAILLARD.

Monsieur, c'est sérieusement.
Depuis que vous logez ici, ma table d'hôte
Chaque jour diminue.

SAINVILLE.

Eh bien! est-ce ma faute?

GAILLARD.

Votre ton goguenard; vos propos outrageants
Ne cessent d'irriter, de provoquer les gens.

SAINVILLE.

Eh! qu'importe, pourvu que je les satisfasse?
Suis-je allé vous prier de vous battre à ma place?

GAILLARD.

Non, certe, et vous avez fort bien fait.

SAINVILLE.

Je le crois...

GAILLARD.

Je n'ai jamais été bretteur, moi...

SAINVILLE.

Je le vois.

GAILLARD.

Et sans aller plus loin, ce matin même encore
Ce bon monsieur Blincour que j'aime, que j'honore...

SAINVILLE.

Vous m'y faites penser. Comment! il est venu?
Et personne chez vous ne m'en a prévenu!

GAILLARD.

Non, Monsieur, je savais l'objet de sa visite:

Et, fidèle à la loi que je me suis prescrite,
Par intérêt pour vous et pour lui, j'ai menti.

SAINVILLE.

Comment donc?

GAILLARD.

En disant que vous étiez sorti.

SAINVILLE.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange conduite!
De ce mensonge-là prévoyez-vous la suite?

GAILLARD.

J'ai voulu...

SAINVILLE.

Quoi! je donne un rendez-vous d'honneur,
Mon adversaire arrive, et de gaîté de cœur
Vous me faites passer pour un homme sans âme,
Sans pudeur ni parole?... Ah! le trait est infâme.
Vous avez compromis ma réputation;
Vous m'en devez, Monsieur, la réparation.

GAILLARD, tremblant.

La réparation? et de quelle manière
L'entendez-vous?...

SAINVILLE.

Allez trouver mon adversaire.

GAILLARD.

Oui. Monsieur...

SAINVILLE.

Dites-lui que, lorsqu'il est venu,
Je l'attendais...

GAILLARD.

Fort bien.

SAINVILLE.

Chez moi.

GAILLARD.

C'est convenu.

SAINVILLE.

Que vous seul avez fait un mensonge...

GAILLARD.

A merveille.

SAINVILLE.

Que toujours je soutiens ce que j'ai dit la veille :
Que, jusqu'à son retour, l'honneur m'enchaîne ici.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, BLINCOUR.

BLINCOUR, survenant.

Je n'en doutai jamais, Monsieur, et me voici.

SAINVILLE.

Soyez le bien venu ; je vous demande excuse
Pour cet original qui, par sa sotte ruse...

BLINCOUR.

N'en parlons plus, Monsieur.

GAILLARD, à part.

Comment ! original !
Si je lui ressemblais, cela finirait mal.

SAINVILLE.

Allons, à déjeûner, monsieur Gaillard.

GAILLARD.

J'y vole.

BLINCOUR.

Oubliez-vous, Monsieur, qu'un motif moins frivole...

SAINVILLE.

Une affaire d'honneur ne saurait s'oublier.

GAILLARD, à part, en sortant.

Le déjeûner pourra les reconcilier.

SCÈNE IX

BLINCOUR, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Vous êtes étonné du retard que j'apporte
Au combat entre nous convenu.

BLINCOUR.

Peu m'importe...
Vous ne me ferez pas attendre ?

SAINVILLE.

Seulement.
Jusqu'à demain matin.

BLINCOUR.

Jusqu'à demain ? comment !
N'est-ce pas aujourd'hui ?...

SAINVILLE.

Soit ; mais si je diffère,
C'est pour que vous ayez la preuve la plus claire
Que je n'avais pas tort ; que j'ai su bien juger,
Et que je ne me bats que pour vous obliger.

BLINCOUR.

Ne renouvelons pas d'inutiles querelles.

SAINVILLE.

Ah ! c'est que ce matin j'ai des armes nouvelles.

Hier je doutais encor ; je suis sûr aujourd'hui,
Et vais vous terrasser par un seul mot.

BLINCOUR.

Vous !

SAINVILLE.

Oui.
Quelle idée auriez-vous, s'il vous plaît, d'une belle
Qui n'hésiterait pas à recevoir chez elle
Un voyageur, avant de connaître son ton,
Sa naissance, ses mœurs, et peut-être son nom ?

BLINCOUR.

Vous supposez un fait qui n'a rien de probable.

SAINVILLE.

Le vrai peut, comme on dit, n'être pas vraisemblable,
Car la dame qu'ici je cite...

BLINCOUR.

Eh bien ! Monsieur ?

SAINVILLE.

Est votre amie, et moi, je suis le voyageur.

BLINCOUR.

C'est impossible.

SAINVILLE.

Allons, le seul moyen de vaincre
Votre obstination, est donc de vous convaincre ?
Entrons chez elle, au moins vous en croirez vos yeux.

BLINCOUR.

Non.

SAINVILLE.

Non ?

BLINCOUR.

Non.

SAINVILLE.

Vous serez un mari précieux.

BLINCOUR.

Monsieur, vous abusez !...

SAINVILLE.

Venez donc chez ces dames.

BLINCOUR.

Moi ! paraître céder à des soupçons infâmes !

SAINVILLE.

Allons, dites plutôt que vous ne l'osez pas.

BLINCOUR.

Ah ! monsieur, c'en est trop, et j'y vais de ce pas.

(Ils vont vers l'appartement de madame d'Hérigny.)

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, GAILLARD, apportant du thé.

GAILLARD.

Voici le déjeûner... Où courez-vous si vite ?

SAINVILLE.

Chez ces dames...

GAILLARD.

Messieurs, elles sont en visite.

SAINVILLE.

Ah !

GAILLARD.

Mais elles ont dit au portier de l'hôtel
Qu'elles vous recevraient à leur retour.

BLINCOUR.

O ciel !

SAINVILLE, à Blincour.

Ai-je tort ?

BLINCOUR, à Gaillard.

Quoi, vraiment, elles auraient...

GAILLARD, d'un ton pénétré.

C'est comme
J'ai l'honneur de vous dire. (A part.) Ah! le pauvre
[jeune homme.

SAINVILLE.

Je vous l'ai dit hier, je vous le dis encor,
Mon cher; pour vous jouer, toutes deux sont d'accord.
On vous sait riche, on cherche à marier sa fille;
Bientôt à bras ouverts reçu dans la famille,
Vous êtes caressé, fêté de toutes parts...
Vous avez des talents, vous adorez les arts ?
On parle poésie; on chante une romance,
On touche une sonate, on dessine ou l'on danse.
Tout est piège pour vous; enfin vous voilà pris.
Une succession vous appelle à Paris;
Comment remédier à ce départ sinistre?
On suppose une affaire aux bureaux du ministre,
Des informations à prendre sans délais
Sur le sort d'un époux... qui n'exista jamais.
Bref, on part avec vous; pour vous distraire en route.
Propos gais, tendres soins, œillades, rien ne coûte.
On arrive, il faut bien descendre au même hôtel :
Il faut tout voir ensemble, et c'est si naturel !
A vous suivre en tous lieux, la maman s'évertue.
Et par pure amitié ne vous perd pas de vue.
Quinze jours sont à peine écoulés que déjà
On parle de l'époque où l'on vous mariera.
A ces mots, votre cœur de tendresse palpite,
Cette heure, à votre gré, ne peut sonner trop vite.

Qu'il tarde ce doux nœud par lequel vont encor
Briller pour deux époux les jours de l'âge d'or !
L'hymen entend vos vœux, il comble votre ivresse ;
Bientôt après, amour, artifice, tout cesse,
Et de la vérité le terrible flambeau
Fait tomber à la fois le masque et le bandeau.

BLINCOUR.

Vous faites un roman...

SAINVILLE.

Qui sera votre histoire,
Je vous en avertis.

GAILLARD.

Messieurs, voulez-vous boire ?
Votre thé sera froid.

SAINVILLE.

Si je vous aimais moins,
Pour vous désabuser, prendrais-je tant de soins ?
Voulez-vous parier que moi, si je m'en mêle,
En faisant éclater aux yeux de votre belle
Plus d'audace que vous, d'empressement, d'amour,
Surtout plus de fortune, avant la fin du jour,
Dans ce cœur ingénu, mon cher, je vous remplace ?
Le tout pour servir...

BLINCOUR.

Vraiment, je vous rends grâce.

SAINVILLE.

Non, c'est sans intérêt...

BLINCOUR.

Et s'il vous plaît, comment
Comptez-vous amener un si beau dénouement ?

SAINVILLE.

Par un simple billet, écrit sous vos yeux même,

Et que monsieur Gaillard, dont l'adresse est extrême,
Rendra discrètement...

GAILLARD.

Qui, moi, monsieur ?

SAINVILLE.

Oui, vous.

GAILLARD,

Je suis très maladroit, en fait de billets doux.

BLINCOUR.

Vous perdriez cent fois, je vous le certifie.

SAINVILLE.

Parions...

BLINCOUR.

Je fais plus, monsieur, je vous défie.

SAINVILLE.

Soit, je vous combattais hier par attachement.
Mais à présent, morbleu ! c'est par entêtement.
Bon ! voici du papier, de l'encre...

GAILLARD.

Mais de grâce.

Pas de scandale.

BLINCOUR, à part.

Il faut confondre son audace.

SAINVILLE écrivant.

« Mademoiselle, il ne faut que vous avoir vue un « instant pour désirer de vous voir toute la vie. Si « cet aveu pur et sincère n'a rien qui vous offense, je « vous offre ma main, mon rang et ma fortune qui « est considérable (Il répète le mot en appuyant et regardant « Blaincour.) considérable, et j'ose implorer la faveur « d'un entretien particulier auquel est attaché le bon- « heur de ma vie. » Le colonel SAINVILLE.

BLINCOUR.

Un rendez-vous !

SAINVILLE.

Sans doute.

GAILLARD, regardant à la fenêtre.

Ah! messieurs, les voilà.
Allons, dépêchez-vous.

SAINVILLE.

Ah ! mon Dieu ! quoi déjà !...

BLINCOUR.

Mais c'est aller trop loin, et je ne puis permettre...

SAINVILLE.

Certain de sa vertu comme vous semblez l'être,
Que craignez-vous ?

GAILLARD.

Et vite, on monte.

SAINVILLE, cachetant.

(à Gaillard). J'ai fini.
Remettez de ma part ce billet à Jenny,
Et surtout que cesoit à l'insu de sa mère.

BLINCOUR.

Ce rendez-vous pourtant n'était pas nécessaire.

SAINVILLE.

Notre épreuve, mon cher, ne peut s'en dispenser...
Quitte après pour nous battre ou pour nous em-
(Il entraine Blincour.) [brasser.

GAILLARD.

Oui, oui, messieurs, je vais remettre le message...
Reposez-vous sur moi. j'en ferai bon usage.

SCÈNE XI

GAILLARD, MADAME SAINVILLE, JENNY.

MADAME SAINVILLE.

Comment! encore ici, mon cher hôte?

GAILLARD.

Oui, vraiment,
Et je vous attendais fort impatiemment.

MADAME SAINVILLE.

De quoi s'agit-il donc? parlez?

GAILLARD.

Toute ma vie,
Je fus un homme honnête et moral, je vous prie
De le croire, Madame....

MADAME SAINVILLE.

Eh! qui peut en douter?

GAILLARD.

Personne, Dieu merci; mais je puis attester,
Que toujours de tromper je me suis fait scrupule,
Et que je suis connu....

JENNY.

Mon Dieu, quel préambule!

MADAME SAINVILLE.

Où veut-il en venir?

GAILLARD.

Permettez, s'il vous plaît.
Je disais donc qu'ici pour tel on me connaît,
Qu'à la vertu jamais je n'ai tendu de piège,

Et que je ne me suis mêlé d'aucun manège
D'affaires ni d'amour....

MADAME SAINVILLE.

Eh ! je vous crois très bien.
A quoi bon ces grands mots?

GAILLARD.

Oh ! ce n'est encor rien ;
Vous n'êtes pas au bout.

MADAME SAINVILLE.

Veuillez au moins nous dire...

JENNY.

Il me fait peur !

GAILLARD, *mystérieusement.*

Sachez qu'en secret l'on conspire,
Et qu'il se passe ici des choses....

MADAME SAINVILLE.

Mais encor...

GAILLARD.

Pour nous expliquer mieux, il faudrait que d'abord
Nous fussions sans témoins.

MADAME SAINVILLE.

Pourquoi?

GAILLARD.

C'est nécessaire.
Indispensable.

JENNY.

Allons, encore du mystère ;
Tout le monde s'en mêle ici.

MADAME SAINVILLE, *à Jenny.*

Pour un moment
Rentre, chère Jenny, dans notre appartement.

JENNY.

C'est cela... j'obéis... Si j'étais curieuse,
Conviens que je serais, maman, bien malheureuse!

MADAME SAINVILLE.

Va, va, ma chère enfant, dans peu, je t'en réponds.
Plus de secrets pour toi....

JENNY.

Non? hé bien! nous verrons.

(Madame Sainville embrasse Jenny qui sort.)

SCÈNE XII

MADAME SAINVILLE, GAILLARD.

MADAME SAINVILLE.

Nous voilà seuls, parlez.

GAILLARD.

Je n'ai rien à vous dire.

MADAME SAINVILLE.

Pourquoi donc?...

GAILLARD.

Mais lisez ce que l'on ose écrire
A votre demoiselle, et remerciez-moi.

MADAME SAINVILLE.

Vous m'effrayez, Monsieur.

GAILLARD.

Eh! vraiment, je le crois.

MADAME SAINVILLE.

Qui donc peut à ma fille écrire cette lettre?

GAILLARD.

L'homme que ce matin vous vouliez bien admettre
Au rang de vos amis.

MADAME SAINVILLE.

Monsieur de Sainville?

GAILLARD.

Oui.

MADAME SAINVILLE.

C'est Monsieur de Sainville?

GAILLARD.

Oui, madame, c'est lui,
Qui même avait de moi réclamé la promesse
Que je ne remettrais l'écrit qu'à son adresse.
Je m'y suis engagé; mais l'honneur, le devoir,
L'innocence, les mœurs... enfin, vous allez voir.

MADAME SAINVILLE, décachète la lettre.

Je soupçonne déjà d'après son caractère...
Mais lisons...

GAILLARD, à part.

Par l'effet que ce billet va faire
(Haut, à madame Sainville qui lit.)
Je saurai..... Vous voyez qu'il parle sentiment,
Mais il n'en pense rien; son but est seulement
De prouver, s'il le peut, à votre futur gendre
Que le cœur d'une femme est facile à surprendre;
Qu'il ne faut que vouloir, et qu'enfin aujourd'hui
Il n'a qu'à dire un mot pour plaire autant que lui.

MADAME SAINVILLE, ayant lu.

Je ne me trompais pas...

GAILLARD, à part.

Eh! quoi! pas de surprise!
Pas d'indignation!

MADAME SAINVILLE, éclatant de rire et à part.

Oh! la bonne méprise!...
Il faut en profiter... je réponds du succès.
Et lui-même se prend dans ses propres filets.

GAILLARD.

Ah! vous riez?... Alors...

MADAME SAINVILLE, à part.

Je dois avec adresse
Lui rendre sur-le-champ finesse pour finesse
Mon cher monsieur Gaillard, allez dire à Jenny
Que je veux lui parler, que je l'attends ici.

GAILLARD.

Comment! vous oserez lui montrer cette lettre!

MADAME SAINVILLE.

L'adresse est à son nom... je dois la lui remettre

GAILLARD.

Mais, madame...

MADAME SAINVILLE.

Allez donc.

GAILLARD.

Songez...

MADAME SAINVILLE.

Allez, mon cher

GAILLARD.

Je n'en puis plus douter, ceci devient trop clair,
Et sans plus de délais ni de cérémonie,
Toutes deux sortiront de chez moi, je vous prie
De le croire.

(Il entre chez madame Sainville.)

SCÈNE XIII

MADAME SAINVILLE, seule.

Pauvre homme! il sort scandalisé;
Et je conviens qu'à moins on serait abusé.
A son illusion je dois laisser Sainville
Si je veux lui donner une leçon utile;
D'après le bien qu'il dit et qu'il pense de nous,
Trop heureux qu'à ce tour je borne mon courroux,
Et c'est toi seule, toi, fille aimable et chérie,
Qui nous payant ici la dette de ta vie,
Vas, par l'heureux effet de la plus folle erreur,
En corrigeant ton père, assurer mon bonheur.

SCÈNE XIV

MADAME SAINVILLE, GAILLARD, JENNY.

JENNY.

Tu me fais demander, maman?

MADAME SAINVILLE.

Oui, viens te mettre
A ce bureau.

JENNY.

Pourquoi?

MADAME SAINVILLE.

Pour écrire une lettre.

JENNY.

A qui?

MADAME SAINVILLE.

Tu le sauras.

JENNY, avec dépit.

Encore un secret?

MADAME SAINVILLE.

Oui.

JENNY.

Moi, je n'écris jamais que je ne sache à qui.

MADAME SAINVILLE.

Écris; et tu seras contente, je l'espère.

JENNY. s'asseyant au bureau

En ce cas, m'y voici. Dicte.

GAILLARD, à part.

Et c'est une mère!

MADAME SAINVILLE, dictant.

« La réponse que vous désirez m'est trop agréable « à vous faire pour que j'hésite à vous l'accorder. Je « vous attends au reçu de ma lettre, et j'espère que « nos cœurs ne tarderont pas à s'entendre. »

JENNY, achevant d'écrire et répétant le dernier mot.

A s'entendre... Est-ce tout?

GAILLARD, à part.

C'est bien assez vraiment.

MADAME SAINVILLE.

Oui, tu peux cacheter.

JENNY.

Signerai-je, maman?

MADAME SAINVILLE.

Non, non, ne signe pas; la chose est inutile.

JENNY.

Quelle adresse mettrai-je?

MADAME SAINVILLE, dictant.

« A monsieur de Sainville. »

JENNY, surprise.

Hé quoi! c'est?...

MADAME SAINVILLE.

Chut!

GAILLARD, à part, avec indignation.

Ah! Dieux!

MADAME SAINVILLE.

Tenez, monsieur [Gaillard,
Donnez au colonel ce billet de sa part. (Montrant Jenny.)

JENNY.

Mais je ne reviens pas encor de ma surprise.

MADAME SAINVILLE.

De ton rôle à présent il faut que je t'instruise.
Viens.

JENNY.

Un rôle!... Jamais...

MADAME SAINVILLE.

Point de réflexion.
Tu le joueras fort bien et d'inspiration.

JENNY, sortant avec un mouvement d'impatience.

Tout cela finira peut-être.

(Elle sort avec sa mère.)

GAILLARD, seul.

Plus j'y pense,
Moins je puis concevoir... Mais enfin patience.

Ah! les femmes! toujours je m'y suis confié,
Et toujours elles m'ont...

SCÈNE XV

GAILLARD, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Je l'aurais parié.
J'admire, en vérité, votre air calme et tranquille,
Monsieur Gaillard! comment je vous trouve immobile
Quand...

GAILLARD, *avec humeur.*

Voici la réponse.

SAINVILLE, *après avoir lu.*

Eh! donnez donc... Vivat!

GAILLARD.

Vivat! soit; mais, Monsieur, mon âge et mon état,
De messager galant, m'interdisent le poste.
Et vous vous écrirez désormais par la poste,
(*A part.*)
Il déménagera ce matin.

SAINVILLE.

Quelle humeur!
Mon cher hôte, et quel ton!

GAILLARD, *sortant.*

C'est le mien, serviteur.
(*Il sort.*)

SCÈNE XVI

SAINVILLE, seul.

Allons, pauvre Blincour, patience et courage ;
C'est dans l'adversité qu'on reconnait le sage...
Le coup sera cruel, mais en le lui portant,
Je l'arrache du moins au piège qu'on lui tend,
Et je m'en félicite; au fond il m'intéresse ;
Il est bon, confiant, honnête, et sa tendresse.
Sans moi, le condamnait à d'éternels regrets.
Bien ! Sainville, fort bien ! encore un ou deux traits
Aussi grands, aussi beaux, et tes fautes passées.
Aux yeux de la raison, doivent être effacées...
Je voudrais pourtant bien lui faire pressentir
Avec ménagement... (Il rêve.)

SCÈNE XVII

SAINVILLE, MADAME SAINVILLE, JENNY
à l'écart.

MADAME SAINVILLE, bas à Jenny.

Le voilà.

JENNY.

Quel plaisir !
Et comme mon cœur bat ! Quoi ! maman, c'est mon père

MADAME SAINVILLE.

Oui; te dis-je, c'est lui ; du courage, ma chère,
Je ne te perdrai pas de vue un seul instant.

(Elle rentre, et pendant la scène se montre de temps en temps.

JENNY, à part.

Je tremble...

SAINVILLE, l'apercevant.

Ah! je la vois!... quel air noble et décent!
Elle m'impose... Hé quoi! c'est vous, mademoiselle?

JENNY.

Sans doute, à sa parole il faut être fidèle.

SAINVILLE, à part.

Pour la première fois, auprès de la beauté,
Je me surprends, je crois, de la timidité.
(haut)
Approchez... Quel plaisir m'a fait votre réponse!
Dites-moi, tiendrez-vous tout ce qu'elle m'annonce?
J'en doute, car enfin, pour répondre à mon vœu,
Vous ne me connaissez encore que bien peu.

JENNY.

Je vous connais assez.

SAINVILLE.

J'ai pu sitôt vous plaire?

JENNY.

Votre nom m'a suffi.

SAINVILLE.

Mais, de mon caractère,
On vous avait donc fait un portrait bien flatteur?

JENNY.

Oui, sauf quelques défauts que pardonnait mon cœur.

SAINVILLE.

Des défauts? quels sont-ils?

JENNY.

Eh! mais de négligence,
D'oubli, d'étourderie, et même d'inconstance.

SAINVILLE.

De tous ces défauts-là, vous me corrigerez.

JENNY.

C'est ce que je veux faire.

SAINVILLE.

Et ce que vous ferez.

JENNY.

Vous me le promettez?

SAINVILLE.

J'en donne ma parole;
Et jamais je ne fis de promesse frivole.
Mais vous m'aimez donc bien?

JENNY.

J'en atteste le ciel.

SAINVILLE, surpris.

Ce serment...

JENNY.

Est sincère... il est si naturel
D'aimer certaines gens...

SAINVILLE, avec une modestie affectée.

Ah!

JENNY.

Oui, je vous assure
Que pour vous ma tendresse est vive autant que pure.

SAINVILLE.

Vous m'étonnez beaucoup; car le plus tendre amour
Dès longtemps, m'a-t-on dit, vous unit à Blincour.

JENNY.

Rien n'est plus vrai! je l'aime et pour toute ma vie.

SAINVILLE.

Et moi donc ?

JENNY.

Vous aussi.

SAINVILLE.

Quelle plaisanterie !
Comment ! vous nous aimez tous deux à la fois ?

JENNY.

Oui.

SAINVILLE, riant.

Fort bien.

JENNY.

Mais je vous aime encore plus que lui.
Car, dès le premier jour qu'il s'offrit à ma vue.
Un embarras secret saisit mon âme émue;
L'aveu de son amour d'abord me séduisit...
Mais je me reprochai le plaisir qu'il me fit ;
Au lieu qu'auprès de vous, moi, je me sens toute autre.
Mon cœur sans nul effort vole au-devant du vôtre.
Et naturellement avouant son amour,
Semble, pour vous aimer, avoir reçu le jour.

SAINVILLE, à part.

Quel ton persuasif! quels accents pleins de charmes!...
Dans ses yeux, je crois même avoir vu quelques larmes.
Est-ce coquetterie ? est-ce ingénuité ?...
(A Jenny.)
Je m'y perds. Quoi, vraiment ?...

JENNY.

Oui, c'est la vérité.

SAINVILLE, à part.

Pauvre Blincour! jamais il ne voudra le croire...

JENNY.

Que dites-vous?

SAINVILLE.

Je dis qu'une telle victoire
A pour moi tant d'appats... que je n'ose vraiment...

JENNY, tirant un portrait de son sein.

En voulez-vous un gage ?

SAINVILLE, à part.

Ah ! ce serait charmant !...

JENNY, lui donnant le portrait de sa mère.

Le voici.

SAINVILLE, le prenant.

Quel bonheur !. . Mais, que vois-je ! ô surprise !...

JENNY.

Qu'avez-vous ?.....

SAINVILLE.

Ce n'est pas...

JENNY.

Ah ! je me suis méprise !

(lui donnant son portrait.)

Tenez...

SAINVILLE, le prenant.

Oui, mais quel est ce portrait ?...

JENNY, feignant de se méprendre.

C'est le mien.

Ah ! qu'il soit le garant d'un éternel lien !...

SAINVILLE.

Non ; celui-ci, parlez, parlez, je vous supplie.

JENNY.

C'est un présent...

SAINVILLE.

De qui ?

JENNY.

De ma meilleure amie...
Mais on m'appelle.

SAINVILLE.

Non, répondez par pitié.
Répondez, il le faut!... Au nom de l'amitié...

JENNY.

Non, ce soir...

SAINVILLE.

Plus longtemps vous ne pouvez vous taire!

JENNY.

Hé bien, c'est le portrait...

SAINVILLE.

De qui donc?

JENNY.

De ma mère.

(Elle sort précipitamment.)

SCÈNE XVIII

SAINVILLE, seule, immobile et comme pétrifié.

De sa mère! grands Dieux!... L'ai-je bien entendu?...
C'est sa mère!... Quel trouble en mon cœur éperdu!...
Quel espoir!... Car voilà le portrait de ma femme,
C'est bien lui!... Je ne sais où j'en suis... Et mon âme
De mille sentiments agitée à la fois...
Quoi! cette aimable enfant dont la touchante voix,
Dont la douce candeur m'exprimait sa tendresse,
Serait!... Je ne puis plus contenir mon ivresse!...
Et ces traits qu'à mes yeux un voile, chaque jour,
Dérobait avec soin... étaient ceux!... ah! quel tour!

Il est piquant pour moi !... Mais il est bien aimable
Oui, courons aux genoux d'une femme adorable,
Et trop heureux époux, après dix ans d'erreur,
Par l'aveu de mes torts, méritons mon bonheur !

(Il entre chez madame Sainville, sans entendre Blincour qui l'appelle.)

SCÈNE XIX

BLINCOUR, seul, arrivant au moment où Sainville entre chez madame Sainville,

Monsieur le Colonel !... Il ne veut point m'entendre...
Ah ! dois-je supporter que l'on ose entreprendre ?...
Que dis-je !... Jenny m'aime, et cela me suffit...
Si pourtant je pouvais entendre ce qu'il dit !

(Il écoute.)

Rien... Je voudrais au prix de ma fortune entière,
Pour mes menus plaisirs, voir de quelle manière,
Le fat reçoit le prix de sa présomption,
Et jouir pleinement de sa confusion.
Pour réprimer l'orgueil où leur âme se livre,
Il faut à ces messieurs parfois apprendre à vivre.
Quel triomphe pour moi ! Quelle leçon pour lui !
Certe, il se souviendra de celle d'aujourd'hui...
Mais il ne revient pas... Elles ont eu, je pense,
Le temps de châtier vingt fois son insolence.
Ah, si je survenais, comme il serait puni,
Eh, quel ménagement dois-je avoir pour celui
Qui s'est fait un plaisir d'alarmer ma tendresse ?
Oui, pour l'anéantir, il faut que je paraisse...
Entrons... Mais le voici...

SCÈNE XX

SAINVILLE, BLINCOUR.

SAINVILLE, *sans voir Blincour.*

Quel excès de bonté!
Je la trouve encor mieux que quand je la quittai.

BLINCOUR.

Eh bien! Monsieur?

SAINVILLE.

Ah, ah, c'est vous? (*A part.*) Avec [adresse
Éprouvons son amour et sa délicatesse.

BLINCOUR.

Vous a-t-on bien reçu?

SAINVILLE, *avec un soupir.*

Parfaitement.

BLINCOUR.

D'honneur?

SAINVILLE.

Vous me voyez, vraiment, honteux de mon bonheur.

BLINCOUR.

Comment?

SAINVILLE.

Je vous blâmais, mais, je le dis sans [feindre,
D'après ce que j'ai vu, je ne puis que vous plaindre

BLINCOUR.

Me plaindre!... Ah! je comprends... Oui, l'amour, [l'amitié,
Tout, dès que monsieur parle, est soudain oublié.

SAINVILLE.

Oublié !... Non, Jenny vous aime, vous adore,
Mais j'inspire un penchant plus véritable encore.

BLINCOUR.

Pour conquérir les cœurs, monsieur a des secrets
Puissants, surnaturels, inconcevables...

SAINVILLE.

Mais...
On pourrait le penser, sans trop s'en faire accroire.

BLINCOUR.

On n'est pas plus modeste... Et de cette victoire
Quels seront les garants ?...

SAINVILLE.

Je pourrais en montrer,
Si je ne craignais pas de vous désespérer :
Mais je suis trop humain pour battre un homme à [terre.

BLINCOUR.

Un peu moins de pitié.

SAINVILLE.

Non, non, je dois me taire.

BLINCOUR, avec impatience.

Ne me ménagez pas ; parlez, Monsieur, parlez.

SAINVILLE.

Hé bien ! il le faut donc, puisque vous le voulez.

(Il lui donne le portrait de Jenny.)

BLINCOUR.

Le portrait de Jenny !...

SAINVILLE.

Que je tiens d'elle-même...
Après un tel présent, croyez-vous que l'on m'aime ?

BLINCOUR, révolté.

Et c'est moi qui l'ai fait !

SAINVILLE.

Vraiment ? il est parlant.
Vous avez là, mon cher, un fort joli talent.

BLINCOUR.

C'en est fait ; je ne prends que ma fureur pour guide.
Pour la dernière fois je vais voir la perfide.
Lui jurer que jamais...

SAINVILLE.

Bon ! au lieu de jurer,
Blincour, arrangeons-nous.

BLINCOUR.

Pouvez-vous l'espérer ?

SAINVILLE.

Écoutez-moi. Je suis dans mon jour de fortune...
Oui, par une faveur qui m'est assez commune,
Deux cœurs, d'un même trait, blessés tout à la fois,
Ne me laissent ici que l'embarras du choix;
Et je ne sais encor, tant j'ai le don de plaire,
Qui me chérit le plus ou la fille ou la mère.

BLINCOUR.

L'ai-je bien entendu?... madame d'Hérigny?..

SAINVILLE.

Est à moi, cher Blincour.

BLINCOUR.

Je suis anéanti !

SAINVILLE.

Oh ! c'est une aventure, unique, inconcevable !
Mais vous allez encor traiter cela de fable;
Nous nous sommes tous deux reconnus, sur-le-champ,

Pour avoir eu jadis, l'un pour l'autre, un penchant...
Bref, sans avoir pour elle une brûlante flamme...
Je l'aime encore assez pour en faire ma femme;
Mais moi, je fus toujours un rival généreux,
Et je serais fâché de me voir seul heureux:
Entre nous, mon ami, partageons la famille,
Je prends pour moi la mère et vous cède la fille.

BLINCOUR.

Je la refuse.

SAINVILLE.

Bien, bien, de la dignité.

(Madame Sainville et Jenny paraissent.)

BLINCOUR.

Quoi! lorsque je me vois dupe de ma bonté,
Je serais assez faible, assez vil, assez lâche...
Non... j'impose à mon cœur une pénible tâche...
Mais je saurai prouver du moins, en m'éloignant,
Que l'on ne m'offensa jamais impunément.

SCÈNE XXI

Les précédents, MADAME SAINVILLE, JENNY.

JENNY, arrêtant Blincour.

Qu'avez-vous donc, Blincour?... Quels éclats!..

BLINCOUR.

Infidèle,

Ce que j'ai!...

JENNY.

Dieux! quel ton!

BLINCOUR.

J'ai tort, mademoiselle.

Je dois en convenir; mais ce portrait...

JENNY.

Hé bien?

BLINCOUR.

Vous le reconnaissez?

JENNY.

Sans doute, c'est le mien.

BLINCOUR.

Je le tiens de Monsieur. (Montrant Sainville.)

JENNY, souriant.

Tant mieux, et je désire
Qu'il ne vous quitte plus.

BLINCOUR.

Ce perfide sourire
Est un nouvel affront.

JENNY.

Je le dis franchement,
On vous le destinait, dans un autre moment...

BLINCOUR.

Et moi, je vous le rends, il ne peut plus me plaire.

SAINVILLE.

De mieux en mieux, Blincour, voilà du caractère.
Cette noble fierté qui décèle un grand cœur,
A mes yeux, mon ami, vous fait vraiment honneur;
Et je vais vous donner la preuve de l'estime
Que m'inspire pour vous ce dévoûment sublime.

MADAME SAINVILLE, à part.

Qnel est donc son projet?

SAINVILLE.

Vous avez quelque bien,
Des talents et des mœurs... Moi, par un doux lien,

Possesseur, autrefois, d'une femme charmante,
Qui, malgré mes erreurs, m'est encore présente,
Je lui dois une fille, à qui pendant seize ans,
Elle a su prodiguer les soins les plus constants.
Grâces, talents, douceur, en un mot, tout en elle,
Brille au même degré que chez mademoiselle...
Je vous offre sa main.

BLINCOUR.

Je devrais l'accepter...

JENNY.

Acceptez-la, Monsieur; pourquoi donc hésiter?

BLINCOUR.

Vous me le conseillez?

SAINVILLE.

Mon amitié, je pense,
Vous donne les moyens d'une douce vengeance.

JENNY.

Acceptez donc, Monsieur.

BLINCOUR.

Quoi! c'est votre désir.

JENNY.

Si vous saviez combien vous me ferez plaisir!...

SAINVILLE, à Blincour.

Vous l'entendez? peut-on plus loin pousser l'outrage?
On rit de vos serments et l'on vous en dégage...
Nourrirez-vous encore un amour dédaigné?
Votre cœur de ce trait n'est-il pas indigné.
C'en est trop... Malgré vous, je veux guérir votre âme;
Je vous donne ma fille, et voilà votre femme.

(Il met la main de Jenny dans celle de Blincour.)

BLINCOUR, dans la dernière surprise.

Ma femme! qui? Jenny?

SAINVILLE.

Certainement, Jenny.

JENNY, à Blincour, en souriant.

Vous ne devinez pas?

BLINCOUR, à Sainville.

Vous seriez!...

SAINVILLE, riant.

Un mari
Que, dans un piège adroit sa femme vient de prendre,
Et qui de ce tour-là s'est vengé sur son gendre.

BLINCOUR, à Jenny, en se jettant à ses genoux.

Qu'ai-je fait! ah! j'attends mon pardon à genoux.

SCÈNE XXII

LES PRÉCÉDENTS, M. GAILLARD.

GAILLARD, scandalisé en voyant Blincour aux genoux de Jenny, et madame Sainville dans les bras de son époux.

Pour le coup, c'est trop fort!

SAINVILLE.

Ah! cher hôte c'est vous?
Arrivez donc...

GAILLARD.

Monsieur, voici tous vos mémoires.
Que vous allez, j'espère...

SAINVILLE.

A quoi bon ces grimoires?

GAILLARD.

A ramener enfin chez moi les bonnes mœurs,

En vous invitant tous à chercher gîte ailleurs.

(Tous se mettent à rire.)

SAINVILLE.

Un congé général !

GAILLARD.

Général, je vous prie

De le croire.

SAINVILLE.

Allons donc, c'est une raillerie

MADAME SAINVILLE, montrant Sainville.

De qui vous plaignez-vous ? est-ce de mon mari ?

GAILLARD, tombant de surprise en surprise.

Hein ?

BLINCOUR, montrant Jenny.

De ma femme ?

GAILLARD.

Bon !

SAINVILLE.

De ma fille Jenny ?

GAILLARD.

Bah ! moi qui vous croyais tous en bonne fortune. .

SAINVILLE.

Vous ne vous trompiez pas, car pour moi c'en est une.

MADAME SAINVILLE.

Ce sera la dernière ?

SAINVILLE.

Oui.

MADAME SAINVILLE.

Sans exception ?

JENNY, à sa mère.

Je te réponds de lui.

SAINVILLE, montrant sa fille.

Voilà ma caution.

MADAME SAINVILLE.

Abjurez donc, Sainville, une erreur trop coupable,
Soyez, pour notre sexe, un peu plus charitable ;
En blâmant nos défauts, avouez nos vertus...
Estimer ce qu'on aime, c'est un bonheur de plus.

FIN.

JE FAIS MES FARCES

FOLIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 4 septembre 1815.

PERSONNAGES

M. PINSON, garçon de boutique. .	M. Potier.
M. PANTIN, directeur des marionnettes	M. Brunet.
Madame ROSSIGNOLETTE PANTIN, chanteuse des rues. . . .	Mlle Cuisot.
MUSTAPHA, chanteur, son associé, costumé en turc.	M. Fleury.
M. DESMARTEAUX, commissaire.	M. Tiercelin.
Une marchande de plaisirs. . . .	
Une bouquetière	Mlle Maria.
Une marchande de fruits. . . .	Mlle Louise.
Une marchande de gâteaux. . .	Mlle Mariany.
LE LIÈVRE, restaurateur. . . .	M. Odry.
Curieux et Curieuses.	

Le théâtre représente la façade du restaurateur de Sceaux, prise de la grande allée du parc. On voit les fenêtres des cabinets particuliers et des sociétés à table. La grille du parc à la gauche. L'enseigne de Le Lièvre au-dessus des fenêtres, porte ces mots :

LE LIÈVRE, RESTAURATEUR

JE FAIS MES FARCES

FOLIE EN UN ACTE

Au lever de la toile, on voit plusieurs marchands et marchandes, un escamoteur, une marchande de plaisirs, des curieux, des acheteurs. Des coups de fouet se font entendre.

SCÈNE PREMIÈRE

MARCHANDS DE TOUTES SORTES, LE DISEUR DE BONNE AVENTURE, LE MAITRE DU JEU DE BAGUE.

PLUSIEURS VOIX, *derrière le théâtre.*

Là, là, cocher... Arrête, arrête.

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

V'là encore du monde qui nous arrive... Allons, allons, je vois que la vente ira bien aujourd'hui.

Air : *Premier chœur des petits Savoyards.*

Gai, gai, gai, mes amis,
Car tout Paris
A Sceaux va bientôt s'rendre ;
Gai, gai, gai, mes amis,
Nous allons vendre
A Sceaux comme à Paris.

CHŒUR.

Gai, gai, gai, etc.

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Rangeons nos gâteaux,
Crions qu'ils sont chauds,
Quoique d'puis l'autr' jour
Y soient hors du four.

UNE MARCHANDE DE FRUITS.

Parons bien mes fruits,
En d'ssous les plus p'tits,
En d'ssus les plus beaux,
Et vienn' les nigauds.

CHŒUR.

Gai, gai, gai, mes amis, etc.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, M. PANTIN, ET AUTRES VOYAGEURS.

PANTIN

Je vous dis que je ne donnerai pas un liard de plus. trente sous pour la place et deux sols pour boire.

LE COCHER.

Est-ce que vous plaisantez de me payer comme une course de fiacre?... Un dimanche encore, un jour de fête!... Je vous dis cinquante sols, à prendre ou laisser.

PANTIN.

Eh bien! je te laisse.

LE COCHER.

Doucement, ohé! ou sinon... (Il fait claquer son fouet).

PANTIN.

Comment, cinquante sols une place de lapin!... Vous me mettez dedans.

LE COCHER.

Ceux que j'ai mis dedans ont payé trois francs cinquante centimes. Demandez plutôt.

LES VOYAGEURS.

C'est vrai, tout autant.

PANTIN.

Eh bien! vous avez tort; vous gâtez ces gens-là.

LE COCHER.

Payez toujours.

PANTIN, payant le cocher qui s'en va.

Diable de place!

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, excepté le COCHER.

PANTIN.

AIR : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*

Je suis brisé, moulu, grands dieux!
Que les lapins sont malheureux.
Tantôt arrosé par l'orage,
Tantôt par le soleil grillé;
Il ne me manque en mon voyage,
Que d'avoir été dépouillé.
Je snis brisé, moulu, grands dieux!

TOUS.

Il est brisé, moulu, grands dieux!
Oui, les lapins sont malheureux.

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Qu'est-ce qui veut des gâteaux? ils sont tout chauds.

LA BOUQUETIÈRE.

Qu'est-ce qui veut des bouquets ? ils sont tout frais.

LA MARCHANDE DE PLAISIRS.

Voilà l'plaisir, Mesdames, voilà l'plaisir. Voyez en passant, des croquignolles, des gimblettes, des macarons, des oublies.

PANTIN.

A propos d'oublies... vous me faites souvenir... Dites-moi donc, vous autres, n'auriez-vous pas vu ma femme?

LA BOUQUETIÈRE.

Ta femme ?... mon homme.

PANTIN.

Oui, qui est avec le grand Turc... vous savez bien.

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Ah! une robe rose...

LA BOUQUETIÈRE.

Un pantalon blanc...

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Un tambour de basque...

LA BOUQUETIÈRE.

Marquée de la petite vérole.

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Un tablier de tapisserie.

LA BOUQUETIÈRE.

Des bottes à revers...

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Qui chante...

PANTIN.

Juste.

LA BOUQUETIÈRE.

Eh bien ! si elle trotte toujours depuis que je l'ons vue, elle doit être à présent au bout de l'orangerie.

PANTIN.

J'y cours vite; cette tendre amie, elle doit être d'une inquiétude de ne pas me voir! (Il fait quelques pas pour sortir.)

LA BOUQUETIÈRE, voyant une tête de polichinelle, qui sort de la poche de Pantin.

Dites donc, brave homme, v'là un particulier qui vous sort de la poche; prenez garde de le perdre.

PANTIN.

Ah diable! c'est mon polichinelle, que je viens de faire raccommoder à Paris.

LA BOUQUETIÈRE, montrant la boite aux marionnettes.

Ah ! c'est donc toi qui demeures là ?

PANTIN.

Avec votre permission.

LA BOUQUETIÈRE.

Et celle de M. l'Maire, s'entend.

AIR : *Non, ce n'est pas là la belle.*

Mais ta maison est si p'tite
Qu'on n' peut s'r'tourner,
Et j' n'irons pas t'rendre visite,
Quand j' voudrons dîner.
Auss' ben dans ta demeure,
D'après ce que j'vois,

On doit trouver à toute heure
Visage de bois.

PANTIN.

Ah ! friponne, tu jettes des pierres dans mon ardin... Tu es bien heureux que ma femme... (revenant.) Ah ! mon Dieu ! et ma dinde que j'ai laissée sur la vache.

LA BOUQUETIÈRE.

Comment ! une dinde.

PANTIN.

Oui, dans une bouriche pour notre dîner. J'vas la chercher tout de suite ; on n'aurait qu'à me l'enlever... au lieu que je suis toujours sûr qu'on me laissera ma femme.

LA BOUQUETIÈRE.

Oui-da.

TOUTES, riant.

Ah ! Ah ! Ah !

PANTIN.

Vous croyez rire... c'est comme ça. (Il indique avec les mains). Aussi j'ai été deux heures à la Vallée, avant de la découvrir.

LA BOUQUETIÈRE.

Diantre !

AIR du *Pas de charge*.

Ne t'endors pas sur le rôti,
Puisqu' ta bête est si belle,
Car tu pourrais bien, mon ami,
Dîner tantôt sans elle.

PANTIN.

Je vais bien vite, en ce cas-là,
Chercher ma dinde, parce
Je pourrais être sans ça
Le dindon de la farce.

(Il sort.)

SCÈNE IV

Les mêmes, MUSTAPHA et ROSSIGNOLETTE, dans la coulisse.

(Le Turc chante dans la coulisse : Venez, mes belles, suivez-nous ; et Madame Pantin : S'en revenant au village.

TOUT LE MONDE, allant au-devant d'eux.

Voilà la chanteuse et son Turc. Par ici, par ici, la chanteuse.

MUSTAPHA.

Nous voilà, nous voilà.

ROSSIGNOLETTE.

Il y a des cahiers de six, de quatre et de deux, pour la commodité de tout le monde. Prenez, choisissez.

MUSTAPHA.

Air : *A la Papa.*

Qu'est-ce qui chante en sol, en la ?
C'est madam' Rossignolette.

ROSSIGNOLETTE.

Qu'est-ce qui mieux qu'à l'Opéra
Sait chanter en ut, en fa ?
C'est Mustapha.

MUSTAPHA.

C'est qu'en fait, oui-da,
D' complainte et d' chansonnette,
C'te p't'te maman-là,
Tout d'même vous chante ça
A la papa,
A à à la papa,

LA BOUQUETIÈRE.

Je v'nons d'voir vot homme qui vous cherche.

ROSSIGNOLETTE.

Quand il m'aura trouvée, il ne m'cherchera plus.

LES DINEURS, aux fenêtres.

Allons, la belle, une petite chanson pour le dessert.

MUSTAPHA, jetant des recueils aux croisées.

Tout de suite, Messieurs; et v'là pour nous suivre... Dis donc, ma sœur, qu'est ce qui va commencer?

ROSSIGNOLETTE.

Toi, pour les étourdir, et lâche tous tes moyens.

MUSTAPHA, imitant le Turc, comme à Paris, chante.

Venez, mes belles, suivez-nous ;
Nous vous ferons jouir du destin le plus doux.
Sachez que les Tartares,
A la beauté soumis,
Ne sont barbares,
Qu'envers leurs ennemis.

(A Rossignolette, après avoir fini.)

A ton tour, pendant que je vais faire la recette.

ROSSIGNOLETTE, chante sur l'air connu.

S'en revenant au village,
Babet trouva Colin
Près du moulin,
Qui revenait de l'ouvrage,
Et passait son chemin.

SCÈNE V

LES MÊMES, PINSON, *arrivant avec un air de conquête et chantant très haut, en gambadant, la suite de l'air.*

PINSON.

« Elle ramasse une motte
« Pour jeter en passant
« A ce galant,
« Mais elle reste bien sotte,
« Quand Colin....

TOUT LE MONDE.

Paix donc, Monsieur, vous empêchez d'entendre.

PINSON.

Eh bien! qu'ils aillent chanter plus loin. Le pays de Sceaux est grand; moi je suis venu ici pour m'amuser, et je m'amuse.

En revenant au village, etc.

LES MARCHANDES DE BOUQUETS, DE GATEAUX ET DE PLAISIRS.

Tu ne te tairas pas, grand échalas?

PINSON.

Non, je suis un cheval échappé, et je caracolle.

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Oh! je dis un cheval... tu te fais ben d'l'honneur.

PINSON.

Vous croyez me fâcher? Eh bien! pas du tout, parce que moi, j'ai l'esprit bien fait.

LA BOUQUETIÈRE.

Ce n'est donc pas comme tout le reste?

PINSON.

Et pour vous le prouver, je vous achète des gâteaux... Combien la douzaine?

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Douze sols.

PINSON.

Ce n'est pas trop cher. Donnez-vous le treizième par-dessus le marché?

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Toujours.

PINSON.

En ce cas je prends le treizième, j'achèterai la douzaine dimanche prochain.

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Dis donc, eh! grand meurt de faim... Veux-tu bien ne pas toucher... ça brûle.

PINSON.

Oh! je dis, ils brûlaient avant hier, mais c'est égal; tiens, petite sotte, le voilà ton gâteau... Je voulais te faire peur... C'est par farce; je suis venu ici pour m'amuser et je m'amuse.

LE TURC.

Il ne faut pas pour ça nous empêcher de faire notre commerce. Il faut que tout le monde vive.

PINSON.

Eh bien! qu'est-ce qui t'empêche de vivre, toi?

ROSSIGNOLETTE, s'avançant.

Le beau sexe aura p'têtre plus d'pouvoir sur monsieur.

PINSON.

Peste! la jolie amazone! c'est sans doute sa femme;

il faut que je le rende jaloux... pour savoir où ça nous mènera... Ça sera toujours une farce de plus dans le nombre... Et puis, à tout prendre, elle en vaut bien la peine.

ROSSIGNOLETTE.

Sa galanterie me répond qu'il va nous faire le plaisir de détaler et nous donner la paix.

PINSON.

La paix? quand ces deux grands yeux-là me déclarent la guerre.

ROSSIGNOLETTE.

On n'est pas plus galant... Mais c'est que voyez-vous, nous serions obligés de faire not' plainte au commissaire de police...

PINSON.

Quel aimable organe!

ROSSIGNOLETTE.

Qui vous condamnerait z'à une amende...

PINSON.

Quelle grâce dans tout ce qu'elle dit!

ROSSIGNOLETTE.

Et à plusieurs jours d'emprisonnement.

PINSON.

Elle me captive. (Bas à Rossignolette.) Deux mots en particulier.

ROSSIGNOLETTE.

Qu'est ce que vous avez à me dire?

PINSON.

La blonde... la châtaigne... à la brune ici... est-ce dit?

ROSSIGNOLETTE, à part.

Il faut le faire aller. (bas à Pinson.) C'est dit.

MUSTAPHA.

Ah çà! en finirez-vous, l'ami?

PINSON.

L'ami! les amis ne sont pas des Turcs, entendez-vous? et je ne vous connais pas.

MUSTAPHA.

S'il ne tient qu'à ça, j'nous f'rons connaître.

PINSON.

Bah! (Bas à Rossignolette en fredonnant.)

Je vous attends dans l'ombre de la nuit,
Loin du grand Turc, nous nous verrons sans bruit.

MUSTAPHA.

Laisse-moi donc là ce grand flandrin, et viens toi-z'en...

PINSON, lui donnant un coup de sa badine.

Grand flandrin?... qu'est-ce que c'est que cet insolent-là?

MUSTAPHA, lui rendant un coup d'archet.

Un coup de canne à Mustapha!

PINSON.

Un coup d'archet à Pinson!

TOUS.

A la garde! à la garde!

PINSON.

A la garde! laissez donc, je suis venu ici pour m'amuser. et je m'amuse.

MUSTAPHA.

AIR : *Finissez donc, monsieur le militaire.*

Allons, allons chercher le commissaire,
Et celui-là (*bis*) saura vous faire taire.

PINSON.

Courrez, courez chercher le commissaire.
Personne (*bis*) ici ne peut me faire taire.

TOUS.

J'espère (*bis*)
Qu'une bonne et juste prison
De vous va nous faire raison.

PINSON.

Vouloir mettre Pinson en cage,
En vérité, c'est rêver.

MUSTAPHA.

C'est au contraire l'usage,
Nous allons te le prouver.

TOUT LE MONDE, tombant sur lui.

Mais en attendant
Pan, pan, pan, pan,
C'est, m'sieu l'fendant,
Toujours autant
Sur ce qui vous attend.

PINSON, riant aux éclats.

Frappez hardiment
Pan, pan, pan. pan,
C'était mon plan.
Voilà vraiment
Un beau commencement.

SCÈNE VI

PINSON, seul, riant aux éclats.

Sont-ils vexés? sont-ils vexés? Ils m'ont battu comme plâtre... Ce n'est pas l'embarras, je suis tout meurtri, mais bah! je n'y penserai plus demain, et puis, d'ailleurs, je suis venu ici pour m'amuser, et je

m'amuse. Des farces, des farces, et encore des farces... Moi, à la campagne, je ne connais que ça. Je vous demande un peu le beau plaisir qu'on a à se promener... bien tranquillement. Tenez, par exemple... me voilà. (Il marche lentement, la cannne sous le bras.) Je marche en long, je marche en large, je reviens sur mes pas... Est-ce que vous croyez que je m'amuse?... pas du tout, pas plus que dans notre magasin de draps de la rue aux Ours; au lieu que des niches aux jobards, çà fait passer le temps... Ah ! (Apercevant un promeneur qui vient de son côté.) en voilà un... chut.

SCÈNE VII

PINSON, UN PASSANT.

PINSON, l'appelant.

Monsieur, monsieur...

Le passant se retourne et Pinson chante :

Monsieur Malbroug est mort,
Mironton, etc.

LE PASSANT.

Qu'est-ce que cet insolent-là!... Je vous apprendrai...

(Il lui donne un coup de pied et s'en va.)

SCÈNE VIII

PINSON, riant.

Attrappe! il a joliment donné dedans. Ce n'est pas l'embarras, les commis de notre magasin me disent

quelquefois que je me mettrai dans de vilains draps; que si, que ça; mais ça ne m'empêche pas de m'en donner tout le long de l'aune, et puis s'il fallait écouter le tiers et le quart... d'ailleurs, j'ai reçu hier cinquante écus de mes parents, pour mon trimestre. L'argent est rond, comme on dit, il faut qu'il roule... et je ne m'amuse déjà pas tant dans la semaine avec le bourgeois.

AIR : *Vaudeville de l'écu de six francs.*

Il n'a que butor, à la bouche,
Lorsque la vente a peu donné.
Ce n'est pas du pied qu'il se mouche,
Quand, par hasard, j'ai mal auné;
Mais sûr d'une bonne revanche,
Moi je fais depuis le lundi
Mon devoir jusqu'au samedi,
Et mes bamboches le dimanche.

SCÈNE IX

PINSON, LES CONVIVES, chez le traiteur Le Lièvre.

UNE VOIX.

Monsieur Le Lièvre, mon artichaut à la barigoule.

LE LIÈVRE.

Monsieur, vous êtes au four.

UNE AUTRE VOIX.

Monsieur Le Lièvre, mon anguille.

LE LIÈVRE.

On vous écorche.

PINSON.

Ah! ah! voilà le restaurateur de l'endroit... il a

encore une bonne figure à niches... si je pouvais...

LE LIÈVRE.

Oserais-je demander à monsieur si c'est après le dîner ?

PINSON.

Non, Monsieur, c'est avant.

LE LIÈVRE.

En ce cas, si monsieur veut me faire l'honneur d'entrer chez moi, j'ai l'amour-propre de croire qu'il ne sera pas plus mal traité qu'ailleurs. Monsieur est-il seul?

PINSON.

Seul? non, nous sommes vingt-quatre.

LE LIÈVRE.

Vingt-quatre! (à part) Diantre, que j'ai bien fait de le happer au passage... le voisin aurait ça... (haut) Alors je vais prépare mon grand salon, qui heureusement n'est pas encore retenu.

PINSON.

Votre grand salon sera peut-être un peu petit.

LE LIÈVRE.

Non, Monsieur, non, Monsieur; moyennant que chacun consentira à se gêner un peu, tout le monde sera à son aise.

PINSON.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il me faut ce que vous avez de plus frais en mets et en vins.

LE LIÈVRE.

Ne croyez-vous pas que je vous donnerai du vieux... Ah çà ! tout votre monde est-il arrivé ?

PINSON.

Non, j'ai pris les devants pour ordonner le repas..

mais la société ne doit pas être loin. (A part.) Attends-la sous l'orme. (Haut.) Ainsi dépêchez-vous de mettre les fers au feu et les mains à la pâte.

LE LIÈVRE.

Soyez tranquille. Jean, Nicolas, Baptiste, Guillot, allumez vos fourneaux, remontez la broche... plumez six perdreaux, dépouillez deux lièvres, truffez une dinde, brouillez des œufs, embrochez des éperlans, soufflez une omelette ; raie au beurre noir, carpe au bleu, haricots verts sauce blanche, perdrix rouge...

PINSON, à part.

Et tu riras jaune.

LE LIÈVRE.

J'y vais moi-même, car sans l'œil du maître, rien ne marche.

PINSON.

Ah çà ! je vous le répète, tout ce que vous avez de meilleur, coûte que coûte.

LE LIÈVRE.

Vous m'en direz des nouvelles.

SCENE X

PINSON, à part.

Encore un fait d'amitié. Eh bien quoi ! c'est un échange... Il va me préparer des ragoûts de sa façon, et je lui sers un plat de mon métier... et puis d'ailleurs, je suis venu ici pour m'amuser et je m'amuse. Je voudrais pourtant bien savoir si la petite chanteuse viendra tout de bon, comme elle me l'a dit... Non que j'en sois amoureux au moins..., pas si bête !...

c'est par pure farce... parce que ce ne serait pas la peine d'être célibataire, si on ne faisait pas la vie de garçon.

SCÈNE XI

PINSON, PANTIN, une bouriche sous le bras et des marionnettes sous son habit.

PANTIN.

Le diable soit de ma femme !... J'ai parcouru tout Sceaux en tout sens et je suis encore à la voir.

PINSON, à part.

Voilà encore une bonne face à farce... voyons s'il mordra. (Allant vers Pantin.) Eh non, je ne me trompe pas... Comment c'est vous ?

PANTIN.

Oui, Monsieur.

PINSON.

Eh ! par quel hasard ici ?

PANTIN.

Je ne sais pas trop à qui j'ai l'honneur...

PINSON.

Allons, vous plaisantez... embrassons-nous donc et... et ma parole d'honneur, je ne le connais pas.

PANTIN, à Pinson qui le serre dans ses bras.

Prenez grade, vous allez m'enfoncer une bosse.

PINSON.

Une bosse.

PANTIN.

A mon polichinelle.

PINSON.

Ah ! pardon... Madame votre épouse se porte bien?

PANTIN.

Mon épouse, Monsieur, d'où la connaissez-vous?

PINSON.

D'où je la connais ?... je la connais peut-être... Ah çà ! regardez-moi donc bien.

PANTIN.

Je vous regarde.

PINSON.

Et bien, y êtes-vous ?

PANTIN.

Pas davantage. Je vous demande bien pardon, mais il faut que j'aille déposer ces personnes (Montrant les marionettes.)

PINSON.

Non, non, elles ne sont pas de trop, et je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez reconnu. (Le retenant.) Rappelez-vous où, vous êtes allé il y a environ trois semaines.

PANTIN.

Il y a environ trois semaines ?

PINSON.

Oui, je ne veux pas vous dire mon nom d'abord... faut que vous le deviniez.

PANTIN, cherchant à sortir.

Où je suis allé il y a environ trois semaines ?

PINSON.

Je dis trois semaines comme je dirai quinze jours.

PANTIN.

Ah çà, mais entendons-nous... est-ce trois semaines ou quinze jours ?

PINSON.

Eh bien, mettons quinze jours.

PANTIN.

J'aime mieux ça, parce que c'est plus facile à se rappeler... Et c'est là que je vous ai vu ?

PINSON, le retenant.

Oui, je vais vous mettre sur le chemin... Vous souvenez-vous d'une rue ?

PANTIN.

D'une rue... attendez donc, si je me souviens d'une rue !... Si vous me disiez seulement le nom...

PINSON.

Où deux hommes se disputaient... où il y en eut un qui ayant tiré l'autre par un bouton de son habit comme cela, l'étendit à ses pieds. (Il lui arrache le bouton.) Ah ! pardon. Voilà votre bouton, il ne tenait pas.

PANTIN.

Il n'y a pas de mal.

PINSON.

Et dans le même moment une voiture venant à traverser, passa comme cela sur les jambes de ce malheureux.

(Il passe sa canne toute crotée sur les bas blancs de Pantin, pour lui indiquer l'endroit où a passé la voiture, et les lui salit.)

PANTIN.

Le pauvre homme !

PINSON.

Ah ! mon Dieu! je vous ai sali, je crois.

PANTIN.

Il n'y a pas de mal, ça ne paraît presque pas.

PINSON.

Si bien que la foule ayant arrêté les chevaux et

saisi le cocher qui se débattait comme un diable, au moment où il allait s'échapper, on le saisit aux cheveux. (Il le prend à la perruque qu'il enlève.) Excusez.

(Il la lui rend.)

PANTIN.

Il n'y a pas de mal... mais c'est unique que cela me soit sorti de la tête.

PINSON.

Comment vous n'avez aucune idée?

PANTIN.

Aucune... mais ce qui s'appelle aucune...

PINSON.

Alors c'était quelqu'un qui vous ressemblait parfaitement. Je vous demande pardon de vous avoir retenu.

PANTIN.

Il n'y a pas de mal.

Il veut remetlre sa perruque, et les marionnettes qu'il a sous les bras l'en empêchent.)

PINSON.

Permettez que je vous débarrasse.

PANTIN.

Vous êtes trop bon.

PINSON.

Non, cela vous gêne... Comment voulez-vous..?

PANTIN.

Je vais les poser là dessus.

PINSON.

Non, puisque me voilà, donnez.

PANTIN.

Je n'en ferai rien.

PINSON.

Je vous en prie.

PANTIN.

Du tout.

(Pendant ce dialogue, Pinson tire à lui le polichinelle et l'arlequin. Pantin les retire toujours.)

PINSON.

Si vous mettez de l'entêtement, j'en mettrai aussi.

PANTIN.

Eh bien ! nous allons voir qui cédera.

PINSON.

Ce ne sera pas moi.

PANTIN.

Ni moi.

(Il résulte des efforts qu'ils font, que le bras du polichinelle et la jambe de l'arlequin restent dans les mains de Pinson, au moment où aucun d'eux ne s'y attendait, et la secousse les renverse chacun de leur côté.)

PINSON, se relevant et riant.

J'espère qu'il est bien tombé. (Haut.) N'êtes-vous pas blessé ?

PANTIN.

Non, Monsieur ! il n'y a pas de mal.

PINSON.

Maintenant je vous prie de vous en aller.

PANTIN.

Où donc cela ?

PINSON.

Où vous voudrez, parce que je vous dirai que j'ai un rendez-vous ici.

PANTIN.

Moi, Monsieur, j'y ai mes affaires

PINSON.

Oui, je vois votre maison de commerce ; mais mon rendez-vous est avec une belle.

PANTIN.

Une belle ?

PINSON.

Une petite chanteuse.

PANTIN.

Une chanteuse ?

PINSON.

Et la plus jolie petite femme...

PANTIN.

Oui dà.

PINSON.

Et qui a le plus vilain mari.

PANTIN.

Serait ce la mienne ?

SCENE XII

LES PRÉCÉDENTS, LE LIÈVRE.

LE LIÈVRE.

Monsieur, monsieur, et votre monde ?..

PINSON.

Il va venir. (A part.) Esquivons l'explication.

LE LIÈVRE.

Il va venir, il va venir... et personne ne vient ; en attendant mes rôtis brûlent, mes fricassées languissent, mes pâtisseries se dessèchent.

PINSON, sortant.

Eh mon Dieu ! rôtissez, fricassez, pâtissez ; vous n'en ferez jamais assez. (En frappant sur l'épaule de Pantin.) Adieu, mon bon petit jobard...

SCÈNE XIII

PANTIN, LE LIÈVRE.

Avec sa chanteuse, ce jeune homme-là m'inquiète, et il faut absolument que je tire cette affaire-là au clair. Dites-moi ! mon cher Le Lièvre, il faut que vous me rendiez un service conséquent... mais ce qui s'appelle conséquent.

LE LIÈVRE.

Eh mon Dieu! j'entends le français, qu'est-ce ?

PANTIN.

Je soupçonne que ce jeune homme en veut conter à ma femme; je vais le suivre ; vous, de votre côté...

LE LIÈVRE.

Qu'est-ce qu'il faut faire ?

PANTIN.

L'épier.

LE LIÈVRE.

Comment les voulez-vous ? à la poulette!

PANTIN.

Vous ne m'entendez pas ; je vous dis qu'il faut épier ma femme.

LE LIÈVRE.

Ah ! bon ! expliquez-vous donc... Mais c'est que je

ne la connais pas, votre femme ; peignez-la moi un peu.

PANTIN.

Oui, ça fait que vous démêlerez mieux... Je vous dirai d'abord.

LE LIÈVRE, voyant la bouriche.

Ah ! ah ! qu'est-ce donc que je vois-là ?

PANTIN.

Vous m'y faites penser... c'est une dinde que je voulais vous prier de faire rôtir.

LE LIÈVRE.

Très volontiers. (il ouvre la bouriche.)

PANTIN.

Je vous dirai donc que ma femme chante avec un Turc, ça va peut-être vous mettre sur la voie.

LE LIÈVRE, sortant la dinde.

Oh ! si c'est ça, je l'ai vue ; elle est ici.

PANTIN.

Eh bien ! comment la trouvez-vous?

LE LIÈVRE, croyant qu'il parle de la dinde.

C'est une belle bête.

PANTIN.

Qui ?

LE LIÈVRE.

Nous la ferons rôtir, n'est-ce pas ?

PANTIN.

Bien entendu; n'est-il pas vrai qu'elle chante bien?

LE LIÈVRE.

Quand elle sera farcie et remplie de marrons, ce sera bien autre chose.

PANTIN.

Elle a pensé entrer à l'Opéra.

LE LIÈVRE.

Aimez-vous les bardes ?

PANTIN.

Non, non.

LE LIÈVRE.

Alors tout bonnement; mais vous mangerez autre chose avec ça ?

PANTIN.

Oui, j'ai apporté une langue que voici.

LE LIÈVRE, *prenant la langue.*

Donnez, donnez.

PANTIN.

C'est assez nous amuser à la moutarde... Il faut que je vous quitte pour le secret que je viens de vous confier. Surveillez ma femme; moi, je m'en vais parler au jeune homme: vous savez que je n'ai pas ma langue dans ma poche.

LE LIÈVRE.

Parbleu! puisqu'elle est dans la mienne.

SCÈNE XIV

LE LIÈVRE, *seul, regardant à sa montre.*

Sept heures, et la société de ce monsieur n'arrive pas!... Le dîner sera détestable; c'est égal, ils n'en paieront pas un écu de moins. (*On entend crier :* Par ici, par ici.) Diable! voilà du monde; c'est peut-être ma société. Allons vite à nos fourneaux.

SCENE XV

ROSSIGNOLETTE, MUSTHAPHA, UN COMMISSAIRE, CHŒUR DE BOURGEOIS, PAYSANS ET MARCHANDS.

ROSSIGNOLETTE.

C'est ici même qu'il était il y a une heure.

CHŒUR.

Oui, c'est ici.

LE COMMISSAIRE.

Il y a une heure! et il n'y est déjà plus? c'est inconcevable.

MUSTAPHA.

Dame, monsieur le commissaire, il ne vous attendait pas.

LE COMMISSAIRE.

Il ne m'attendait pas! pourquoi ne m'attendait-il pas ? Il devait bien se douter, d'après sa faute, que je viendrais, y mettre ordre... Ah ça, vous dites donc que son délit est...

ROSSIGNOLETTE.

De nous avoir empêchés de chanter.

LE COMMISSAIRE.

Considérant que veiller à ce qu'aucun individu, de quelque sexe qu'il soit, homme ou femme, ne soit troublé dans l'exercice de ses fonctions, de quelque nature qu'elles soient, est la fonction la plus importante d'un fonctionnaire public... déclarons le délinquant atteint et convaincu...

MUSTAPHA.

Atteint, non... car vous savez que nous n'avons pas encore pu l'atteindre.

LE COMMISSAIRE.

Alors, convaincu seulement, et je me résume...

AIR : *Lise chantait dans la prairie.*

Condamnons sur votre demande
Le délinquant, nommé Pinson,
A vingt-quatre livres d'amende,
Plus vingt-quatre heures de prison,
Pour avoir en mauvaise tête,
Troublé sans rime ni raison,
Par une conduite indiscrette.
La chanson (*bis*) de Rossignolette.

TOUS.

La chanson, etc.

LE COMMISSAIRE.

Ah ça! pour ma gouverne, vous savez que je dois, en pareille circonstance, savoir depuis l'alpha jusqu'à bêta.

ROSSIGNOLETTE.

Monsieur le commissaire, parlez.

LE COMMISSAIRE.

Pour ma gouverne, dis-je, quelle est la chanson, complainte ou romance que vous chantiez?

ROSSIGNOLETTE.

C'était... (Elle chante.)

S'en revenant au village,
Babet....

LE COMMISSAIRE.

Ah! je sais. (Il continue en chantant et dansant.)

Trouva Colin
Près du moulin,
Qui revenait du village,
Et passait son chemin.

Elle ramasse, etc.

Je ne vois rien dans ces couplets que de très décent et très moral. (Prenant du tabac.) Puisqu'ils avertissent les fillettes novices de redouter la malice et la voix séductrice du vice qui les entraîne vers le précipice où trop souvent le pied glisse. (Il éternue.)

TOUS.

Dieu vous bénisse.

LE COMMISSAIRE.

Or sus donc, voilà le susdit Pinson mon prisonnier... il ne s'agit plus que mettre la main dessus.

ROSSIGNOLETTE.

Oh ! ça me regarde, parce qu'il faut que vous sachiez que je lui ai donné dans l'œil, et qu'il doit venir à la brune ici, où je lui ai promis de me trouver, pour la frime, s'entend.

LE COMMISSAIRE.

Comment! non content d'avoir troublé le repos public, il veut encore porter atteinte à celui des ménages, et au mépris du plus sacré des nœuds, il ose... ah !

(On entend la ritournelle de l'air suivant.)

CHŒUR.

AIR : *En attendant l'heureux effet.*

De la flûte et du tambourin
Le son se fait entendre,
Hâtons-nous mes amis, de nous rendre
A ce joyeux refrain.

LE COMMISSAIRE.

Peut-on crier comme cela?
Oubliez-vous que je suis là?
Chantez, criez tout doucement,
Sautez tranquillement.

TOUS.

De la flûte, etc.

LE COMMISSAIRE, à Rossignolette.

Ici Pinson retenu par vos charmes,
De vos genoux passera dans mes mains,
Et prudemment avec mes deux gendarmes
Je vais de Sceaux garder tous les chemins.

TOUS, en sortant, excepté Rossignolette.

De la flûte et du tambourin, etc.

SCÈNE XVI

ROSSIGNOLETTE, seule.

Oui, oui, j'réponds du poste; j'avons lu je n'sais dans quel livre, que les Syrènes étaient des chanteuses qui prenaient les passants par les oreilles; je dis qu'il y a de la prise chez notre ami Pinson, et j'peux bien être une de ces Syrènes-là; et puis d'ailleurs j'savons ben comment ça s'fait.

AIR : *C'n'est rien qu'ça* (de Gaspard L'AVISÉ).

Comme j'n'ai qu'ma vingtième année,
Et qu'je n'suis pas trop mal tournée,
J'entends un chacun dir' tout haut :
Oh! oh! oh! oh!
L'joli brin d'femme que voilà;
Ah! ah! ah! ah!
Et moi (*bis*) je m'dis tout bas :
V'là z'un malin qu' je n'manquerai pas;

Un peu peu d'ça, (Œuillades.)
Il viendra ;
Un peu d'ça,
Il viendra,
C' n'est rien qu'ça.

Deuxième couplet.

J'fredonnons ma chanssonnette,
Il trouve ma voix gentillette,
Il m'propose d' faire un duo,
Ho ! ho ! ho ! ho !
C' n'est pas moi qui m'avis'rai d'ça,
Ha ! ha ! ha ! ha !
Et j'dis (*bis*) encore un pas,
Et c'malin-là j' ne l' manqu'rai pas ;
Un peu d'ça, (Petites mines.)
Il viendra ;
Un peu d'ça,
C' n'est rien qu'ça.

Troisième couplet.

Après un p'tit brin d'résistance,
J'chante un r'frain et même j'danse.
Et puis j'm'dis : oh ! qu'il fait chaud !
Oh ! oh ! oh ! oh !
(Elle entr'ouvre son fichu.)
Ah ! ah ! ah ! ah !
(Elle secoue son jupon et laisse voir le bas de sa jambe.)
Et l'aut' poussant un gros hélas
J'dis : le v'là pris, j'ne l'manquerai pas.
Un peu d'ça,
Le v'là là ;
C' n'est rien qu'çà.

(On entend un grand coup de fouet dans la coulisse, des éclats de rire et des cris.)

SCÈNE XVII

ROSSIGNOLETTE, PINSON. Il a un œil poché, une basque de son habit emportée. Il est sans chapeau.

PINSON, jouant du mirliton.

Par exemple, j'peux ben dire que voilà encore ma meilleure farce d'aujourd'hui.

ROSSIGNOLETTE.

Oh! le v'là. (Haut.) Hé bien! vous venez encore de faire des vôtres.

PINSON.

Ah! c'est vous, belle enfant! je vous en réponds.

ROSSIGNOLETTE, à part.

Il ne s'attend pas au tour que je lui prépare.

PINSON.

Il ne faut que des bêtises pour s'amuser à la campagne.

SCÈNE XVIII

Les précédents, PANTIN.

PANTIN, à part.

Il me semble avoir entendu... Oh! pour le coup qu'est-ce que je disais ?

PINSON.

Des bêtises les unes sur les autres. (Il chante.)

PANTIN, à part.

Si je pouvais les entendre sans être vu... Entrons chez moi.

(Il entre dans le théâtre des marionnettes.)

PINSON.

A propos, belle enfant, avez-vous été porter votre plainte contre moi au commissaire de police de la commune de Sceaux ?

ROSSIGNOLETTE.

J'allais y aller, quand je me suis dit : mais ce jeune homme a peut-être bu ?

PINSON.

Ah ! bu...

ROSSIGNOLETTE.

Et on ne sait pas ce qu'on fait quand on est dans le vin.

PINSON.

Eh bien ! oui, petite ensorceleuse, j'étais ivre... mais des charmes dont la nature vous fit don.

ROSSIGNOLETTE.

Fi donc !

PINSON.

Comment, fi donc ! vous ne savez donc pas que vous êtes bien, trop bien pour être ce que vous êtes.

ROSSIGNOLETTE.

Ah !

PINSON.

Parce qu'on n'est pas faite pour chanter des chansons, quand on est faite pour enchanter.

PANTIN, à part.

Il l'amadoue, elle va prendre feu.

PINSON.

Et s'il m'était permis, dis-je, de vous offrir un sort plus digne de vous.

PANTIN, montrant sa tête dans la baraque.

Quel rôle joue-je ici ?

ROSSIGNOLETTE, minaudant.

Mais ça ne peut pas nuire.

PINSON.

Il se pourrait... vous pourriez... il serait possible.

ROSSIGNOLETTE, à part.

Si le commissaire pouvait venir !

PINSON.

Oserai-je vous prier, intéressante amazone, d'achever ma défaite par les sons mélodieux de cette voix dont tout Sceaux raffolle.

ROSSIGNOLETTE.

Je ferai tout pour vous plaire, excepté ce que vous me demandez.

PINSON.

Mais pourquoi ?

ROSSIGNOLETTE.

Parce que...

PINSON.

S'il n'y avait que ça qui vous en empêche, ou si c'est la crainte de chanter seule, je vous accompagnerai.

ROSSIGNOLETTE.

Où donc ?

PINSON, sortant un mirliton.

Ici, avec cet instrument champêtre sur lequel, par parenthèses, je vous prie de jeter les yeux.

ROSSIGNOLETTE, le prenant et lisant.

« Pourquoi ne puis-je pas vous dire
« Que c'est pour vous que je soupire ?

PINSON.

Tournez, tournez.

ROSSIGNOLETTE.

« Si vous partagiez ma passion....

PINSON.

Tournez.

ROSIGNOLETTE.

« Je serais gai comme Pinson. »

PINSON.

C'est mon nom. J'ai trouvé cet instrument par hasard, et l'ai acheté par amour.

ROSSIGNOLETTE.

AIR : *Y a d'l'ognon.*

Quelle adresse parfaite !
Jamais s'avisa-t-on
D'avouer sa défaite
Dans un mirliton ?

PANTIN, à part.

Y à d'l'ognon,
Y a d'l'ognon, d'l'ognon, d'l'ognette.
Y a d'l'ognon.

Être mari honnête, et avoir une femme qui...

PINSON.

Eloignons-nous... Je crois avoir entendu parler.

ROSIGNOLETTE.

Non, nous sommes bien.

PINSON.

Un peu plus loin, qu'est-ce que ça fait? (à part) Je crains le grand Turc.

ROSSIGNOLETTE.

J'ai mes raisons pour rester ici... Ce soir j'irai où vous voudrez.

PINSON.

Ah!...

ROSIGNOLETTE.

Mais promettez-moi que ce sera un secret entre nous.

PANTIN, à part.

Oui, le secret de polichinelle.

PINSON.

AIR : *Vive le vin de Ramponneau.*

Miséricorde! le voilà,
Ne perdons pas la tête;
Évitons cet enragé-là,
Jamais il ne me cherchera
Là.

Il entre dans la baraque, qui tout-à-coup va et vient par les mouvements que font Pantin et Pinson en se débattant.)

Ciel! à la garde! au secours!
On en veut à mes jours;
On me frappe, on m'assomme!
Jamais de cette façon,
De sang-froid laissa-t-on
Assommer un homme?

PANTIN.

Appelle, appelle au secours,
Coquin, pour tes amours

Il faut que je t'assomme.
Tu mourras sous ce bâton ;
Je n'entends pas raison :
Crie ou non, c'est tout comme.

SCÈNE XIX

Les précédents, MUSTAPHA, foule de curieux et de marchands.

CHŒUR.

Suite de l'air.

Qui donc, par ce tapage-là
Peut troubler une fête ?
Et qui dans cette niche-là
Peut s'agiter comme cela.
Ah !

(Pinson et Pantin montrent leur tête, et tout le monde éclate de rire.

SCÈNE XX

Les précédents, LE COMMISSAIRE, deux gendarmes.

LE COMMISSAIRE.

Eh bien! eh bien! quels éclats! quel scandale! silence!

PANTIN, à Pinson.

Sortez de chez moi!

PINSON.

Imaginez-vous...

PANTIN, voulant toujours frapper de sa canne la tête de Pinson qui la baisse, de manière qu'il ne frappe que la barre de la devanture.

Paix!

PINSON.

Qu'il s'imagine...

PANTIN.

Taisez-vous.

PINSON.

Que j'ai voulu faire...

PANTIN.

C'est vrai.

PINSON.

Ma cour à sa femme.

PANTIN.

Je l'ai entendu.

PINSON.

Et je ne la connais pas.

PANTIN.

Ah! tu ne la connais pas

PINSON.

Je faisais mes farces.

PANTIN.

Tiens. Je fais les miennes, moi, (Pinson, frappé par Pantin laisse tomber sa tête et reste immobile.)

TOUT LE MONDE.

Il est mort, il est mort!

LE COMMISSAIRE.

Voies de fait! mort d'homme! à moi, gendarmes! j'entre dans la maison, cernez-en toutes les issues.

PANTIN.

Il n'est pas plus mort que moi.

LE COMMISSAIRE, dans la baraque.

Rendez les armes.

PANTIN.

Je suis chez moi, et je suis le maître.

Ils se débattent, renversant la baraque, et tombent tous les trois embarrassés dans les rideaux qui l'entourent.

LE COMMISSAIRE.

Au secours! arrêtez, arrêtez.

PINSON, se relevant et étouffant de rire.

Pour le coup je peux dire que voilà encore la meilleure.

(On rit. Le Commissaire et Pantin se relèvent.)

LE COMMISSAIRE.

Arrêtez cet homme-là!

(Les gendarmes saisissent Pinson.)

PINSON.

Laissez donc, je suis venu ici pour m'amuser, et je m'amuse.

LE COMMISSAIRE.

Trente francs d'amende, et que cela finisse. Je vous apprendrai à m'enlever ma perruque et à me faire des bosses à la tête.

PINSON, payant.

Eh bien! voilà quarante sols pour votre tête et vingt-huit francs pour votre perruque.

LE COMMISSAIRE, prenant l'argent.

Bene sit

SCÈNE XXI

LES PRÉCÉDENTS, LE LIÈVRE.

LE LIÈVRE.

Ah çà ! monsieur, votre société arrivera-t-elle aujourd'hui ?

PINSON.

Je n'y conçois rien ; il faut qu'il leur soit arrivé quelque chose en route. (A part.) C'est quand je vais lui lâcher le grand mot que nous allons rire.

LE LIÈVRE.

C'est que mon dîner ne demande qu'à être servi.

PINSON.

Eh bien ! servez.

LE LIÈVRE.

Servez-le... servez-le... dans un quart-d'heure il n'y aura plus personne à Sceaux.

PINSON, à part.

Voilà le moment. (Haut) A Sceaux !

LE LIÈVRE.

Et sûrement à Sceaux.

PINSON, feignant la surprise.

Comment ? c'est ici Sceaux ?

LE COMMISSAIRE.

Hé oui, Sceaux ! Où serait-il donc, s'il n'était pas ici, puisque les autres endroits sont pris ; il ne serait donc nulle part ? il n'y aurait plus de Sceaux ?

PINSON, de même.

Par exemple ! (A Le Lièvre) Je vous demande bien par-

don, mon cher Le Lièvre : mais c'est à Mousseaux qu'on dîne.

LE LIÈVRE.

A Mousseaux !

PINSON.

Hé mon Dieu ! oui.

LE LIÈVRE.

Ah ! monsieur, pas de mauvaise plaisanterie.

PINSON.

Je ne plaisante pas, j'ai pris l'un pour l'autre.

LE LIÈVRE.

Cela m'est fort égal ; mais le dîner a été commandé par vous, pour vous, et vous le paierez.

PINSON.

Laissez donc.

LE LIÈVRE.

Il ne sera pas dit que j'aurai fait pour rien douze entremets, trois rôtis, six entrées !

PINSON.

Hé mon dieu ! pour quelques entrées, vous faites-là une sortie... tout à fait hors d'œuvre.

LE LIÈVRE.

Ta, ta, ta, ta ; monsieur le commissaire saura bien vous mettre à la raison.

LE COMMISSAIRE.

Silence ! A combien comptez-vous le dîner ?

LE LIÈVRE.

Cent vingt francs.

PINSON.

Cent vingt.

LE LIÈVRE

Non, le vin compris.

LE COMMISSAIRE.

Ordonnons au susdit Pinson de payer au sieur Le Lièvre la somme de cent vingt francs que nous reconnaissons lui être légitimement due, et le tout au comptant.

PINSON.

Oh ! je dis comptant.

LE COMMISSAIRE.

Comptant, ou en prison.

TOUS.

Oui, en prison, en prison !

PINSON.

En prison ! vous n'avez que ce mot là dans la bouche. Allons, puisqu'il faut en passer par là... moi, ça m'est égal de payer, pourvu que je m'amuse. Mais le dîner est à moi, et je puis le faire manger par qui je veux, et je vous prie de me faire l'honneur d'en venir prendre votre part.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, certainement.

ROSSIGNOLETTE.

Et moi aussi.

PINSON.

Sans donte... ainsi que M. le Turc, votre mari.

MUSTAPHA.

Moi, son mari !

ROSSIGNOLETTE.

Mon mari n'est pas un Turc. (Montrant Pantin) Le voici.

PINSON, à Pantin.

Comment, madame est votre femme ?

PANTIN.

Si vous voulez bien le permettre.

PINSON.

Par exemple, s'il y a la moindre ressemblance.

LE COMMISSAIRE.

Allons, qu'il ne soit plus question de rien; la grâce avec laquelle monsieur s'est soumis aux amendes que je lui ai infligées, ne nous permet pas de refuser l'aimable dîner qu'il nous offre. Qui m'aime me suive. (Il fait quelques pas vers la maison; personne ne le suit.) Hé bien, personne ne bouge.

(Ici Pinson regarde en l'air. Tout le monde en fait autant; et quand on lui demande ce qu'il voit, il répond :

PINSON.

Rien, rien; c'est une farce... Nous sommes à vous... allons, allons nous mettre à table et chanter les plaisirs du dimanche.

ROSSIGNOLETTE.

Oui... mais ce dimanche là vous coûte cher.

PINSON.

Qu'est-ce que ça fait, j'ai fait mes farces... et puis, d'ailleurs, que personne ne regrette son argent plus que moi, et je dirai voilà encore une bonne journée.

VAUDEVILLE

Air : *Boira qui voudra, larirette.*

MUSTAPHA.

Vive, vive le dimanche !
Son nom seul met tout en train :
C'est le jour où l'on épanche
Son cœur, sa joie et son vin.
Folâtre amour et gaîté franche
En sont le doux réveil matin.

L'homme ce jour-là,
Toujours rira,
Aimera,
Chantera
La guinguette,
L'plaisir n'mourra pas, la rirette,
Tant que le dimanche vivra.

LA BOUQUETIÈRE.

Le dimanche, la fillette
Tout entière à ses amours,
Plus gentille et plus coquette,
Se pare d'ses beaux atours,
Et se délasse sur l'herbette
De son travail de tous les jours.
Fill' ce jour-là,
Toujours rira,
Chantera,
Aimera
La fleurette
L' plaisir, etc.

PANTIN.

C'est l'dimanche qu' chaqu'famille
Se rassemble, chante et rit
Autour d'une table où brille
La gaîté plus que l'esprit ;
Où tout le monde à la fois babille,
Où jamais le cœur ne tarit.
L'vieillard ce jour-là,
Toujours rira,
R'verdira,
Chantera
Chansonnette.
L' plaisir, etc.

LE LIÈVRE,

C'est l'dimanche qu'la campagne
A plus de monde que Paris.
Qu'am'nant chez moi leur compagne,
J'vois venir amants et maris.

Et qu'mes vins de Bordeaux et d' Champagne
Baissent de force et haussent d'prix.
L'traiteur ce jour-là,
Toujours rira,
Rôtira,
Videra
Sa feuillette,
L'plaisir, etc.

PINSON.

Le dimanche, mes bamboches
Me font passer pour un fou ;
Je m'attire des taloches,
Je me fais casser le cou :
On m' fait vider toutes mes poches,
Et je rentre chez moi sans un sou.
Pinson ce jour-là,
Toujours rira,
Bamboch'ra,
Lutin'ra
La grisette,
L' plaisir, etc.

ROSSIGNOLETTE, au public

Savez-vous ben c' qu'un prophète,
Qui ne manque pas d'esprit,
Dans un livre qui n'est pas bète,
Autrefois avait écrit.
Sur les dimanches et jours de fête,
Voilà ce que l' prophète a dit :
« L'public ce jour-là,
« Applaudira
« C' qu'on jouera,
« Opéra
« Ou bleuette. »
Tout réussira la rirette,
Tant que le dimanche vivra.

FIN

MONSIEUR SANS-GÈNE

OU

L'AMI DE COLLÈGE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 13 *mai* 1816.

PERSONNAGES

M. DUMONT, propriétaire. . . .	M. Edouard
HENRIETTE, fille de M. Dumont.	Mlle Lucie.
EUGÈNE, prétendu d'Henriette . .	M. Gontier.
SANS-GÊNE, ami de collège de Dumont	M. Philippe.
BABET, gouvernante de M. Dumont.	Mme Bodin.
LATREILLE, vieux jardinier. . .	M. Hippolyte.
Voyageurs.	

La scène se passe dans une petite ville aux environs de Paris.

MONSIEUR SANS-GÊNE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Le théâtre représente une antichambre voisine de la salle manger, et à laquelle aboutissent deux appartements. Un cage vide et ouverte est à côté de la fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE

Chœur de Convives, à table, dans la pièce voisine.

Air du *Branle sans fin.*

Buvons, amis, buvons plein.
En voyage,
C'est l'usage ;
Plus on a bu de bon vin,
Plus les chevaux vont bon train.

SCÈNE II

Les précédents, BABET, LATREILLE.

BABET, un sac de graines à la main.

Juste ciel, mais voyez donc
Comme ce monsieur nous mène !

LATREILLE.

N' fallait pas savoir son nom
Pour voir qu' c'était m'sieur Sans-Gêne.

CHŒUR.

Buvons, amis, etc.

LATREILLE.

Il faut rire quand on l' voit....

BABET.

Est-il rien de plus étrange.
Que la façon dont il boit ?

LATREILLE.

Oui, c'est celle dont il mange.

CHŒUR.

Buvons, amis, etc.

LATREILLE, riant.

Les entendez-vous? S'en donnent-ils !

BABET.

Pardi ! pour ce que cela leur coûte... Mais, en vérité, moi, je ne reviens pas de cet olibrius qui s'impatronise dans la maison, comme s'il en était le maître.

LATREILLE.

Qui y commande, comme si j'étions à ses gages.

BABET.

Mais il est temps que ça finisse, car je n'y peux plus tenir, et je lui dirai son fait.

LATREILLE.

Dame ! aussi, c'est vot' faute, mam'selle Babet, y n'fallait point le recevoir.

BABET.

Ne pas le recevoir, et le moyen ?

LATREILLE.

Pardi ! en lui disant que M. Dumont, not'maître, est parti d'ici pour aller au Havre, et que pendant son absence nous n'pouvons point...

BABET.

C'est bien aussi ce que je lui ai dit ; mais il m'a tant répété qu'il était le camarade d'enfance de monsieur, son ami de collège, que nous nous exposions à nous faire chasser, si nous ne le recevions pas, enfin qu'il était un second lui-même, que je n'ai pas osé...

LATREILLE.

Oh ! pour un second lui-même, c'est ben le mot, car not' maître n'ferait ni pus ni moins qu'lui à la maison.

BABET.

Comment, nous amener toutes les personnes de la diligence à dîner quand nous ne l'attendions pas lui-même !

LATREILLE.

S'faire monter les meilleurs vins de la cave!... Et c'te manière de commander... V'nez ici, allez là, apportez-moi ci, emportez-moi ça. T'nez, mam'selle Babet, voulez-vous que j'vous dise une chose ?

AIR : *Car c'est une bouteille*, etc.

I'n' faut pas être surpris
De c'te conduite commode ;
Pendant long-temps à Paris,
N'fut-elle pas à la mode ?
Ah ! combien de gens n'ont dû
Le bien, le rang qu'ils ont eu,
Qu'à c'te maxime honnête :
« Ote-toi d' là que j'm'y mette ! »

BABET.

Vous avez ben raison, père Latreille ; mais il ne

faut pas que cela m'empêche de faire dîner mon sansonnet ; ce pauvre animal ne doit pas souffrir de tout cela.

(Elle va vers la cage.)

LATREILLE, à part.

Elle est drôle avec ses bêtes... Elle a comme ça un tas de manies... mais, du reste, c'est ben la meilleure criature...

BABET, voyant la cage ouverte.

Ah! mon Dieu!

LATREILLE.

Et pour c'qu'est d'l'honneur...

BABET.

Il est envolé!

LATREILLE.

Envolé, qui?

BABET.

Mon sansonnet... Qu'est-ce qui lui a ouvert la cage?

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, SANS-GÈNE, en robe de chambre, sa serviette à sa boutonnière.

SANS-GÊNE, qui a entendu les derniers mots.

Eh! parbleu ! c'est moi.

BABET.

Comment, Monsieur, c'est-vous?

LATREILLE.

Je l'aurais parié.

SANS-GÊNE.

Non, je me serais gêné!... Comment! je descends de la diligence tombant de sommeil, je me jette sur ce fauteuil pour reposer un instant : ne voilà-t-il pas que ce diable d'oiseau vient m'étourdir avec ses... *baisez maîtresse, as-tu déjeuné... Sansonnet mignon...* et d'autres niaiseries semblables .. Ma foi, obsédé de son caquet, je lui ai donné la clef des champs... et bon voyage.

BABET.

Mais, en vérité, voilà qui n'a pas d'exemple.

Air du *Major Palmer.*

Quelle conduite est la vôtre,
Et qu'êtes-vous pour oser,
Dans le logement d'un autre,
De tout ainsi disposer.

SANS-GÊNE.

Pour l'ami de votre maître
Ayez plus d'égards, sinon....

BABET.

Un ami de qui peut-être
Il ne connait pas le nom.

SANS-GÊNE.

Finissons, je vous l'ordonne...

BABET.

Non content de m'amener.
Sans prévenir personne,
Huit convives à dîner,
Vous exigez qu'on vous serve
Les vins fins et délicats
Que notre maître conserve
Pour les jours de grands repas....
Mais le comble de l'audace,
C'est d'avoir fait envoler
Un pauvre animal. ..

SANS-GÈNE, impatienté.

De grâce....

BABET.

Non, je veux, je dois parler ;
Jamais oiseau, de la vie,
Par moi ne fut tant aimé....

SANS-GÈNE.

Il jasait comme une pie.

BABET.

C'est moi qui l'avais formé. (3 fois.)

SANS-GÈNE.

Ah çà, voyons, la fille, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

BABET.

La fille! la fille! apprenez que je suis mariée et même veuve, et que, quand je n'aurais que quinze ans, je ne serais pas encore la fille.

SANS-GÈNE.

Eh bien! la bonne...

LATREILLE.

Elle n'est pas bonne non plus.

SANS-GÈNE.

C'est ce qu'il me parait.

BABET.

Je suis la gouvernante, la femme de confiance de la maison, et je m'appelle madame Babet et non pas la fille... Mon pauvre sansonnet!

SANS-GÈNE.

Eh bien, madame Babet, montez-nous trois bouteilles de champagne.

LATREILLE, *à part.*

Prends garde de l' perdre!

BABET.

Vous dites, Monsieur?...

SANS-GÈNE.

Trois bouteilles de champagne.

BABET.

Je suis bien fâchée, mais monsieur a emporté la clef du petit caveau.

SANS-GÈNE.

Est-ce qu'il n'y a pas de serrurier ici?

BABET.

Non, monsieur.

SANS-GÈNE.

Nous ne pouvons pourtant pas terminer un dîner sans champagne; ne faut-il pas que la fin couronne l'œuvre!

LATREILLE.

Oui, une belle œuvre!

SANS-GÈNE.

AIR des *Filles à marier.*

Un bon repas est un feu d'artifice
Dont chaque vin double l'éclat joyeux,
Où du plaisir l'étincelle propice
Se réfléchit et brille dans les yeux;
Le gai champagne est la gerbe enivrante
Qui doit combler les plaisirs du banquet,
Et l'assemblée enfin ne sort contente
Qu'après avoir vu partir le bouquet.

Allons, ma bonne petite Babet, donne-moi la clef.

BABET.

Donne-moi...

SANS-GÊNE, voyant un trousseau de clefs.

Un trousseau de clefs? je parie qu'elle est là. (Il décroche le trousseau de clefs).

BABET.

Non, Monsieur... Ah! mon Dieu! il est homme à bouleverser toutes les armoires de la maison... Monsieur, rendez-moi mon trousseau.

SANS-GÊNE.

Volontiers, mais à condition que j'aurai la clef du petit caveau.

BABET la détachant.

J'enrage!... (La lui donnant.) T'nez, Monsieur. la voici: mais, je vous en prie, de la discrétion.

SANS-GÊNE.

C'est mon fort.

LATREILLE.

Ah! oui, monsieur. je vous en prions itou pour not' compte; c'est que, voyez-vous, not' maître pourrait croire que c'est moi... parce qu'il sait bien qu'il n'faut pas m' prier beaucoup pour... (Il fait le geste de boire.)

SANS-GÊNE.

Sois tranquille, et marche devant moi.

LATREILLE.

J'm'en vas chercher le rat de cave.

BABET, à part.

Voilà le loup dans la bergerie.

SANS-GÊNE, à Latreille, qui sort.

Air du *Vaudeville de Méléagre.*

Va donc bien vite, et reviens, mon brave
Au bon endroit viens conduire ma main,

Son teint me dit qu'ici de la cave
Mieux que personne il connaît le chemin.

BABET.

Souffrez, Monsieur, que je vous accompagne,
Pour vous montrer....

SANS-GÊNE.

Du tout, l'on s'y connaît.

BABET.

C'en est donc fait ! adieu, pauvre champagne,
Tu vas partir comme mon sansonnet.

ENSEMBLE.

BABET, LATREILLE, avec son rat de cave.

Adieu mâcon, nuits, pomard et grave ;
Adieu bordeaux, malaga, chambertin ;
Adieu champagne et toute la cave,
Dès qu'il en va connaître le chemin.

SANS-GÊNE.

Je tiens la clef, allons, viens, mon brave, etc.

(Sans-gêne et Latreille sortent.)

SCÈNE IV

BABET, seule.

Quel homme! quel homme! Ah çà, mais, quand j'y pense, il n'a cessé pendant tout le dîner de dévorer des yeux mademoiselle Henriette; est-ce qu'il aurait le dessein d'aller sur les brisées de M. Eugène? Attention, Babet, vous représentez ici M. Dumont, et sa confiance vous fait un devoir de surveiller jusqu'aux moindres démarches de ce nouveau venu; et puis ces pauvres enfants, ça leur ferait tant de chagrin ! je me mets à leur place, j'ai aimé, j'ai été aimée, et si mon pauvre défunt s'était aperçu, quand il me faisait la cour, ah ! Dieu !...

AIR : *Ça m'est égal* (de M. JADIN).

Comme il m'aimait ! (bis.)
On n'est jaloux que lorsqu'on aime.
Comme il m'aimait !
Lorsqu'un galant me cajolait,
Contre moi, dans sa rage extrême.
Il criait, jurait, parfois même....
(Faisant le geste de battre.)
Comme il m'aimait ! (4 fois.)

Comme il m'aimait ! (bis.)
Jamais on n'aima de la sorte ;
Comme il m'aimait ! (bis.)
S'il eût pu croire qu'en secret
Je trompasse une ardeur si forte,
Il eût mieux aimé me voir morte....
Comme il m'aimait ! (4 fois.)

SCÈNE V

EUGÈNE. BABET.

EUGÈNE.

Eh bien, mademoiselle Babet, M. Dumont est-il revenu ?

BABET.

Donnez-vous donc patience ; il n'y a que huit jours qu'il est parti, et vous savez que le but de son voyage au Havre était de prendre des informations sur votre compte, et de connaître votre famille, avant de vous nommer son gendre ?

EUGÈNE.

Il avait promis de revenir aujourd'hui.

BABET.

Écoutez donc ; il s'agit du bonheur de sa fille

unique, et dans ces cas-là il est permis d'agir sans précipitation... d'ailleurs la journée n'est pas passée.

EUGÈNE.

S'il savait que je compte tous les instants...

BABET.

Oh ! j'entends bien... L'imagination des jeunes gens, ça trotte, ça trotte, ça trotte.

EUGÈNE.

Je suis sur les épines : où est donc Henriette ?

BABET.

Elle est là. Ah çà, mais, vous êtes sur les épines... est-ce que vous craindriez que les informations ne fussent pas... ?

EUGÈNE.

Au contraire, mademoiselle Babet, car, à l'exception de quelques coups d'épée par-ci par-là ..

BABET.

Des coups d'épée ! O ciel !

EUGÈNE.

Que quelques impertinents m'ont forcé de leur donner, je ne crois avoir rien fait... Ah! par exemple.

Air du *Traité nul.*

Il est possible qu'on lui dise
Qu'un jour, pressé par les sergents,
Et me trouvant dans une crise
Assez commune aux jeunes gens,
Par l'espoir, trop souvent funeste,
De tripler ce qui me restait,
J'allai....
(Faisant le geste de battre les cartes.)
Vous devinez le reste ;
Mais voilà (bis.) tout ce que j'ai fait.

BABET.

Ah ! vous jouiez ?

EUGÈNE.

Deuxième couplet.

On pourra bien encor lui dire
Que, par l'exemple un jour séduit,
Au sein d'un bachique délire,
A table je passai la nuit,
Et que, plein d'un nectar céleste
Lorsque je quittai le banquet,
J'étais....

(Il chancelle.)

Vous devinez le reste :
Mais voilà (bis.) tout ce que j'ai fait.

BABET.

Ah ! vous buviez ?

EUGÈNE.

Troisième couplet.

Enfin on lui dira peut-être
Que de mon cœur et de mes sens,
Près des belles n'étant plus maître,
Je leur prodiguai mon encens,
Et que d'une beauté modeste,
Quand la conquête me tentait,
J'osais....

(Feignant de vouloir embrasser Babet.)

Vous devinez le reste ;
Mais voilà (bis.) tout ce que j'ai fait.

BABET.

Et vous osez m'avouer tout cela !

EUGÈNE.

J'étais si jeune alors ! Je vous parle de l'année dernière. Mais à présent, je suis d'une sagesse !...

BABET.

Oui, mais avec toute cette sagesse-là, j'ai bien peur que mademoiselle Henriette ne vous échappe.

EUGÈNE.

Pourquoi donc cela ?

BABET.

Parce que je crois vous avoir découvert un rival redoutable.

EUGÈNE.

Un rival ? Je voudrais bien voir...

BABET.

Eh bien ! vous allez avoir ce plaisir-là.

EUGÈNE.

Il est donc ici.

BABET.

Ici même.

EUGÈNE.

Et quel est ce rival redoutable ?

BABET.

Un ami intime de M. Dumont.

EUGÈNE.

Intime ?

BABET.

Si intime, que depuis deux heures qu'il est arrivé, il dispose de tout dans la maison en maître absolu.

EUGÈNE.

Vous m'effrayez ; dites-moi un peu, quel âge a-t-il ?

BABET.

Mais c'est un homme de cinquante à soixante ans.

EUGÈNE, riant.

Soixante ans ! voilà qui me tranquillise.

BABET.

Ne vous y fiez pas.

AIR : *A soixante ans on ne doit pas remettre* (du DINER DE MADELON).

A soixante ans, vieillard qu'amour enflamme,
Est plus épris que bien des jeunes gens ;
Plus l'âge fuit, plus il sent dans son âme
L'ardent besoin de jouir des instants.

EUGÈNE.

Un tel amour n'a rien qui m'épouvante,
J'en puis braver l'ardeur et les progrès :
C'est la clarté d'une lampe expirante,
Qui se ranime et s'éteint pour jamais.

SANS-GÊNE, fredonnant dans la coulisse.

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan, pan,
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le timpan.

BABET.

Ah ! tenez, le voilà.

SCENE VI

LES PRÉCÉDENTS, SANS-GÊNE, LATREILLE, portant un panier de champagne.

BABET.

C'est vous, enfin, Monsieur ? vous avez été bien longtemps à la cave.

SANS-GÊNE.

Ma foi, pas trop, pour le voyage que je viens d'y faire.

EUGÈNE, regardant Sans-Gêne.

Sans amour-propre. je vaux mieux que cela.

SANS-GÊNE, à Babet.

Sais-tu qu'en dix minutes j'ai diablement vu de pays ?

BABET, à part.

Sais-tu. sais-tu ! Quel ton !

SANS-GÊNE.

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Je te quittais, lorsque mon guide,
Précipitant soudain mes pas,
Par une descente rapide
Me mène droit aux pays bas.
Là, je m'avance,
En diligence,
Vers Mâcon, Nuits,
Volnais, Beaune, Chablis.
Puis j'en débouche
Et crac, je touche
A Frontignan,
Bordeaux et Perpignan ;
Bientôt je me trouve en Espagne,
Entre Alicante et Malaga ;
Je double Madère, et de là
Je retourne en Champagne.

LATREILLE.

N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'on voyage pus vite et pus gaiment comme ça que par les grosses messageries ?

SANS-GÊNE.

Porte vite ce panier à ces messieurs. qui doivent perdre patience.

LATREILLE.

J'y vas (Otant mystérieusement du panier une bouteille qu'il met dans sa poche.) V'là l'pour boire du postillon.

SANS-GÈNE.

Ah ! dis-moi donc.

LATREILLE.

Quoi qu'c'est, Monsieur ?

SANS-GÈNE.

Prends une bouteille pour ta peine.

LATREILLE.

Ah ! monsieur, je n'oserais pas.

SANS-GÈNE.

Encore une fois, prends, te dis-je.

LATREILLE.

Encore une fois ? (Prenant une seconde bouteille.) C'est pour vous obéir.

BABET, à part.

Allons, il a juré de mettre la maison au pillage.

LATREILLE, sortant.

C'est un bon enfant, pourtant, il gagne à être connu, et on gagne à le connaître.

(Il sort.)

SANS-GÈNE, à Babet.

Et toi, Babet, va-t'en faire le café.

BABET.

Monsieur n'est pas dans l'usage d'en prendre.

SANS-GÈNE.

Vous allez voir que parce que monsieur n'en prend pas, il ne faut pas que j'en prenne. Fais-en venir du café voisin.

BABET.

Il a réponse à tout.

SANS-GÈNE.

Surtout du Moka, j'y tiens

BABET.

Cela suffit. (A part.) Je te le servirai si chaud, qu'il t'emportera la bouche.

(Elle sort.)

SCÈNE VII

SANS-GÊNE, EUGÈNE.

SANS-GÊNE, à Eugène.

Ah çà, jeune homme, qu'y a-t-il pour votre service?

EUGÈNE.

Rien, Monsieur: je venais voir si M. Dumont était de retour, je suis l'ami de la maison.

SANS-GÊNE.

Oui-da! eh bien! les amis de nos amis sont nos amis. Touchez-là. Mais pourquoi n'être pas venu plus tôt? vous auriez dîné avec nous.

EUGÈNE, avec intention.

Ah! monsieur, en l'absence de M. Dumont, je n'aurais pas été assez indiscret...

SANS-GÊNE.

Indiscret! qu'est-ce que cela signifie, Monsieur?

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Il est des gens de vertu sans pareille,
Qui chez autrui, de peur d'être indiscrets,
Mourraient de soif devant une bouteille,
Mourraient de faim devant d'excellents mets.
C'est en bonneur, mon cher, sottise pure;
Moi, je fais mieux, car, n'importe où je suis,
Je ne connais que la loi de nature,
Et, dès qu'elle a commandé, j'obéis.

EUGÈNE.

Votre âge vous donne des privilèges que l'on n'a pas au mien.

SANS-GÊNE.

Il n'est pas question d'âge ni de privilège, et si vous êtes lié avec M. Dumont, comme vous le dites. je ne vois pas...

EUGÈNE.

Je le suis au point, qu'il est à la veille de me nommer son gendre.

SANS-GÊNE.

Son gendre, vous? Mon cher, vous arrivez un peu tard.

EUGÈNE.

Comment, un peu tard ?

SANS-GÊNE.

Oui, j'ai vu l'aimable Henriette; elle me plaît, et je l'épouse.

EUGÈNE.

Oh! vous l'épousez? Diable, vous allez vite en affaire.

SANS-GÊNE.

Oh! très vite, la vie est si courte.

EUGÈNE.

Mais permettez-moi de vous dire que voilà deux ans que j'aspire à la main de mademoiselle Henriette.

SANS-GÊNE.

Je vous ferai observer aussi qu'il y a trente ans...

EUGÈNE.

Que vous la courtisez ?

SANS-GÊNE.

Non, monsieur le mauvais plaisant; mais que je

suis lié avec le père, que je n'ai pas vu depuis ce temps-là, à la vérité, ce qui ne me donne pas moins trente années de priorité sur vous.

EUGÈNE.

Trente années! Ah ! vous m'en direz tant !

Air : *Pour obtenir celle qu'on aime* (du Calife de Bagdad).

Je sais qu'une amitié qui date.
Donne plus d'un droit mérité ;
Mais ces droits n'ont rien qui flatte
Le cœur d'une jeune beauté.
Ainsi, croyez-moi, de votre âge
N'exaltez pas tant l'avantage ;
Si l'âge fait les bons amis,
Il ne fait pas les bons maris.

SANS-GÊNE.

D'ailleurs le mariage est-il fait pour un aspirant de marine? car vous l'êtes, si j'en crois votre uniforme.

EUGÈNE.

Oui, Monsieur ; mais je vous prie de me dire ce que ces deux états ont de si incompatible.

Air du *Vaudeville du Petit-Courrier.*

Pour un mari de vingt-cinq ans
Le mariage est un navire
Que toujours guide un doux zéphire,
Qu'éclaire toujours un beau temps.
A ses côtés le désir vole,
L'amour manœuvre sur son bord ;
La confiance est sa boussole,
Et le plaisir le mène au port.

SANS-GÊNE.

C'est charmant, c'est charmant ; mais, quoi que vous en disiez, Henriette sera ma femme ; je suis le

camarade de collège de son père, et ce serait ma foi bien le diable, si...

EUGÈNE.

Air : *Duo de la Fausse-Magie.*

Quoi ? vous persistez encore ?

SANS-GÊNE.

Oui, je persiste encore.

EUGÈNE.

Vous.

SANS-GÊNE,

Moi.

EUGÈNE.

Vous.

SANS-GÊNE.

Moi, car je l'adore.

EUGÈNE.

En vérité, je déplore
Le sort qui vous attend.

SANS-GÊNE.

Ne le déplorez pas tant,
Vous serez déçu, j'espère,
Par le retour de son père.

EUGÈNE.

Moi, je n'espère, au contraire
Qu'en son père

SANS-GÊNE.

Quoi, tout de bon, vous vous vantez...?

EUGÈNE.

Quoi tout de bon, vous vous flattez...?

SANS-GÊNE.

Je me flatte de lui plaire.

EUGÈNE.

C'est bien moi qu'elle préfère.

SANS-GÈNE.

Quoi, c'est vous qu'elle préfère ?
Vous plaisantez ?
Comme ami de la famille,
Sa maison, son or, sa fille,
Sont à moi si je le veux.

EUGÈNE.

Quel dommage
Que votre âge
Soit un obstacle à vos nœuds ?

(Henriette survient et se cache.)

SANS-GÊNE.

Sachez, mon cher, que Sans-Gêne
Eut hier sa cinquantaine,
Et pas quatre jours avec.

EUGÈNE.

Vous, Monsieur, sachez qu'Eugène
N'a pas encore sa vingtaine.

SANS-GÊNE, à part.

Dois-je craindre un tel blanc-bec ?

ENSEMBLE.

Comme il enrage !

SANS-GÊNE.

Malgré vos droits et votre âge,
Pour vous je crains un échec.

EUGÈNE.

Autant vaut en mariage
Lui donner Melchisédech.

(Sans-Gêne sort en se moquant d'Eugène, qui se moque aussi de lui.)

SCÈNE VIII

HENRIETTE, EUGÈNE.

HENRIETTE.

Eh bien, monsieur Eugène, que dites-vous de notre voyageur?

EUGÈNE.

Ah! j'ai l'honneur de saluer madame Sans-Gêne.

HENRIETTE, *étonnée.*

Comment, madame Sans-Gêne !

EUGÈNE.

Et je la félicite sur son prochain mariage.

HENRIETTE.

Mon prochain mariage!

EUGÈNE.

Sans doute, puisqu'il n'attend plus que l'arrivée de monsieur votre père.

HENRIETTE.

Qui?

EUGÈNE.

Monsieur Sans-Gêne.

HENRIETTE.

Pourquoi?

EUGÈNE.

Pour vous épouser.

HENRIETTE.

Qui vous a dit cela ?

EUGÈNE.

Lui-même. Vous êtes sa femme.

HENRIETTE.

Sa femme!

EUGÈNE.

Tout est convenu.

HENRIETTE.

Avec qui?

EUGÈNE.

Avec personne. Mais il n'a qu'à parler, et c'est une chose faite.

HENRIETTE.

Comment, il aurait vraiment l'intention?...

EUGÈNE.

De s'emparer de vous comme d'un effet à lui appartenant, et qu'il vient réclamer.

HENRIETTE.

Ah! doucement s'il vous plaît.

Air nouveau.

Disposez, monsieur Sans-Gêne,
Du logis du haut en bas;
Mais ne vous flattez pas
Que jamais je vous appartienne :
Henriette est pour Eugène,
Et nous allons, sous vos yeux,
De cette heureuse chaîne
Former les nœds?

ENSEMBLE.

Or, désormais,
Calmez le feu qui vous tourmente :
Nos cœurs jamais
L'un pour l'autre ne seront faits ;
Non, non, jamais.

EUGÈNE.

Quelle grâce touchante,
Et combien cet aveu m'enchante!

On ne verra jamais
Tant de candeur et tant d'attraits !
Non, non jamais.

EUGÈNE.

Avec quelle impatience
J'attends, hélas ! le retour
Qui doit de notre amour
Nous assurer la récompense !
Mais si, par la médisance,
Notre hymen était rompu,
Trompant mon espérance,
Changerais-tu ?

ENSEMBLE.

Réponds, mais je me tais,
Un pareil doute est une offense.
Et quoi ! tu trahirais
Les premiers serments que tu fais !
Non, non, jamais.

HENRIETTE.

Non, rien jamais
Ne refroidira ma constance.
Quoi, moi, je trahirais
Les premiers serments que je fais.
Non, non, jamais.

HENRIETTE.

Quoi! vraiment? vous croyez qu'il m'aime?

EUGÈNE.

Il me l'a déclaré très positivement.

HENRIETTE.

A son âge?

EUGÈNE.

Cela ne doit pas vous étonner.

AIR : *Sur le penchant.*

De la beauté, puissance enchanteresse !

Il n'est point d'âge à l'abri de ses traits ;
Son seul aspect enflamme la jeunesse,
De la vieillesse il déride les traits ;
Soumis par toi, quand je te rends les armes
Un vieux garçon te les rend à son tour :
Et nous devons tous les deux, à tes charmes,
Moi, mon premier, lui son dernier amour.

HENRIETTE.

Pourtant, si les informations que mon père est allé prendre n'étaient pas en votre faveur?

EUGÈNE.

Pouvez-vous le supposer?

HENRIETTE.

Je m'en rapporte à vous ; moi, je ne sais pas ce que vous faisiez au Havre.

EUGÈNE.

Mes études de marine.

HENRIETTE.

Que cela?

EUGÈNE.

Vous croyez que ce n'est rien?

Air : *Eh! vogue, vogue* (du Vaisseau amiral).

J'apprenais l'art de voyager
Sur les vastes plaines de l'onde ;
J'apprenais à m'y diriger
Contre la lame et le danger.
Sans bouger, parcourant le monde,
J'ai visité tous les climats.
Et ceux où le tonnerre gronde,
Et ceux que glacent les frimas ;
J'ai déjà de l'Ile-de-France
Et du cap de Bonne-Espérance
Reconnu le paisible bord.

SANS-GÊNE, dans la coulisse.

Amis, un dernier verre encor. (bis.)

HENRIETTE, à Eugène.

On vient, fuyez...

EUGÈNE.

Oui, mais j'espère,
Par l'hymen conduit vers Cythère,
Y toucher bientôt à bon port,
Avec gentille pèlerine ;
Et vive, vive (ter.) la marine !

SCÈNE IX

HENRIETTE, seule, le regardant sortir.

Vive la marine! C'est fort bien, M. Eugène ; mais peut-être espérez-vous naviguer seul, suivant l'usage de vos confrères. C'est ce qui vous trompe, on ne s'unit pas pour être séparé le lendemain ; votre femme sera de tous vos voyages, et le ménage n'en ira que mieux.

RONDEAU NOUVEAU, de M. DOCHE.

Au sein des mers et loin du monde
Nous braverons danger, ennui,
Puisqu'il n'existera sur l'onde
Que lui pour moi, que moi pour lui.

Ses yeux sur la plaine liquide
Ne pourrons voir d'autre appas,
Et si l'élément est perfide
Mon mari ne le sera pas.
Au sein des mers, etc.

Il sera, par ma tendre flamme,
Dédommagé des noirs autans,
Et de l'inconstance des vents,

Par la constance de sa femme ;
Oh ! oui, tout me l'assure, oh ! oui.

Au sein des mers, etc.

J'entends mon aimable futur. Évitons le tête-à-tête... il serait dangereux pour moi. (Elle sort en riant.)

SCÈNE X

SANS-GÊNE, CONVIVES.

SANS-GÊNE.

AIR : *Mon système est d'aimer le bon vin.*

Ce n'est qu'à minuit que pour Évreux
Repartira le vélocifère ;
Revenez souper, amis, je veux,
Verre en main, vous faire mes adieux

UN CONVIVE

C'est abuser de votre obligeance.

SANS-GÊNE.

Messieurs, je n'aime pas un refus.

UN CONVIVE.

Nous craignons de vous mettre en dépense.

SANS-GÊNE.

Non, il ne m'en coûtera pas plus.

CHŒUR.

Ce n'est qu'à minuit que pour Évreux
Repartira le vélocifère ;
{ Revenez souper ici,
{ Nous viendrons souper ici ; je veux
Verre en main vous faire mes adieux.

(Les convives sortent.)

SCÈNE XI

SANS-GÊNE, seul.

Ces braves gens me croient le maître du logis. Ma foi! j'ai disposé de la maison de mon vieux camarade, comme je voudrais qu'il disposât de la mienne.

RONDEAU.

Air d'*Avis au public* (de M. Alexandre Piccini).

Je veux qu'on soit chez moi
Libre comme chez soi ;
Chez mes amis, je veux l'être de même.
Pourquoi donc se gêner?
Chez eux, tailler, rogner,
N'est-ce donc pas leur prouver qu'on les aime?
Fi de cette contrainte extrême
Qui sottement semble vous enchaîner.
Liberté, c'est le bien suprême!
On en dira
Ce qu'on voudra :
Aller, venir,
Entrer, sortir
Pouvoir enfin parler, agir selon son goût,
Voilà le seul moyen de se plaire partout.
Vous aimez la pêche et la chasse?
Allez, messieurs, grand bien vous fasse ;
Un boston est votre désir?
Mesdames, beaucoup de plaisir.
Moi, que fatigue l'exercice,
Et qu'un boston met au supplice,
Je m'en vais, pendant ce temps-là,
Lire sur ces gazettes-là,
Ce qu'on dit, ce qu'on fait, comment la rente va.
Hâtez le service
Si vous avez faim.
Allez au jardin,

Allez à l'office ;
Qu'à son aise, enfin,
Tout le monde agisse.

Je veux qu'on soit chez moi, etc.

Sans façon, j'emprunte où je puis ;
Sans façon, je dîne où j'arrive ;
Sans façon, je couche où je suis ;
Sans façon, après je m'esquive :
Bref, qu'on se plaigne ou non,
Je fais tout sans façon,
Sans façon, sans façon, sans façon, sans façon.

Je veux qu'on soit chez moi, etc.

(Il s'assied au secrétaire.)

SCÈNE XII

SANS-GÊNE, DUMONT.

DUMONT, sans voir Sans-Gêne.

Me voici donc chez moi, et très satisfait des informations que j'ai prises sur Eugène. Courons vite annoncer cette bonne nouvelle à ma fille ; personne ne sait encore que je suis arrivé, et je vais la surprendre agréablement. (Il aperçoit Sans-Gêne.) Quel est donc ce monsieur qui est dans ma robe de chambre ? Oserais-je vous prier de me dire... ?

SANS-GÊNE.

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

DUMONT.

Je désirerais savoir à qui j'ai l'honneur de parler.

SANS-GÊNE.

Moi-même, sans indiscrétion, pourrais-je vous demander qui vous êtes ?

16

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, LATREILLE.

LATREILLE.

Qu'est-ce donc qu'on vient de me dire?... Eh! oui! vraiment! Quoi, not' maître, c'est vous que v'là? par où donc qu'vous êtes entré?

SANS-GÊNE, *étonné, à Dumont.*

Heim! il serait possible que vous fussiez?... que tu fusses?

LATREILLE.

Hé! pardi, M. Dumont, not' maître.

SANS-GÊNE.

Dumont! Hé morbleu! embrassons-nous donc, mon vieil ami, je suis Sans-Gêne.

DUMONT, *à part.*

Je m'en aperçois bien.

SANS-GÊNE.

Ton camarade d'enfance, de collège, qui ne t'a pas oublié, comme tu vois, et qui vient... Mais, avant de parler de cela, dis-moi, as-tu dîné?

DUMONT.

Non.

SANS-GÊNE.

Non? tu vas manger un morceau.

DUMONT.

Oui, mais...

SANS-GÊNE.

Il n'y a pas de mais... Tu plaisantes, je crois; je ne

souffrirai pas... Latreille, fais servir à dîner à ton maître. (A Dumont.) Tu dois être harassé, affamé... Ces diables de voitures vous secouent tellement... Que veux-tu? parle, nous avons un reste de chevreuil excellent, des débris de volaille. (A Latreille.) Reste-t-il encore du pâté? Du vin, du vin surtout (à Dumont), et je t'assure qu'il est bon.

DUMONT, à part.

J'en sais quelque chose... Il me fait trembler.

SANS-GÊNE, à Latreille.

Va donc servir le dîner de ton maître.

LATREILLE.

J'y cours; je ne rechigne pas pour celui-là, par exemple.

(Il sort.)

SCÈNE XIV

SANS-GÊNE, DUMONT.

SANS-GÊNE.

Ce cher Dumont! quel plaisir j'ai à te revoir!

DUMONT, froidement.

Monsieur, c'est un plaisir que je partagerai bien sincèrement, lorsque je me rappellerai...

SANS-GÊNE.

Comment! tu ne te souviens pas du petit Zozo, ton camarade de Montaigu, avec qui tu as si souvent joué à la balle, aux billes?...

DUMONT, riant.

Je me rappelle bien Montaigu, mais nous étions tant que Zozo...

SANS-GÊNE.

Qui se servait toujours de ton canif, de tes plumes et de tes dictionnaires, pour n'être pas obligé d'en porter sur lui; qui arrivait toujours en classe une demi-heure après les autres, et faisait déranger tout le monde pour arriver à sa place?

DUMONT, se rappelant.

Et qui mangeait mes confitures?

SANS-GÊNE.

Précisément...

DUMONT.

Comment, c'est vous?

SANS-GÊNE.

T'y voilà. J'étais aussi bien étonné que tu eusses oublié... car, moi, je me rappelle le nom et même les traits de tous mes camarades; aussi n'en ai-je pas perdu un seul de vue : je déjeune chez l'un, je dîne chez l'autre; je soupe chez celui-ci, je couche chez celui-là; soit à la ville, soit à la campagne; et voilà comme je passe ma vie. C'est ton tour aujourd'hui, et je suis venu m'installer chez toi, comme tu vois; tiens, voici ta robe de chambre.

DUMONT, ouvrant sa tabatière.

Monsieur, je suis charmé d'avoir quelque chose qui vous soit agréable.

SANS-GÊNE, prenant du tabac le premier.

Sais-tu que tu as une fille charmante?

DUMONT.

Oui, c'est le portrait de sa mère.

SANS-GÊNE.

Je te la demande; je suis garçon, il faut me donner cela.

DUMONT, à part.

Mais cet homme-là est fou?

SANS-GÈNE.

Hé bien! qu'en dis-tu!

DUMONT.

Je dis d'abord que votre demande est un peu brusque, et ensuite que j'ai promis sa main.

SANS-GÈNE.

Il n'y a pas de promesse qui tienne quand il s'agit d'un camarade de collège; et cela se trouverait d'autant mieux, que je viens d'acheter une jolie petite propriété à six lieues d'ici; nous irions, nous viendrions, l'un (Se montrant.) serait toujours chez l'autre.

SCÈNE XV

LES PRÉCÉDENTS, BABET.

BABET.

Si monsieur veut dîner?

DUMONT.

Merci, Babet. J'ai mangé à la dernière poste, je ne prendrai qu'un verre de bordeaux.

BABET.

Mais, Monsieur, si vous vous mettiez à votre aise, monsieur vous fera bien le plaisir de vous prêter pour un moment votre robe de chambre.

SANS-GÈNE, faisant mine de l'ôter.

Sans doute; que ne parlais-tu? Ne te gêne pas.

DUMONT.

Non, gardez-la, je n'en ai pas besoin.

SANS-GÊNE.

Comme tu voudras... Ah çà mais, je ne me tiens pas pour battu, relativement à ta fille, et j'ai si bonne opinion de ton cœur que je cours chez le notaire.

DUMONT.

Gardez-vous-en bien.

SANS-GÊNE.

Je fais dresser le contrat, je l'apporte, et je suis ton gendre.

DUMONT.

Non pas, non pas.

SANS-GÊNE.

Laisse-moi donc faire; je te connais mieux que toi, et nous chanterons ensemble :

Air du *Vaudeville de la Belle au Bois dormant.*

Vive du collège
L'heureux privilège !
Par lui réunis,
Tous les mortels lui sont soumis :
D'où datent les meilleurs amis ?
C'est du collège.

Te souviens-tu de nos leçons ?
Te souviens-tu de nos pensums ?
Et de ces férules aimables
Que nous donnait le correcteur ?
Va, deux mains qu'unit le malheur
Doivent être inséparables.

Vive du collège, etc.

DUMONT.

Peste du collège !
Que deviendrais-je,

S'il fallait *gratis*
Traiter tous les gens que je vis,
En mil sept cent quatre-vingt-six,
Dans mon collège ?

SANS-GÊNE.

Allons, allons, va dîner; fais comme chez toi.

DUMONT.

Vous permettez ?...

SANS-GÊNE.

Je t'en prie.

DUMONT.

J'obéis.

(Il sort en riant.)

SCÈNE XVI

SANS-GÊNE, seul.

Il est un peu étourdi du coup : mais voilà comme je mène les affaires, moi. Ne lui laissons pas le temps de respirer, et courons chez le notaire... Voyons, mon habit... Que diable en auront-ils fait? (Il appelle.) Latreille ? Babet? Ah ! j'oublie qu'ils servent leur maître. (Voyant une armoire.) Il est peut-être là-dedans ?... (Il tire un habit de l'armoire.) Mais non, ce n'est pas le mien... N'importe, il m'ira peut-être.

(Il passe l'habit.)

SCÈNE XVII

SANS-GÊNE, LATREILLE, ivre.

LATREILLE.

Monsieur, vous m'avez appelé, je crois?

SANS-GÈNE.

Je n'ai plus besoin de toi... Mais, mon Dieu! dans quel état te voilà!

LATREILLE.

C'est que je viens de boire, en réjouissance du retour de not'maître, la fine bouteille dont vous avez eu l'honneur de me faire cadeau ce matin. (A part.) Accompagnée de plusieurs autres. (Haut.) Mais dites donc, Monsieur? vous vous trompez d'habit, ce n'est pas le vôtre.

SANS-GÈNE.

Qu'est-ce que cela fait?

LATREILLE.

C'est l'habit neuf de Monsieur.

SANS-GÈNE.

Qu'importe? je ne sais pas où diable est le mien.

LATREILLE.

Je vais vous le chercher; le temps est à la pluie, et il serait perdu.

SANS-GÈNE.

Non, non, je n'ai pas le temps. (Il sort, en emportant le gants et le chapeau de Dumont.)

SCÈNE XVIII

LATREILLE, le regardant aller.

Comment, les gants, et le chapeau aussi? Eh bien c'est tout commode.

AIR : *Que d'établissements nouveaux!*

Voilà pourtant comme partout
Nous voyons de ces bons apôtres,

Qui ne se gênent pas du tout
Pour c'qu'est de dépouiller les autres ;
Mais rar'ment ça leur réussit,
Et bientôt l'monde qui les raille
Voit de leur dos tomber l'habit,
Qui n'était pas fait à leur taille.

SCÈNE XIX

LATREILLE, DUMONT, HENRIETTE, BABET.

DUMONT, *sa serviette à sa boutonnière.*

Je n'en reviens pas! comment, plus de Bordeaux?

BABET.

Non, Monsieur, vous savez ben qu'il ne vous en restait que dix bouteilles de la comète.

DUMONT.

Sans doute.

LATREILLE.

Eh ben! not'maître, vous n'en trouveriez pas seulement la queue d'une.

BABET.

Et vot'champagne donc, il y a fait une jolie brèche. allez.

DUMONT.

Mais c'est donc le diable que cet homme-là? Vingt bouteilles de mon meilleur vin!

LATREILLE.

Sans compter l'reste. Figurez-vous qu'il a abreuvé les voyageurs, le conducteur, les postillons, et je n'voudrais pas même jurer qu'il n'en ai pas fait renifler quelques bouteilles aux chevaux.

DUMONT, remarquant les faux pas de Latreille.

Mais il me semble que tu t'es un peu laissé gagner par l'exemple.

LATREILLE.

Dame ! not'maitre.

Air du *Vaudeville de Partie carrée.*

Voyant le train dont ces messieurs f'saient fête
A tous nos vins qui paraissiont d' leux goût,
J'ai cru du d'voir d'un domestique honnête,
D'empêcher qu'ils n'avaliont tout ;
Et, découvrant dans le fond d'une armoire,
Plus d'un flacon qu' leux soif aurait enl'vé,
Je m'sommes dit : « Dépêchons-nous d'les boire,
C'est toujours ça d' sauvé. »

DUMONT.

Je te remercie de la précaution. Mais vous, Babet, qui êtes raisonnable, dites-moi, comment l'avez-vous laissé faire ?

BABET.

Dame ! Monsieur, il disait qu'il était un aut'vous-même, que tout ce qu'il avait était à vous, comme tout ce que vous aviez était à lui.

HENRIETTE.

Ah ! mon Dieu ! oui, mon père, jusqu'à votre fille, dont il veut être le mari malgré elle, malgré vous, et malgré tout le monde.

DUMONT.

Oh ! me voici arrivé, et je lui ferai bien voir qu'il n'y a pas d'autre maître dans la maison que moi. Allez bien vite retirer les clefs de toutes les armoires, faites partout exacte sentinelle : avec un pareil ami, ma maison serait bientôt bouleversée.

BABET.

Elle l'est déjà.

AIR du *Pas redoublé.*

Il tranche, ordonne, mange et boit
Comme un autre vous-même,
Disant pour s'excuser qu'tout doit
S' partager quand on s'aime.

LATREILLE, bas à Dumont.

Ainsi, pis qu'vous êtes son ami,
Et qu'il pense d'la sorte,
C'est ben heureux pour vous, jarni,
Que vot'femme soit morte.

(Babet et Latreille sortent.)

SCÈNE XX

DUMONT, HENRIETTE.

DUMONT.

Ainsi, mon enfant, je te le répète, quoi qu'en dise cet original, tu n'auras pas d'autre mari que ton Eugène, dont tout le monde m'a fait au Havre le plus grand éloge.

HENRIETTE.

Oh! j'en étais bien sûre, mon père.

DUMONT.

Ah! bien sûre... tu n'osais pourtant pas trop me questionner tout à l'heure.

HENRIETTE.

C'est qu'il y a tant de jaloux, tant de méchantes langues!

DUMONT.

Allons, je vois que tu aimes encore ton Eugène autant que quand je suis parti.

HENRIETTE.

Ah ! mon père, ce ne serait pas à vous à me le reprocher. Permettez-moi de vous rappeler les circonstances.

AIR : *Non, je ne veux aimer que toi* (de M. PERTOSA).

Le premier jour qu'il vint chez nous
Sa gaîté vous parut aimable,
Son maintien noble, son air doux,
Et son esprit fort agréable ;
Ses talents surent vous charmer,
Son ton modeste sut vous plaire.
Pouvais-je donc ne pas l'aimer....
Il était aimé de mon père ?

Bientôt après vint un moment
Où ses yeux me dirent : Je t'aime ;
Et moi, je ne sais trop comment
Mes yeux le lui dirent de même.
Les vôtres, de ces feux naissants
Virent les progrès sans colère :
Devais-je donc, à dix-sept ans,
M'en alarmer plus que mon père ?

Jaloux de faire mon bonheur,
Et satisfait du cœur d'Eugène,
Vous daignez couronner l'ardeur
Qui l'un vers l'autre nous entraîne ;
A vos vœux je me soumettrai.
Et puisque Eugène a su vous plaire,
Dès demain je l'épouserai
Pour faire plaisir à mon père.

DUMONT.

Voilà une résignation dont je te sais bien bon gré.

SCÈNE XXI

LES PRÉCÉDENTS, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Ah! Monsieur, je viens d'apprendre votre retour, et j'accours vous embrasser.

DUMONT.

Et moi, mon ami, je te félicite sur tout le bien qu'on m'a dit de toi; on est pas plus laborieux, plus rangé!...

EUGÈNE.

Vous me comblez de joie. Mais de grâce, dissipez mes craintes; quel est ce monsieur que j'ai trouvé ce matin chez vous, qui se dit votre ami, et qui prétend avoir des droits à la main d'Henriette?

DUMONT.

Qui? M. Sans-Gêne? oh! il n'a qu'à se présenter, il sera bien reçu!

SCÈNE XXII

LES PRÉCÉDENTS, SANS-GÊNE.

SANS-GÊNE.

Tout va bien, mon ami, je viens de chez le notaire, qui a mis sur-le-champ toute son étude à la besogne.

DUMONT.

De chez le notaire! il l'a fait comme il l'avait dit... Latreille, vite mon cheval au cabriolet.

LATREILLE, *entrant par la porte latérale, et sortant par celle du fond.*

Oui, not'maitre.

DUMONT, *apercevant son habit sur le dos de Sans-Gêne.*

Ah çà mais, je ne me trompe pas, c'est un de mes habits.

SANS-GÊNE.

Oui, j'étais très pressé tout à l'heure, et n'ayant pas le mien sous la main.

HENRIETTE.

C'est bien naturel.

DUMONT.

Allons, je vois que décidément ma maison, mon vin, ma table, et jusqu'à mes habits, tout appartient à Monsieur.

SANS-GÊNE.

Tu te fâches.

DUMONT.

Oui, Monsieur, je me fâche.

SANS-GÊNE.

Ah! mon pauvre Dumont! nous différons bien l'un de l'autre.

DUMONT, *à part.*

Fort heureusement.

SANS-GÊNE.

Car, tel que tu me vois, je donnerais tout ce que je possède pour avoir demain cinquante mille livres de rente, et pourquoi? pour les partager avec toi.

DUMONT.

Eh! mon Dieu! je n'en veux pas tant; et tout ce que je désire, c'est que vous vouliez bien me laisser maître chez moi.

SANS-GÊNE.

Allons, tu as de l'humeur, tu es fatigué, je le suis aussi, à demain. (A part.) Ah ! diable ! et mes compagnons de voyage qui doivent revenir souper. Ma foi je tombe de sommeil, qu'ils s'arrangent, bonsoir.

AIR : *Verse encore.*

A demain (4 fois.)
J'espère enfin
Te trouver plus traitable,
A demain (4 fois.)
Tu seras plus aimable
Le verre à la main.

EUGÈNE, ironiquement.

Vous renoncez donc
A votre mariage ?

SANS-GÊNE.

Qui ! moi ? vraiment non.

HENRIETTE, EUGÈNE, DUMONT.

Quelle obstination !
Il perd la raison.

SANS-GÊNE, à Dumont

Touche là.

DUMONT, à part.

Bon voyage !

SANS-GÊNE.

Jusqu'au déjeuner...

DUMONT, à part.

Tu seras consigné.
Oui, demain (4 fois.)
Tu crois en vain
Me trouver plus traitable.
Car demain (4 fois.)
Tu vas d'une autre table
Prendre le chemin.

EUGÈNE ET HENRIETTE.

A demain (4 fois.)
Je } peux braver enfin
Tu }
Ce rival redoutable,
Et demain (4 fois.)
Le nœud le plus durable
M'assure ta } main.
T'assure ma }
(Sans-Gène sort.)

SCENE XXIII

DUMONT, HENRIETTE, EUGÈNE, ensuite LATREILLE.

DUMONT.

Ah ! je respire ; enfin nous en voici débarrassés.

EUGÈNE.

Ainsi je peux espérer que demain...

DUMONT.

Tu seras mon gendre, et, pour te le prouver, nous allons monter en cabriolet, et courir chez le notaire pour faire changer les termes du contrat que cet original a commandé.

EUGÈNE et HENRIETTE.

Air du *Vaudeville des Innocents.*

Quoi ! demain nous serons époux !
Quelle journée
Fortunée !
Le bonheur nous paraît plus doux,
Quand nous l'avons cru loin de nous.

LATREILLE.

Vot' cabriolet
N'attend plus que vous pour s' mettre en route ;
Et j'réponds qu'il est
Bien de saison par l' temps qu'il fait :
C'est une rivière que not' cour.

DUMONT.

N'importe, il faut, coûte que coûte,
Que le doux prix de votre amour
Date du jour
De mon retour.

(Il se dispose à sortir, et il est retenu par le chœur suivant.)

SCÈNE XXIV

LES PRÉCÉDENTS, CONVIVES, dans la coulisse.

Suite de l'air.

Allons tous boire, mes amis,
A l'hôte honnête
Qui nous traite ;
Et puissions-nous, en tout pays,
Être nourris
Au même prix.

DUMONT.

D'où vient ce bruit-là ?
Qui peut si tard chez moi se rendre ?
(Il va à la porte que les convives ouvrent.
Voyons donc cela.

LES CONVIVES.

A l'heure dite nous voilà.

DUMONT.

De la sorte chez moi frapper,
Et la nuit faire un tel esclandre,
Quel soin peut donc vous occuper ?

LES CONVIVES.

Eh ! parbleu ! nous venons souper.

DUMONT.

Souper !

CHOEUR.

Nous allons boire, mes amis, etc.

DUMONT.

Et qui vous a invité à souper ici ?

UN CONVIVE.

Qui ? Le maître de la maison, notre compagnon de voyage, M. Sans-Gêne.

HENRIETTE et EUGÈNE, riant.

De mieux en mieux.

DUMONT.

Le maître de la maison ! Sans-Gêne ? Ah ! il a parbleu bien fait de prendre la porte, car il ne serait sorti de chez moi que par les fenêtres.

LATREILLE.

Mais, not' maître, il est encore ici.

DUMONT.

Comment, ici !

LATREILLE.

Eh ! oui, il est couché.

DUMONT.

Couché ? où donc ?

LATREILLE.

Dans vot' lit.

DUMONT.

Dans mon lit

LATREILLE.

Oui, mam'selle Babet a eu beau vouloir l'en empêcher, il a dit qu'on vous dresserait un lit de sangle.

DUMONT.

C'en est trop, je ne me possède plus : qu'on le jette à bas du lit, qu'on me l'amène, et l'on verra comme je vais le traiter !

(Latreille sort.)

CHŒUR DE VOYAGEURS.

AIR : *Ah! quel scandal!*

Ah! quel outrage abominable,
Nous exposer à cet affront !
Jamais, jamais accueil semblable
N'a fait encore rougir mon front.

SCÈNE XXV

LES PRÉCÉDENTS ; SANS-GÊNE, reboutonnant son habit, et ayant une coiffe de nuit.

SANS-GÊNE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc encore?

DUMONT, dans la plus grande colère.

Il y a que ma maison n'est pas une auberge, que je ne loge ni à pied ni à cheval, et que vous allez me faire le plaisir de décamper tous d'ici.

LES VOYAGEURS.

Décamper ! Quel humiliation !

SANS-GÊNE.

Ah ! mon vieux camarade, est-ce bien toi qui me parles ainsi ?

DUMONT.

Oui, de par tous les diables, c'est moi.

SANS-GÊNE.

Et voilà les amis du jour!... C'est ton dernier mot ?

DUMONT, outré.

Oui, oui, oui.

SANS-GÊNE, suivant toujours Dumont, qui marche avec impatience.

AIR : *Époux imprudents.*

Adieu, puisque je t'importune :
Mais tu sentiras, mon ami,
Que jouir seul de sa fortune
C'est n'être riche qu'à demi :
Plus d'un camarade me reste,
Qui, de l'amitié, suit la loi ;
Et Pylade, chassé par toi,
Peut trouver encore un Oreste,

(Pendant ce couplet, Sans-Gêne cherchant son mouchoir pour essuyer ses larmes, et ne le trouvant pas, prend celui de Dumont qui lui sort de la poche, s'en essuie les yeux, et le lui rend, en disant :) Tiens, je te le rends trempé de mes larmes... Adieu...

(Il sort.)

DUMONT.

Au diable! vous et les vôtres! Vous m'entendez, Messieurs ? Bonsoir.

LES VOYAGEURS.

Reprise du chœur précédent.

Ah ! quel outrage abominable!
Nous exposer à cet affront!
Jamais, jamais accueil semblable,
N'a fait encor rougir mon front.

(Ils sortent.)

SCÈNE XXVI

DUMONT, HENRIETTE, EUGÈNE, LATREILLE.

DUMONT.

J'espère que cette fois il est bien hors de la maison, et qu'il n'y rentrera pas de sitôt.

HENRIETTE, allant à la fenêtre.

Moi, je ne le croirai parti que quand je m'en serai assurée par mes yeux... Ah ! mon Dieu ! mon père ? monsieur Eugène...

(On entend une voiture rouler.)

DUMONT.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

HENRIETTE.

Il s'en va dans notre cabriolet.

EUGÈNE, regardant à la fenêtre.

Et d'un train !...

DUMONT, de même.

Cela n'est pas possible... Ah ! le scélérat, il va me mettre ma voiture en pièces, mon cheval en sera sur la litière pour quinze jours !

LATREILLE, de même.

C'est qu'il n'y a pas d'moyen de courir après, tout d'même.

DUMONT.

Mais où le mène-t-il ?

SCÈNE XXVII

LES PRÉCÉDENTS, BABET, un papier à la main; elle a entendu les derniers mots.

BABET.

Voilà un billet qui vous l'apprendra peut-être.

DUMONT.

Un billet ! de qui ?

BABET.

De M. Sans-Gêne, qui l'a écrit au crayon en s'en allant.

DUMONT lit.

« Mon cher ami (car, malgré tes torts, tu le seras
« toujours), il pleut à verse, et comme je ne vais qu'à
« six lieues d'ici, j'ai cru pouvoir profiter de ton
« cabriolet, que l'on avait oublié de dételer; je le
« laisserai à la seconde poste. où tu pourras l'envoyer
« chercher demain ; il n'y aura que la nourriture du
« cheval à payer.

« SANS-GÊNE. »

Allons. il est décidément fou.

HENRIETTE.

Il finit comme il a commencé.

DUMONT.

Ainsi, mes enfants, remettons à demain notre visite au notaire, et que le ciel vous préserve, dans votre ménage, des amis de collège sans état et sans gêne !

VAUDEVILLE

Air : *Bonjour, mon ami Vincent,*

DUMONT.

Pour l'honnête homme indigent
Qui vient vous compter sa peine,
N'eût-on que très peu d'argent,
Il est juste qu'on se gêne ;
Mais, pour l'intrigant qui vient sans façon
S'impatronisant dans notre maison,
Y vivre comme dans la sienne,
Et tout culbuter du haut jusqu'en bas,
Ne vous gênez pas, (bis.)
Avec lui, morbleu ! ne vous gênez pas.

BABET.

Quand je vois des jeunes gens
De l'hymen serrer la chaîne,
D'un veuvage de trente ans
Je sens redoubler la peine ;
Quand cessera-t-il ? Dieu ! vous le savez ;
Mettez-y donc fin, car vous le pouvez ;
Et vous que le célibat gêne,
Si, pour vous, ma main a quelques appas,
Ne vous gênez pas (bis.)
Pour vous présenter, ne vous gênez pas.

EUGÈNE.

Deux Gascons, dont la valeur
Ne semblait pas équivoque,
Avaient piqué leur honneur
Par un soufflet réciproque :
— Vous êtes heureux, dit l'un, cadédis !
Qué je sois pressé, sans céla, sandis !...
Vous sauriez qué qui me provoque....
— Vous êtes pressé, dit l'autre, en cé cas
Ne vous gênez pas, (bis.)
Nous avons lé temps, né vous gênez pas.

LATREILLE.

Ma défunte, qui, dans l' mois,

Était treut' jours en colère,
Me fit damner taut de fois,
Qu'un beau jour j' lui dis : Ma chère,
J' n'y peux plus tenir, et, si je n'étais pas
Le père d' l'enfant que tu tiens dans tes bras,
J'irais me j'ter dans la rivière.
G'nia qu'ça qui vous retient ? m'dit-elle tout bas,
Ne vous gènez pas, (bis.)
Mon très cher mari, ne vous gênez pas.

HENRIETTE, au public.

Quand un désir curieux....

SANS-GÈNE, revenant en désordre et interrompant Henriette.

(A Dumont.)

Mon ami, c'est encor moi ;
Je viens de verser en route,
Et tu voudras bien, je crois,
M'héberger, coûte qui coûte.
(A Babet.)
Babet, mets à terre deux matelas,
Sommier, lit de plume, oreiller et draps.
(A Henriette.)
Mais, quand je suis entré, ma chère,
(Montrant le public.)
Avec ces messieurs ne parliez-vous pas ?
Ne vous gênez pas. (bis.)
(Au public.) (A Henriette.)
Excusez, messieurs ; ne vous gênez pas.

HENRIETTE, au public.

Quand un désir curieux
Le soir chez nous vous amène,
Afin d'être plus nombreux,
Il est bon que l'on se gêne ;
Mais, quand les efforts que nous avons faits,
Au gré de mes vœux vous ont satisfaits,
Pour peu que le désir vous prenne
De crier bravo, de rire aux éclats....
Ne vous gênez pas (bis.)
Avec moi, messieurs, ne vous gènez pas.

FIN

LES PETITES DANAÏDES

OU

QUATRE-VINGT-DIX-NEUF VICTIMES

IMITATION *burlesco-tragi-comi-diabolico-féerie*
DE L'OPÉRA DES DANAIDES
MÊLÉE DE VAUDEVILLES, DANSES, ETC.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 14 *décembre* 1819.

PERSONNAGES

SOURNOIS, restaurateur.	M. Potier.
MADELAINE, sa fille . .	Mlle Floryal.
PINCÉE, son époux. . .	M. Pierson.
L'AMOUR	Mlle Jenny-Vertpré.
L'HYMEN	Mlle Mariany.
49 Sœurs de Madelaine.	
49 Frères de Pincée.	
Petits Amours.	
Démons.	

La scène se passe dans une place publique, sur laquelle on voit la maison de M. Sournois, avec cette inscription : Sournois restaurateur. Salon de 100 couverts.

LES

PETITES DANAÏDES

OU

QUATRE-VINGT-DIX-NEUF VICTIMES

Le théâtre représente le Port au Vin.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, on entend des airs analogues à une noce ; un bateau à vapeur arrive, s'arrête, les 50 couples débarquent, se tiennent sous le bras deux à deux, et entrent chez M. Sournois ; des amours dansent autour d'eux, et les accompagnent ; l'Amour, dans un nuage, les regarde défiler.

PINCÉE, MADELAINE, CHŒUR DE MARIÉS.

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : *Cocu, cocu mon père.*

Quelle belle journée !
Quel heureux hyménée !
Nous ferons, chers amants,
Cinquante couples charmants,
Toujours même tendresse,
Toujours même allégresse !...

L'AMOUR, à part.

Et cela durera
Tant que cela pourra.

CHŒUR.

Quelle belle journée! Etc.

(Ils entrent chez M. Sournois.)

L'AMOUR.

Chantez, chantez, mes amis, nous ne sommes pas à la fin de la journée!... mais j'aperçois l'Hymen, mon très honoré frère: à nous deux maintenant.

SCÈNE II

L'AMOUR. L'HYMEN arrivant sur un nuage.

L'HYMEN.

Ah! vous voilà, mon frère, je suis bien aise de vous voir.

L'AMOUR.

En effet, il y a longtemps que nous ne nous sommes trouvés ensemble.

L'HYMEN.

Eh! que diable venez-vous faire dans un endroit où l'on se marie?

L'AMOUR.

Une fois n'est pas coutume, et je n'y viens que pour avoir une explication avec vous.

L'HYMEN.

En ce cas, mettons pied à terre, car le vent pourrait emporter nos paroles.

L'AMOUR.

Volontiers.

L'HYMEN, descendant.

AIR : *Du Haut en Bas.*

Du haut en bas,
Descendons pour parler d'affaire,
Du haut en bas,
Descendons, mais ne tombons pas.

L'AMOUR, mettant pied à terre.

Bon, nous voici tous deux sur terre
(à part.)
Et je vais traiter mon cher frère,
Du haut en bas.

(Les deux nuages disparaissent.)

L'HYMEN.

Maintenant vous pouvez parler, je suis tout oreilles.

L'AMOUR.

Ah ! ça, mon très cher frère, je voudrais bien savoir pourquoi vous vous permettez de venir débaucher ainsi cent de mes plus fidèles sujets.

L'HYMEN.

Débaucher ! le reproche est nouveau, et je ne sais pas trop qui de vous ou de moi... D'ailleurs je ne fais qu'unir deux familles.

L'AMOUR.

Oui des familles de cinquante enfants chacune, on n'en voit guères comme cela.

L'HYMEN.

Tant mieux pour moi ! il est bien permis à un Souverain d'augmenter la population de ses états.

L'AMOUR.

Mais non pas aux dépens de ceux des autres....

L'HYMEN.

Je vous conseille de vous plaindre.

Air : *Vaudeville du Petit Courrier:*

Les feux qu'on vous voit allumer,
Font partout crier au scandale,
Quand ma couronne nuptiale
Ne vient pas les légitimer.

L'AMOUR.

Mais ces couronnes que vous faites,
Et dont vous osez vous vanter,
Blessent presque toujours les têtes
De ceux qui veulent en porter. (*ter.*)

L'HYMEN.

Il semble que vous vous fassiez un malin plaisir de me dire des choses désagréables: on ne croirait jamais que nous sommes frères.

L'AMOUR.

Nous le sommes pourtant, mais nous ne sommes pas toujours cousins.

L'HYMEN.

Pourquoi cela ?

L'AMOUR.

Vous me contrariez en tout. Si j'apporte un bouquet de roses à quelque joli tendron, vous y mêlez des soucis; si j'allume quelques feux, vous arrivez pour les éteindre; ceux que j'éveille, vous ne manquez pas de les endormir. Jugez d'après cela si, en conscience, je puis vous aimer.

L'HYMEN.

Soit, ne m'aimez pas; mais au moins ne me traitez pas en ennemi.

L'AMOUR.

Au contraire, car nous ne l'avons jamais été plus qu'aujourd'hui. Je ne peux pas vous passer vos cinquante mariages... Oh! mais je vous préviens qu'il y aura des coups de canif dans le contrat.

L'HYMEN.

Et quand cela, s'il vous plaît?

L'AMOUR.

Peut-être aujourd'hui même.

L'HYMEN.

Aujourd'hui?

L'AMOUR.

Oui, mon frère.

L'HYMEN.

C'est un peu trop fort!

L'AMOUR.

C'est pourtant comme cela.

L'HYMEN.

Bah! je ris de vos menaces.

L'AMOUR.

Oui, vous riez jaune.

L'HYMEN.

Je vois bien pourquoi ces cinquante mariages vous contrarient, c'est qu'ils rétablissent la paix entre deux familles brouillées, vous qui êtes un trouble-ménage....

L'AMOUR.

Un trouble ménage! Eh bien! oui, je le serai, et vous aurez de mes nouvelles.

L'HYMEN.

Que comptez-vous donc faire?

L'AMOUR.

C'est mon secret; je n'ai pas l'habitude de vous mettre dans ma confidence.

L'HYMEN.

Ah! ça, mon frère, pas de sottises, au moins!

L'AMOUR, riant.

Vous avez déjà peur!

L'HYMEN.

Je suis payé pour cela.

L'AMOUR.

Ah! vous en verrez bien d'autres!

(On entend un chœur de mariés chez Sournois).

L'HYMEN.

Voilà des chants qui réclament ma présence.

AIR : *du Verre.*

Mon frère, je vous quitte, adieu.

L'AMOUR.

Adieu, mais rancune tenante.

L'HYMEN.

Quel caractère pour un dieu!
J'ai l'humeur plus accommodante;
Quelque tort qu'avec moi l'on ait.
A l'oublier mon âme est prête,

L'AMOUR.

Je sais que le mal qu'on vous fait
Vous sort promptement de la tête. } *bis.*

L'HYMEN.

Vous plaisantez, mais quoi que vous en disiez.....

AIR : *du Sigisbé.*

De mon antique et vaste empire
Vous ne détruirez point les lois,
Et je vais où l'on me désire,
User malgré vous de mes droits.

(Dès que l'Hymen entre chez Sournois, les Amours qui étaient avec les mariés sortent par les fenêtres.

L'AMOUR.

Oui, mais dès que l'Hymen en maître
Par la porte entre fièrement,
En tapinois par la fenê rte,
L'Amour s'en va tout doucement.
En tapinois par la fenêtre,
L'Amour s'en va, s'en va, tout doucement. (*ter.*)

SCÈNE III

L'AMOUR, seul.

Bon! voilà déjà les cartes à peu près brouillées; suivant mon plan de vengeance, j'ai envoyé cette nuit au papa Sournois un rêve qui lui a donné un cauchemar dont il n'est pas encore guéri, quoique éveillé... Je l'entends; laissons-le à ses idées noires, pour lui en préparer de toutes les couleurs. (Il sort.)

CHOEUR DES MARIÉS EN DEDANS.

AIR : *A boire, à boire, à boire.*

A boire, à boire, à boire,
Buvons jusqu'à perdr' la mémoire;
Mais non pas jusqu'à trébucher,
Car ce soir il faudra marcher.

SCÈNE IV

SOURNOIS, seul, entrant d'un air sombre; il se promène, s'arrête, et regarde les fenêtres de l'appartement où sont les mariés dont on entend les chants.

Ils chantent!.. ils dansent!.. et moi je me promène poursuivi par un songe; mais, me dira-t-on, que vous

a annoncé ce songe? ce qu'il m'a annoncé?.. Qu'un des cinquante fils de mon frère, autrement dit de mes cinquante neveux, je pourrais même dire de mes cinquante gendres, puisqu'aujourd'hui il épouse une de mes cinquante filles; il m'a annoncé, que ce fils, gendre ou neveu, comme vous voudrez l'appeler, ayant hérité de la dent que mon frère a toujours eue contre moi, je ne sais pas trop pour quelle raison, mais enfin ayant hérité de cette dent là, ce drôle devait profiter de la première nuit de ses noces pour m'envoyer *ad patres;* mais un instant, j'y mettrai bon ordre, et comme le bon ange qui est venu m'annoncer cette nouvelle assez désagréable ne m'a pas dit le nom du délinquant, pour ne pas manquer mon homme, je commencerai par les faire tuer tous, sauf ensuite à rendre justice aux innocents; mais je les entends, dissimulons.

SCÈNE V

SOURNOIS, PINCÉE, MADELAINE, les époux dans l'ordre où ils étaient en entrant.

CHŒUR DES ÉPOUX.

AIR : *Ciel! l'Univers.*

O! ô! ô! ô! hymen! ô hyménée!
O! nœud divin!
O! délices sans fin!
O! trop heureuse journée!
O! charmante destinée!
O! doux plaisir!
O! céleste avenir
O! amour! ô! tendresse!
O! douce ivresse!
O! allégresse!

SOURNOIS, à part.

Oh! oh! bientôt,
Ils chanteront moins haut.

(Haut.) C'est ça, mes amis, vive la joie! vous avez bien déjeûné, bien dîné; maintenant, allez goûter, en attendant le souper, tous les plaisirs que vous offre un si beau jour.

PINCÉE, à sa femme.

Chère Madelaine!

MADELAINE.

Cher Pincée!

PINCÉE.

Te voilà donc à moi.

SOURNOIS, à part.

Prends garde de le perdre!

MADELAINE.

Il n'y a plus à reculer.

AIR : *Dans ma Chaumière.*

Mon cher Pincée, (*bis.*)
Jamais ce jour, si beau pour moi,
Ne sortira de ma pensée,
Je porte ton nom, j'ai ta foi;
Je suis Pincée. (*bis.*)

SOURNOIS, à part.

Ils le seront tous.

PINCÉE. (Même air.)

Mines pincées,
Flammes glacées,
Fuyez à jamais loin de moi!
(A Madelaine.) Tu vaux, objet de mes pensées,
Toutes les belles qu'avant toi
J'avais pincées. (*bis.*)

CHŒUR.

O ! ô ! ô ! ô, hymen...

SOURNOIS.

Assez, assez mes enfants, vous l'avez déjà dit ; je sais que vous chantez comme des cœurs ; mais taisez-vous et écoutez-moi : vous n'ignorez pas les bisbilles que feu mon frère et moi avons toujours eues, pour un oui ou pour un non... J'entends que tout cela soit mort avec lui, ainsi donc...

Air : *Ça n'dur'ra pas toujours.*

O! nombreuses familles,
Innombrables enfants,
Et vous, surtout mes filles,
Répétez mes serments :
Je jure d'étouffer.

CHŒUR.

Je jure d'étouffer.

SOURNOIS.

Je jure d'étouffer, tous mes ressentiments.

TOUS.

Je jure d'étouffer, etc., etc.

SOURNOIS.

C'est à merveille ! maintenant allez vous promener au jardin, où vous trouverez tout ce qui pourra vous être agréable : casse-cous, feu d'artifice, illuminations, rafraichissements, jeux de bagues, escarpolettes, saut de tremplin, saut du niagara, et cinquante autres sauts que je n'ai pas besoin de vous nommer.

PINCÉE.

Grand merci ! père Sournois.

SOURNOIS.

Il n'y a pas de quoi.

AIR : *Rien n'était si joli qu'Adèle.*

A la fête où je vous invite,
Ne brûlez-vous pas
De porter vos pas?
Mes gendres, ne vous gênez pas,
Amusez-vous,
(A part.) Ils mourront tous.
(Haut.) Amusez-vous,
Trémoussez-vous.
Amusez-vous vite,
Il n'est pas certain
Que vous vous amusiez demain.

TOUS.

Amusons-nous, etc., etc.

SOURNOIS.

A propos, mes filles, encore un mot en particulier avec la permission de vos maris.

MADELAINE, à Pincée.

Tu veux bien, mon ami ?
(Les maris se retirent dans le fond du théâtre, et les femmes se groupent autour de Sournois.)

PINCÉE.

Déjà des secrets... Ça n'est pas trop aimable ; mais c'est égal.

SOURNOIS, à Pincée.

Ce que j'ai dit pour les uns, je l'ai dit pour les autres.
(Il lui fait signe de rejoindre ses frères.)

SOURNOIS.

C'est à merveille ! (à ses filles, mystérieusement.)

AIR : *Ah! c' Cadet-là.*

Venez ce soir
Dans le caveau noir.

TOUTES.

Pourquoi donc ça, mon père?

SOURNOIS.

Vous le saurez
Quand vous y serez;
Mais surtout, sachez vous taire.

TOUTES.

Nous taire?..

SOURNOIS.

Vous taire.

TOUTES.

Mais quels sont donc vos projets?

SOURNOIS.

Vos maris sont trop près
Pour que je vous le dise.

TOUTES.

Ce soir, ménageriez-vous
A nos tendres époux,
Une aimable surprise !

SOURNOIS.

C'est ça (A part.) Comme elles sont dedans!
(Haut.) Oui, c'est une surprise
Dont ils ne pourront, mes enfants
Revenir de longtemps.

TOUTES. (Ensemble.)

Oui, oui, ce soir
Dans le caveau noir
Nous descendrons, mon père,
Et nous saurons
Quand nous y serons
Ce que nous aurons à faire.

SOURNOIS.

Venez ce soir
Dans le caveau noir,

Et surtout sans lumière.
Et vous saurez
Quand vous y serez
Ce que vous aurez à faire.

PINCÉE.

Est-ce fait ?

SOURNOIS.

Oui, je ne vous retiens plus.

AIR : *Rien n'était si joli qu'Adèle.*

Aimables couples, je vous quitte,
Un père toujours
Gène un peu les amours ;
Profitez bien de vos beaux jours,
Amusez-vous,
(A part.) Ils mourront tous,
(Haut.) Amusez-vous,
Trémoussez-vous,
Amusez-vous vite,
Il n'est pas certain
Que vous vous amusiez demain.

TOUS.

Amusons-nous, etc., etc.

Les mariés sortent en dansant ; Sournois les accompagne jusqu'à la coulisse les menaçant et leur souriant tour à tour ; il traverse le théâtre en disant

Je les tiens !

SCÈNE VI

(Le théâtre représente un caveau ; on y voit des tonneaux sur les chantiers, des barils et deux tonneaux debout.)

L'AMOUR, descendant par un soupirail.

C'est bien ici, oui... quelle obscurité ! heureusement j'y suis fait... Le chemin n'est pas facile ; mais bah !...

Air : *du Château de mon oncle.*

Pas de noir, d'étroit séjour,
Où, par quelque malin tour,
Nuit et jour, (*bis.*)
Ne s'introduise l'Amour.
Vieux argus, tristes jaloux,
Portes, grilles et verroux
Sous ses coups (*bis.*)
Tôt ou tard vous tombez tous.
Ami de la peine,
Ami de la gêne,
A duper,
A tromper
Ne cessant de s'occuper,
Vaincre les obstacles,
Tenter des miracles,
C'est son fort, (*bis.*)
Dès qu'il dort,
L'Amour est mort.
Monarques, nobles bourgeois,
Artisans et villageois
A ses lois (*bis.*)
Se soumettent à la fois :
Il n'est pas dans l'Univers,
Jusqu'aux habitants divers,
Et des airs
Et des mers,
Qui ne subissent ses fers :
Pour séduire,
Pour réduire
Le cœur naïf qu'il désire,
Il soupire ;
Son sourire
Est celui d'un dieu :
Intraitable,
Indomptable,
Quand on l'irrite, il accable ;
C'est un diable (*bis.*)
Qui met tout en feu,
Bref, comme un enfant gâté.

Impérieux, effronté.
Entêté,
Emporté.
Bon, méchant à volonté,
Triste, gai, bavard, discret.
Et toujours mauvais sujet,
Trait pour trait, (*bis.*)
De l'Amour c'est le portrait.

C'est donc ici la salle du conseil de M. Sournois; il ne choisit pas mal son endroit; peste! la cave est assez bien garnie.

(Il va de tonneau en tonneau, et à mesure qu'il les frappe. un transparent annonce la qualité du vin.)

AIR : *Lon lan là.*

Vin de Beaune, vin d'Espagne.
Vin d'Arbois, vin de Bordeaux,
Vin de Nuits, vin de Champagne.
Vin de Mâcon, de Mulseaux.
Ici le jus de Latone,
Est à bouche que veux-tu.
(Regardant un tonneau qui est debout,)
Mais que contient cette autre tonne?
(Il met la main dedans et en retire un couteau.)
Turlututu
Couteau pointu!

Ah! mon dieu! qu'en voilà! papa Sournois, il y va bon jeu, bon argent; je vois que le rêve a fait son effet; mais de peur qu'il n'aille trop loin...

(Il touche le tonneau avec sa baguette.)

AIR : *Du Vaudeville en vendange.*

Par une heureuse niche,
Au fond de ce tonneau,
En un poignard postiche
Changeons chaque couteau. (*ter.*)

18.

Et loin qu'il coupe et tranche
Quand le moment viendra,
Oui dà, (*bis.*)
Qu'il rentre dans le manche } (*bis.*)
Tout comme à l'Opéra. }

Voilà ce que c'est. Maintenant, il s'agit de prendre le costume et l'esprit du nouveau rôle que je vais jouer.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Oui, d'un échappé de l'enfer,
A Sournois offrons l'apparence.
Prenons cœur et griffes de fer ;
Feignons de servir sa vengeance.
Adieu flambeau, flèches, carquois.
A moi, torche, masque effroyable :
Ce n'est pas la première fois
Que l'Amour (*bis*) aura fait le diable.

On vient, cachons-nous vite dans ce tonneau, et opérons y ma métamorphose.

(Il se blottit dans le tonneau et disparaît.)

SCÈNE VII

MADELAINE et ses sœurs arrivent à tâtons, se tenant toutes par la robe.

MADELAINE.

AIR : *Où allez-vous, M. l'Abbé.*

Mes chères sœurs, où courons-nous ?
Dans de semblables casse-cous,
Descendre sans chandelles.
Vraiment,
C'est pour des demoiselles
Assez imprudent.

UNE MARIÉE.

Qu'appelles-tu demoiselles ? nous sommes bien femmes, ou peu s'en faut.

MADELAINE.

AIR : *A la papa.*

Mais pourquoi donc c'rendez-vous
Mes sœurs cela m'inquiète.
Tantôt, dînant avec nous,
Il regardait nos époux
D'un air en d'ssous;
Des yeux gros comme ça
Lui sortaient de la tête.
Jamais jusque-là
J'n'avais vu ces yeux-là
A mon papa.

TOUTES.

A mon papa.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTES, SOURNOIS, un rat de cave à la main.

SOURNOIS.

Chut!... êtes-vous folles de crier ainsi!... oubliez-vous que les murs ont des oreilles? heureusement cette cave est sourde... et vous êtes sûres que personne ne vous a vues?

MADELAINE.

Non, mon père, nous n'avions pas de flambeau.

SOURNOIS.

Ni de lanterne?

MADELAINE.

Pas davantage.

SOURNOIS.

Ni de chandelle ?

MADELAINE.

Encore moins.

SOURNOIS.

Peste !

AIR : *Des Fraises.*

Sans que rien vous éclairât,
Avoir osé..., c'est brave !
Au risque d'un peu d'éclat,
Ma foi, moi, j'ai pris un rat
Ma foi, moi, j'ai pris un rat
De cave. (*ter.*)

Ah ! ça, mes bonnes filles, rangez-vous autour de ces tonneaux, mettez-vous en cercle, et écoutez-moi.

TOUTES.

Nous écoutons.

SOURNOIS.

Fort bien, mes filles ; au nom du père à qui vous devez non-seulement la vie, mais encore l'existence qui en fait le charme, j'attends de vous un petit service indispensable à mon bonheur.

TOUTES.

Parlez.

SOURNOIS.

Taisez-vous, vous avez assez de confiance en moi, pour croire que je suis incapable de vous donner un mauvais conseil.

TOUTES.

Oui, mon père.

SOURNOIS.

En ce cas, mes petits anges, faites-moi l'amitié de tuer cette nuit tous vos maris.

MADELAINE.

Tiens! c'te farce!

TOUTES, étonnées.

Comment!

SOURNOIS.

Comment? comme je vais vous le dire... cinquante eustaches raiguisés à neuf vous attendent dans ce tonneau.

MADELAINE.

Quoi! vous voulez que vos filles?...

SOURNOIS.

Ce sont de bonnes lames...

MADELAINE.

Mais, mon père, pourquoi?...

SOURNOIS.

Parce que... c'est vous en dire assez, puis-je compter sur vous?

MADELAINE, à part.

Le plus souvent! (Elle se retire dans un coin.)

SOURNOIS, à part.

J'ai entendu un plus souvent. (Haut.) Vous vous taisez, je sais ce que parler veut dire, écoutez maintenant l'ordre et la marche de la cérémonie.

Air : *Moi d'même.*

Au bal vous irez.

TOUTES, excepté Madelaine.

Je l'jure. (*ter.*)

SOURNOIS.

Là, vous les fatiguerez.

TOUTES.

Je l'jure. (*bis.*)

SOURNOIS.

Puis, vous trinquerez.

TOUTES.

Papa, je l'jure.

SOURNOIS.

Les enivrerez.

TOUTES.

Je l'jure.

SOURNOIS.

Puis au logis, vous reviendrez.

TOUTES.

Je l'jure.

SOURNOIS.

Puis vous vous déshabillerez.

TOUTES.

Je l'jure.

SOURNOIS.

Vous vous armerez.

TOUTES.

Papa, je l'jure.

SOURNOIS.

Vous vous coucherez,

TOUTES.

Papa, je l'jure

SOURNOIS.

Les endormirez.

TOUTES.

Je l'jure.

SOURNOIS.

Puis vous les tuerez.

TOUTES.

Je l'jure.

SOURNOIS.

Bien, très bien, mes petits agneaux, vous ne vous faites pas tirer l'oreille pour jurer, et je recueille en ce moment le fruit des soins que j'ai donnés à votre éducation. Maintenant, mes colombes, je vais vous distribuer les instruments nécessaires à la petite expédition convenue.

(Il approche du tonneau d'où l'Amour sort sous la forme du diable.)

SCÈNE X

Les mêmes, L'AMOUR.

SOURNOIS.

Ciel! que vois-je?... (Toutes les femmes jettent un cri de frayeur

L'AMOUR.

Air : *Quand Lubin va savoir ça.* (Les Deux Valentins.)

C'est Lucifer,
Échappé de l'Enfer,
Qui partage
Votre rage;
C'est Lucifer.
Échappé de l'Enfer.
Qui vous arme de ce fer.

SOURNOIS.

Je crois, ô surprise extrême!
Que mon rêve s'accomplit;
Car c'est le lutin lui-même
Qui m'apparut cette nuit.

L'AMOUR.

C'est Lucifer, etc.

SOURNOIS.

Il m'a fait une peur de possédé.

L'AMOUR.

AIR :

Comme on pourrait vous surprendre,
Ne perdez pas un instant,
Et de ma main, venez prendre
Le couteau qui vous attend.

(Elles prennent toutes un poignard que l'Amour leur présente.

SOURNOIS.

Que j'admire ce courage!
Voilà des femmes de bien ;
Charmant tableau! douce image ;

L'AMOUR.

Que chacune ait le sien.

TOUTES.

Moi j'ai le mien,
J'ai le mien,
J'ai le mien, etc.

L'AMOUR.

Faites-en bon usage.

SOURNOIS.

Je vous réponds de mes filles, je les connais comme si...

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Ah! de votre zèle extrême
Que je suis reconnaissant.

L'AMOUR.

Certe, il faut que je vous aime
Pour en avoir fait autant.
C'est un extraordinaire
Que je fais pour vous servir; (*bis*)
Car jamais mon ministère
Ne fut de faire mourir.

SOURNOIS.

Je vous sais gré de la préférence. (Elles mettent leurs poignards dans leurs ridicules.) (A part.) Leur affaire est dans le sac.

Air : *De la piété filiale.*

Mes chers enfants unissez-vous,
Pour cet attentat salutaire,
Et songez bien que j'étais votre père,
Longtemps avant qu'ils fussent vos époux.
C'est un exemple de morale
Que vous allez donner ce soir;
Hâtez-vous donc de remplir le devoir
De la piété filiale.

LES FEMMES.

Hâtons-nous donc, etc.

SOURNOIS, à l'Amour.

Ah! ça, je vous réitère mes remerciements pour la grâce avec laquelle....

L'AMOUR.

Cela n'en vaut pas la peine, il faut que je vous quitte, je ne vous dis pas adieu.

(Il donne une poignée de main à Sournois, qui fait une grimace épouvantable.)

SOURNOIS.

Quand on a des mains comme cela, on devrait bien porter des gants. (L'Amour s'enfonce au milieu des flammes.) Pardon si je ne vous reconduis pas. (A part.) C'est un bon petit diable dans le fond. (A ses filles.) Maintenant, mes petits moutons; vous savez ce que vous avez à faire.

(Les femmes sortent en chantant.)

C'est un exemple de morale, etc.

(Au moment où Madelaine va sortir, Sournois la ratrappe par le jupon, et la ramène.)

SCÈNE XI

SOURNOIS, MADELAINE.

SOURNOIS.

Dites donc, princesse, un instant, je ne vous perds pas de vue ; nous avons un chapelet à débrouiller ensemble.

MADELAINE.

Quel chapelet, mon père ?

SOURNOIS.

Oses-tu bien me le demander ? et ne t'ai-je pas vue dans ton coin ?

Air : *O! Fontenay.*

Lorsque tes sœurs, partageant mon offense,
Sans hésiter, d'une unanime voix,
Faisaient serment de servir ma vengeance,
Tu te taisais pour la première fois.

Fille ingrate, suis-je ton père ou non ?

MADELAINE.

Mon...

SOURNOIS.

Père ou non ?

MADELAINE.

Eh bien ! non.

SOURNOIS.

Non ?

MADELAINE.

Non, car enfin pourquoi voulez-vous que je tue cet homme ? il est mon mari.

SOURNOIS.

Raison de plus.

MADELAINE.

Il ne m'a rien fait.

SOURNOIS.

Raison de plus.

MADELAINE.

Mais c'est un abus de confiance.

SOURNOIS.

Ça m'est égal.

MADELAINE.

J'en mourrai de chagrin.

SOURNOIS.

Ça ne te regarde pas.

MADELAINE.

Mon père !...

SOURNOIS.

Je ne le suis plus, adieu.

MADELAINE.

Mais...

SOURNOIS.

Je n'aime pas les mais.

MADELAINE.

Si...

SOURNOIS.

Je n'aime pas les si, laisse-moi.

MADELAINE, à part.

Cher Pincée !...

SOURNOIS.

Je n'ai plus qu'un mot à te dire... Je ne te le dirai pas... mais tremble...

MADELAINE.

Air : *des Danaïdes.*

Par les larmes dont votre fille
Humecte en pleurant son mouchoir...
Mon père de votre famille
Ne devenez pas l'éteignoir.

Sournois sort. Madelaine le suit en le tirant par son habit.

SCÈNE XII

Le théâtre change. Il représente le jardin de Sournois. Pendant le changement, on joue la ritournelle de l'air suivant.

L'AMOUR, déguisé en Bacchus. LES FEMMES ET LES MARIS. (Ils arrivent bras dessus bras dessous.)

L'AMOUR.

Allons, mes amis, en place.

Air :

En avant (*ter*) toujours,
C'est l'refrain (*bis*) des premiers amours ;
Dos à dos (*ter*) trop tôt
D' l'Hymen deviendra l'mot.

PINCÉE.

Sans êt' ben malin,
Si j'calculons ben,
Dans neuf mois, à dater de d'main
Matin,
Un d'mi cent d'lurons,
Un d'mi cent d'tendrons,
Ça doit faire un d'mi cent d'poupons.

TOUS.

En avant, etc. Ils dansent.

MADELAINE, regardant son mari qui danse.

Pauvre innocent ! y va-t-y d'bon cœur... s'il

savait!..... Que je souffre!... et il périrait.... plutôt mourir moi-même... (elle danse.) Je sens mes traits se décomposer; je dois être d'une pâleur. et si Pincée me regarde, il doit dire...

PINCÉE, fatigué.

Quelle chienne de figure! je n'en puis plus.

On exécute des danses qui parodient la bacchanale des Danaïdes : un danseur s'empare de Madelaine, une danseuse s'empare de Sournois, de façon qu'ils ne trouvent jamais le moyen de se parler; les femmes font boire leurs maris et les enivrent.

MADELAINE, après la danse.

Il faut que je lui parle.

L'AMOUR.

AIR : *Nage toujours, mais n'ty fi' pas.*

Allons, enfants de la guinguette,
Buvons à ces jolis minois;
En tapinois l'Amour vous guette,
Et veut vous enivrer deux fois.

TOUS.

A moi, flacons,
Versons, trinquons.
C'est aujourd'hui jour de goguette.
En cas d'faux pas,
J'prendrons un bras.

MADELAINE, à Pincée.

Trinque toujours, mais ne bois pas. (*bis*)

PINCÉE.

Que veux-tu dire?...

MADELAINE. apercevant Sournois.

Mon père. chut!...

SCÈNE XIII

Les précédents, SOURNOIS.

SOURNOIS.

Récitatif.

L'hymen en ce beau jour couronne votre tête;
Je viens, mes chers enfants, je viens vous bénir tous,
Hâtez-vous de jouir d'un moment aussi doux;
Car ce n'est pas tous les jours fête.

CHOEUR.

Air : *A boire.*

A boire, à boire, à boire,
A la gloire
De ce beau jour.
A boire, à boire, à boire,
A notre Amour.

PINCÉE, à part.

N'bois pas, m'a dit tout bas Madelaine,
Est-c' que ça s'rait du vin d'Surène?
Il a pourtant une bonne odeur;
Un peu moins bon, un peu meilleur,
On n'en meurt pas; au p'tit bonheur!

CHOEUR.

A boire, à boire, à boire, etc.

SOURNOIS.

Ce n'est pas le tout de le dire, il faut le faire; de la gaîté, mettez-vous en train.

PINCÉE.

En train, nous y sommes.

SOURNOIS.

Buvez du vin, mes enfants, et vous vivrez longtemps.

MADELAINE, bas à Pincée.

Croyez ça, et buvez d'l'eau.

On entend sonner huit heures.)

SOURNOIS, à ses filles.

Air : *Rien, père Cyprien.*

Paix, l'heure sonne, allez.
Dissimulez,
Flattez, cajolez,
Si vous parlez,
Si vous reculez,
Si mes vœux ne sont pas comblés ;
Tremblez, tremblez toutes, tremblez.
Paix, l'heure sonne, allez,
Dissimulez,
Flattez, cajolez,
Courez, volez,
Servez mon courroux.
Unissez-vous,
Que vos époux
Tombent cette nuit sous vos coups,
Tous.

LES MARIS.

Allons nous coucher, (*bis.*)
Car j'ai beau tâcher
D'marcher,
Je n'peux faire un pas sans broncher

LES FEMMES.

Dissimulons,
Flattons, cajolons,
Courons, volons,
Servons son courroux
Unissons-nous,
Que nos époux

Tombent cette nuit sous nos coups,
Tous.

PINCÉE, à Madelaine.

V'la donc tout ce que tu me dis?

MADELAINE, à part.

Que lui répondre? si je me tais, il périt; si je parle, il est mort.

L'HYMEN.

Ah! ça, mais mam'selle Sournois!...

MADELAINE, soupirant.

Ah! qu'il est dur de ne pouvoir parler!

SOURNOIS, aux mariés.

Allons, mes enfants, votre heure est arrivée; vous perdez ici un temps précieux.

AIR : *Allez vous-en, etc.*

Allez-vous-en, gens de la noce,
Allez-vous-en chacun chez vous.

MADELAINE, à part.

Vit-on jamais chos' plus atroce!

PINCÉE, à part.

Vit-on jamais moment plus doux!

SOURNOIS.

Heureux époux!
(A part.) Ils mourront tous.
Allez-vous-en, etc., etc.

LES MARIÉS.

Allons-nous-en, etc.

(Les mariés sortent, et Sournois les suit.)

SCÈNE XIV

Le théâtre représente une grande chambre à coucher ; dans le fond on voit des lits, comme dans un dortoir.

L'AMOUR.

C'est bien, tout est en ordre. Pendant que mon frère est allé présider à d'autres mariages, je fais ici ma besogne; il est vraiment bien heureux d'avoir un aide-de-camp tel que moi.

Air :

Nos époux vont se rendre ici,
Brûlants des flammes conjugales,
Et grâces à mes soins, voici
Toutes les couches nuptiales ;
J'ai su du dortoir que voilà,
Faire tous les lits pour mon frère ;
Mais je lui devais bien cela,
J'ai fait si souvent le contraire.

Je ne puis m'empêcher de rire, quand je pense à la terreur panique qui va s'emparer de mes burlesques Danaïdes; j'ai écrit au seigneur Pluton par une de mes colombes, pour le prier de seconder ma vengeance en secondant mon espièglerie, et s'il y consent... mais sa réponse tarde bien. (Un bras sort de sous terre, et lui remet un billet écrit sur du papier rouge.) Eh que diable, arrive donc! lisons vite, (il lit.)« Mon cher Amour, je suis jovial tout comme un autre quand je trouve l'occasion de rire, et comme elle n'est pas très commune chez moi, je saisis avec empressement celle que vous m'offrez: mon enfer et tous mes diables sont à votre service.

heureux de pouvoir vous prouver que je suis et serai pour la vie le plus chaud de vos amis.

« Pluton. »

Ah ! nous sommes des bons !

« *Post scriptum.* Je suis sensible à l'intérêt que vous prenez à ma santé ; nous nous portons tous ici comme des anges. »

Fort bien ! mais je vois nos bons hommes de maris. Ah ! bon dieu ! comme ils baillent : tant mieux ! ils seront plus tôt endormis. Les voici, cachons-nous un instant.

SCÈNE XV

LES MARIS ET LES FEMMES

LES MARIS.

Air : *Frère Jacques.*

Chère femme. (*bis.*)

LES FEMMES.

Cher époux.

LES MARIS.

L'hymen nous réclame,
Couchons-nous. (*bis.*)

LES FEMMES.

Air : *Bonsoir la compagnie.*

Va t'en toujours devant,
J'te rejoins sur-l'champ.
Va, mon p'tit homme.

LES HOMMES.

C'est pour vous obéir.

Ah! comme
Je vais bien dormir.

LES FEMMES.

Tant mieux, c'est nous servir;
Nous servir
A ravir.

LES MARIS.

Bon soir, ma bonne amie,
Bon soir, femme chérie.

LES FEMMES ET LES HOMMES.

Bon soir,
Jusqu'au revoir,
Jusqu'au revoir,
Bon soir.

UN MARI, à sa femme.

Ah ça! dis donc, p'tite femme, ne va pas te tromper de numéro, je suis neuf.

LE CHŒUR.

Bon soir, ma bonne amie, etc.
(Les maris vont au fond du théâtre, un grand rideau se ferme après eux.)

SCÈNE XVI

LES FEMMES.

AIR : *Vive le vin de Ramponneau.*

Pour des d'moiselles d'bonne maison,
C'est un rôle
Assez drôle,
Que d'tuer comme ça par trahison
Nos maris, sans rim' ni raison,
Zon.

UNE MARIÉE.

C'que nous faisons n'a pas d'nom,

Mais qu'ça soit juste ou non,
Un bon enfant, j'espère,
Sans s'inquiéter d'son goût
Doit en tout
Et pour tout
Obéir à son père.

TOUTES.

Ainsi, mes sœurs, sans plus d'façon,
Puisque j'ons l'ord' de l'faire,
Par égard pour l'chef d'la maison,
Frappons sans rime ni raison.
Zou.

(Elles passent derrière le rideau.)

SCÈNE XVII

MADELAINE, L'AMOUR, caché.

MADELAINE, arrivant.

Il n'y a pas à tourner, il faut qu'il parte, qu'il s'éloigne.

AIR : *Des Fleurettes.*

Oui, d'un père barbare
Il fuira l'coup fatal ;
Faut-il que j'm'en sépare,
Au moment... C'est égal.
Ah ! quels malheurs sont les nôtres !
Cher époux, fuis à jamais
Ta femm' t'aim' mieux d'loin que d'près

L'AMOUR, à part.

Comme tant d'autres.

MADELAINE.

Ah! le voilà.

SCÈNE XVIII

MADELAINE, PINCÉE.

PINCÉE.

Chère Madelaine !

MADELAINE.

Que viens-tu faire ici ?

PINCÉE.

Belle demande !

MADELAINE.

Va-t'en !

PINCÉE.

Pourquoi ?

MADELAINE.

Je te le dirai.

PINCÉE.

Dis donc.

MADELAINE.

Quand tu ne seras plus là, va-t'en.

PINCÉE.

Où ?

MADELAINE.

Où tu voudras.

PINCÉE.

Mais encore ?....

MADELAINE.

Au bout du monde, tu seras encore trop près.

PINCÉE.

Trop près !... Madelaine !

MADELAINE.

Pincée....

PINCÉE.

J'entrevois une anguille sous roche.

MADELAINE.

Quelle anguille?

PINCÉE.

Tu ne m'as jamais aimé.

MADELAINE.

Moi?...

PINCÉE.

Toi.

MADELAINE.

Moi?...

PINCÉE.

Oui.

MADELAINE.

Mais...

PINCÉE.

Paix.

MADELAINE.

Ciel !

PINCÉE.

Dieux!...

MADELAINE.

Tiens...

PINCÉE.

Qu'est-ce?

MADELAINE.

Vois.

PINCÉE.

Quoi?

MADELAINE, montrant son couteau.

Ça.

PINCÉE.

C'est?...

AIR : *On va lui percer le flanc.*

C'est pour te percer le flanc,
En plein plan.

PINCÉE.

Quoi, le flanc
De ton tendre amant?

MADELAINE.

C'est pour te percer le flanc
Par ordre de mon père.

PINCÉE.

Par ordre de ton père?
Eh! quand donc ça, ma chère?

MADELAINE.

Quand je te verrai ronflant,
En plein plan.

PINCÉE.

Mais vraiment
Ton père est charmant.

MADELAINE.

Ainsi, tiens, crois-moi, va-t'en!

PINCÉE.

C'est c'que j'ai d'mieux à faire.

Mais avant tout, jurons que distance, absence, intervalle, éloignement, rien ne pourra nous séparer.

MADELAINE.

AIR : *Bon voyage, cher Dumollet.*

Ah! nourris, mon ami, nourris
Les feux chéris,
Qui pour moi, te consument,

Que toujours par l'espoir nourris,
Ils se rallument
Dans ton cœur épris.

PINCÉE.

Te planter là, tout juste à l'instant même
Où l'hyménée allait m'ouvrir tes bras ;
C'est assez dur, et surtout lorsqu'on aime ;
Mais quand j's'rai mort en serai-je plus gras ?
Ah ! nourris, ma femme, nourris, etc., etc.

MADELAINE.

Ah ! nourris, etc. (Elle sort.)

SCÈNE XIX

PINCÉE, seul.

Pardine ! faut avouer que Madelaine m'a rendu là un fameux service ; mais, mes pauvres frères !... (On entend l'air : Dodo, l'enfant do.) Les v'là qui s'endorment.

AIR : *Toujours seule, disait Nina.*

N'est-il pas possible pourtant
Qu'à c'coup-là j'les dérobe ?
Mais si je me montre un instant,
Tout comme eux, je la gobe.
Ah ! mon dieu ! j'les entends ronfler,
J'n'ose plus remuer ni souffler ;
J'les vois hélas !
Dans d'vilains draps.
Mariez-vous donc après ça !

(On entend un grand coup de tamtam ; Pincée jette un cri de frayeur.)

Ah ! (Il va se tapir dans un coin.)

(Aussitôt après le coup de tamtam, les femmes échevelées traversent le théâtre, leur couteau à la main ; ensuite le rideau s'ouvre et laisse voir, dans un tableau magique, les femmes précipitées dans l'enfer, et les hommes montant au ciel.)

SCÈNE XX

PINCÉE, seul, sortant du coin où il s'était blotti.

J'n'ai pas une goutte de sang dans les veines! (En se retournant, il aperçoit le tableau magique.) Ah! mon dieu! qu'est-ce que j'vois donc là? Est-ce que ça s'rait une lanterne magique, mais oui, mais non, je reconnais mes frères, et mes belles-sœurs.

Air : *Oh! oh! ah! ah!*

Pauv' innocents! vilain' sournoises!
Les v'là changés en omb' chinoises!..
Où donc mes frèr' vont-ils là haut?..
Oh! oh!
Où donc leurs femm' vont-ell' là bas.
Ah! ah!
Mais chut! (*bis*) parlons plus bas.
Si l' diable me savait ici,
Il pourrait ben m'enl'ver aussi.
Adieu Gros-Jean! adieu Thomas!
Adieu Nicaise! adieu Colas!
Au revoir! j'vous r'joindrai,
Mais plus tard que j'pourrai.
(Le tableau disparaît.)

(Il se retourne.) Eh ben! tout est parti! Ah ça, mais je n'sais pas si j'dors, ou si j'veille, moi.

SCÈNE XVI

PINCÉE, L'AMOUR.

(L'Amour vient derrière Pincée, et lui donne une tape sur l'épaule.)

PINCÉE, effrayé.

Ahi!!!...

L'AMOUR.

Ne crains rien et suis-moi.

PINCÉE.

Où donc ça? (A part.) Quand je l'disais!...

L'AMOUR.

Tu le sauras.

PINCÉE.

Mais...

L'AMOUR.

Suis-moi, te dis-je...

PINCÉE.

C'n'est pas l'embarras! quelque part qu'vous me meniez, j'serai toujours aussi bien qu'ici.

L'AMOUR.

En ce cas, marchons.

PINCÉE, avec inquiétude.

Mais, ma femme?...

L'AMOUR.

Je te conduis dans ses bras, tu vois en moi l'Amour.

PINCÉE.

L'Amour! Quoi vous seriez ce dieu?.. diable! je ne me croyais pas en si bonne compagnie.

L'AMOUR.

Oui, mon cher.

Air : *Comme il m'aimait.*

Je suis l'Amour. (*bis.*)
N'hésite donc plus à me suivre,
Je suis l'Amour. (*bis.*)

PINCÉE.

N'allez pas me jouer d'un tour,
Je n'suis pas encor las de vivre.

L'AMOUR.

Viens, qu'à ma foi ton cœur se livre.
Je suis l'Amour.

PINCÉE.

Je suis l'Amour. (*bis.*)

(Ils montent dans un char qui les emmène tous deux.)

SCÈNE XXII

Le théâtre représente le vestibule de l'enfer.

L'AMOUR, PINCÉE, MADELAINE.

L'AMOUR.

Eh bien, que dites-vous de ma manière de voyager?

PINCÉE.

Air : *Des Compagnons de voyage.*

Vous pouvez vous flatter vraiment
Que vos ch'vaux ont un' fière allure,

MADELAINE.

Pour moi, j'n'ai pas vu de voiture
Aller encor si lestement. (*bis.*)

L'AMOUR.

Il me faut un bon attelage,
A moi, qui marche nuit et jour;
Et jamais un jeune ménage
Ne craint ni cahot ni naufrage,
Quand il est sûr d'avoir l'Amour
Pour son compagnon de voyage. (*bis.*)

Quelques lutins viennent pour tourmenter Pincée.

PINCÉE et MADELAINE.

Ah! quel bonheur d'avoir l'Amour
Pour son compagnon de voyage!

PINCÉE, aux lutins.

Un instant, un instant, messieurs, je ne suis pas de la maison, moi. (A l'Amour.) Dites-leur donc que je ne suis ici qu'en amateur.

L'AMOUR. D'un geste, il éloigne les lutins.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

Que ton âme soit rassurée,
Ce sont les valets de Pluton.

MADELAINE.

Ma foi, j'n'aime ni leur livrée,
Ni leurs manières, ni leur ton.

PINCÉE, à part.

Le diable soit de son voyage !
M'faire voir l'enfer de mon vivant !
J'ne l'verrai p'têtre que trop souvent,
Lorsque j's'rai dans mon ménage. (*bis.*)

MADELAINE, à l'Amour.

Je n'oublie pas la promesse que vous m'avez faite.

L'AMOUR.

Je la tiendrai : sur cinquante femmes, j'en ai trouvé une bonne ; il est juste qu'elle ait sa récompense ; tu reverras ton père et tes sœurs.

MADELAINE.

Vous m'avez aussi promis de ne pas leur faire de mal.

L'AMOUR.

Ils en seront tous quittes pour la peur ; et ce qui leur arrive n'est qu'une illusion, comme ce qui leur est arrivé depuis ce matin ; mais ils méritent une bonne leçon, et je veux qu'ils sachent avant de retourner là haut ce qu'il pourrait leur en coûter un jour, pour avoir fait une mauvaise action... mais,

j'aperçois là-bas mon pauvre frère; comme il a l'air furieux; quant à vous, mes enfants, amusez-vous à parcourir ces lieux.

PINCÉE.

Cela ne laisse pas que d'avoir l'air amusant!

MADELAINE.

Comment! tout seuls.

L'AMOUR.

Je vous confie mon arc; il vous servira de talisman. et j'irai vous rejoindre dans quelques instants.

Il fait signe aux démons qui se préparent à conduire Pincée et Madelaine.

PINCÉE.

Est-ce que ces messieurs vont venir avec nous?

L'AMOUR.

Oui; par mon ordre, ils vous serviront de guides et de défenseurs.

PINCÉE.

Il a beau dire, leur figure ne me rassure pas du tout.

MADELAINE.

Ni moi non plus.

(Ils sortent en témoignant beaucoup de frayeur.)

SCÈNE XXIII

L'AMOUR, L'HYMEN.

L'HYMEN, furieux.

Ah! je vous trouve enfin! C'est affreux!.. c'est indigne!.. c'est un tour...

L'AMOUR.

Diabolique, n'est-ce pas?

L'HYMEN.

Comment! je quitte un moment la maison de Sournois pour aller présider à d'autres nœuds; je reviens, je cherche, personne dans la salle du banquet, personne dans la salle de danse! personne dans le dortoir! Je questionne et j'apprends toutes vos sottises.

L'AMOUR.

Je vous l'avais bien dit; mais vous m'avez défié.

L'HYMEN.

Il faut absolument que vous me rendiez mes nouvelles mariées.

L'AMOUR.

Eh! mon dieu! je vous les rendrai, et de plus, telles que je les ai prises; ce n'est pas mon habitude.

L'HYMEN, étonné.

Vraiment! voilà un trait qui me réconcilie avec vous.

L'AMOUR.

Hé bien! pour prix de notre réconciliation, je veux vous faire voir un spectacle nouveau pour vous.

L'HYMEN.

Quoi donc?

L'AMOUR.

L'enfer avec tous ses agréments. Je suis le maître ici pour vingt-quatre heures, et je veux vous faire les honneurs du pays.

L'HYMEN.

AIR: *Le briquet frappe la pierre.*

De Pluton voir le domaine

N'est pas un plaisir fort gai...
D'ailleurs, je suis fatigué.

L'AMOUR, riant.

Vraiment vous me faites peine
Jamais frais, jamais dispos,
Vous ne parlez que repos (*bis.*)
Ce petit pèlerinage
Ne vous fera pas de mal.
Et puisqu'un air glacial
Souffle dans chaque ménage,
Vous devriez de ce lieu
Emporter un peu de feu. (4 *fois.*

L'HYMEN.

Vous, respectez davantage
Les droits du nœud conjugal,
Ne soyez plus mon rival,
Et qu'enfin devenu sage,
L'Amour d'être un boute-feu.
Ne se fasse plus un jeu,
Qu'il ne s'en fasse plus un jeu! (*bis.*

SCÈNE XXIV

Le théâtre change et représente l'Enfer.

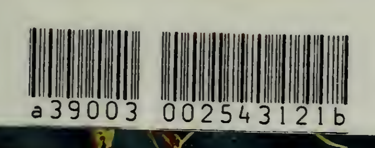
TABLEAU GÉNÉRAL.

Au changement de décoration, tout est en mouvement sur le théâtre; on y voit une foule de démons sous les traits les plus hideux et les formes les plus burlesques. On distingue un diable crocodile; des oiseaux enormes qui vomissent des flammes par le bec; des singes, des chats sous divers costumes; un Don Quichotte, à cheval sur Cerbère, se promène sur la scène. Bientôt, tout change de face : on annonce l'arrivée des filles de Sournois; on les voit paraître, les unes par groupes, et traînées par des furies qui les tourmentent; les autres portées par des monstres qui vomissent des flammes. Au milieu d'elles, est l'ombre d'un des maris; il leur reproche leur crime et leur montre ses blessures. Leur supplice

commence; les furies se passent les coupables d'un bout du théâtre à l'autre, et les précipitent dans un fleuve de feu qu'on voit rouler au fond de la scène; Sournois lui-même est poursuivi par des démons et par un dindon qui, parodiant le vautour de l'Opéra, lui donne des grands coups de bec; dans le moment, un énorme squelette sort des gouffres de l'Enfer, tenant par les cheveux deux groupes de Danaïdes, le théâtre s'éclaire entièrement par les flammes qui s'élèvent de toutes parts, et la toile tombe sur un tableau général.

FIN.

Corbeil. — Typ. et ster. B. RENAUDET.


a39003 002543121b

